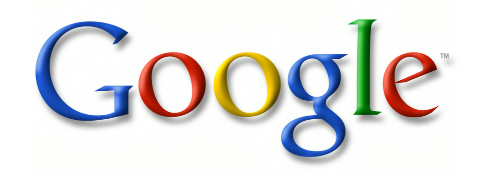





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

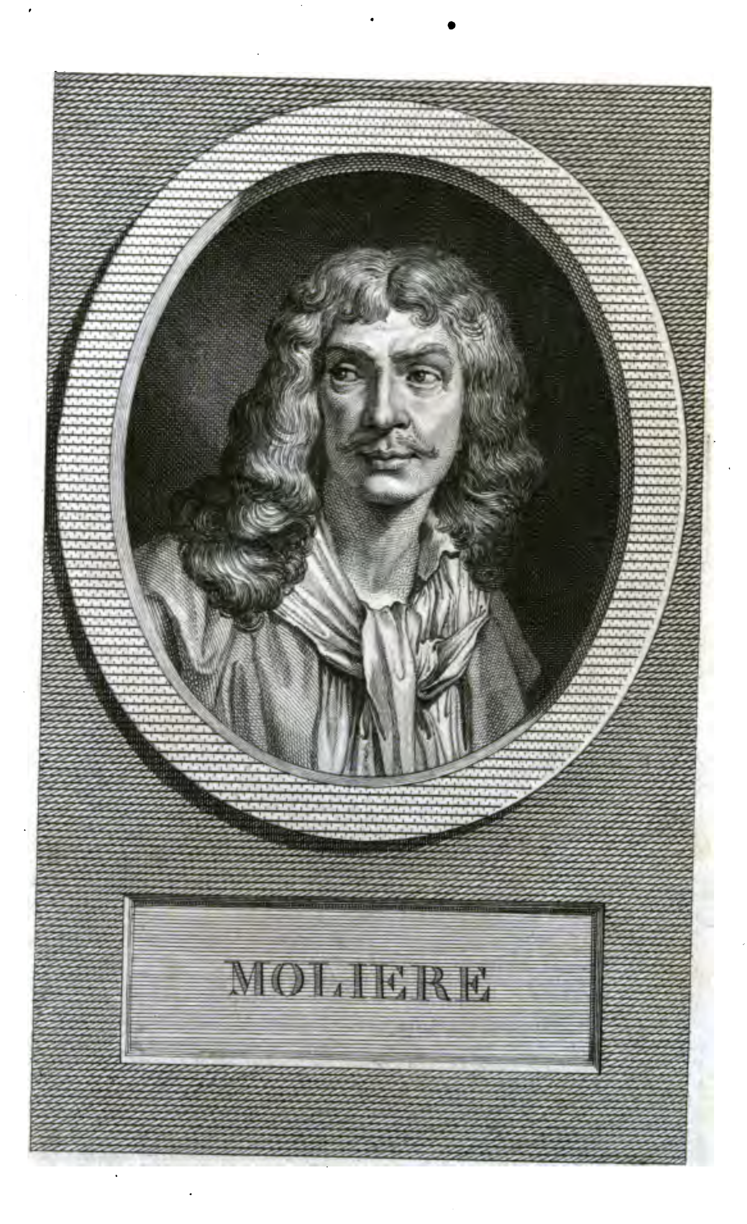


MOLIERE,

DRAME

EN CINQ ACTES

EN PROSE.


MOLIERE



[illegible]

MOLIERE,

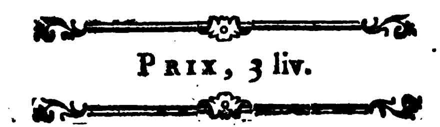
DRAME

EN CINQ ACTES

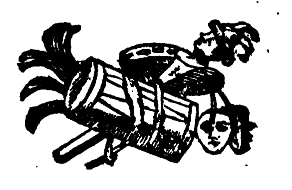
EN PROSE;

Imité de GOLDONI,

Par M. MERCIER.



PRIX, 3 liv.



A AMSTERDAM;

Et se trouve à Paris, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.



MDCCLXXVI.

PERSONNAGES.

MOLIERE, *Auteur Dramatique.*

CHAPELLE, *ami de Moliere.*

LA BÉJART, *Comédienne, demeurant dans la maison de Moliere.*

ISABELLE, *fille de la Béjart, Comédienne.*

LA THORILLIERE, *Comédien, & ami de Moliere.*

PIRLON, *ennemi de Moliere.*

LE MARQUIS DE***.

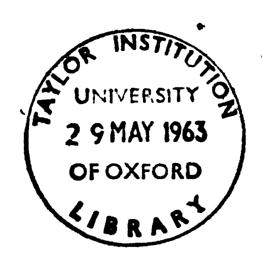
LE COMTE DE***.

Mademoiselle T***, *jeune personne.*

LA FOREST, *servante de Moliere.*

LESBIN, *domestique de Moliere.*

La Scène est à Paris, rue de Richelieu, chez Moliere.



PRÉFACE.

En lisant le Théâtre de *Goldoni*, j'ai pensé que la Pièce intitulée, *Il Molieré*, passeroit avec avantage sur notre Scène; parce que le sujet étant National & rappelant la mémoire d'un de nos grands-hommes (& peut-être le plus regrettable de tous) devoit nous plaire & nous intéresser de préférence. L'on ne verra donc pas, je crois, sans quelque plaisir, le pere de la Comédie Françoise, monter à son tour, sur ce même Théâtre, qu'il a rendu si illustre, & figurer parmi les personnages, enfans de son génie. Il paroîtra revivre sous de fidèles crayons & d'ailleurs il offrira par ses mœurs peintes au naturel, un tableau de la vie privée de l'Homme de Lettres; ce point de vue n'est point à dédaigner. Il devient surtout très-piquant, lorsqu'il s'agit d'un de ces Ecrivains célèbres dont l'admiration publique aime à s'entretenir; la curiosité alors devient inépuisable, tant sur les traits de leur caractère que sur les aventures particulieres de leur vie.

Comme la langue Italienne est familiere aux Littérateurs, ils apperçevront d'un coup-d'œil, ce que j'ai emprunté de la pièce originale & ils pourront apprécier en même-tems

les Scènes, les personnages & surtout les détails que j'ai cru devoir y ajouter.

Moliere est parmi nous le Poète qui ait consulté davantage la Nature & qui ait mis sur notre Scène le plus d'expression & de vérité. Peintre fidèle & franc, il a caché l'art que les autres montrent trop ; chez lui on ne voit, on n'entend que ses personnages, & le tableau ne paroît si juste, que parce que sa maniere est ingénue. Aussi conserve-t-il parmi les Poètes Dramatiques, la physionomie que La Fontaine a parmi les Fabulistes ; & l'homme instruit, qui vers sa quarantième année se dégoûte ordinairement de la Tragédie Françoise, qu'il apperçoit peuplée d'êtres factices, découvre une certaine profondeur dans les Pièces de notre Poète ; il quitte volontiers le romanesque pour porter son attention sur des passions plus naturelles & des caractères qu'il peut retrouver dans le monde.

Son chef-d'œuvre, sans contredit, est le Tartuffe & dans cette Pièce à la fois hardie, morale & comique, il me paroît supérieur à lui-même.

Le Philosophe a, sans doute, plus d'un reproche à lui faire ; mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner le but & la moralité de chacune de ses Pièces, & quelle influence utile ou dangereuse elles ont pu avoir tour-à-tour

sur son siècle. Cet examen formeroit un Ouvrage sérieux & peut-être neuf à bien des égards. On appela publiquement Moliere de son vivant, *maître d'école en fait de vilenies*; dès qu'il ne fut plus, on lui prêta les vues de la plus haute sagesse & la marche approfondie de la plus décente Philosophie. Rien ne coûte aux Panégyristes. L'envie, qui persécute les Grands-Hommes, se métamorphose, à leur mort, en une admiration stupide, & l'on érige un espèce de culte idolâtre, à celui-là même à qui on refusoit l'aveu de ses plus incontestables qualités.

Moliere mérite notre hommage pour avoir corrigé son siècle de plusieurs ridicules qui importunoient sans doute la société, encore plus que certains vices, puisqu'elle lui en a sçu tant de gré. Mais on ne peut se dissimuler en même tems, que dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, il n'allarme la décence & les moeurs; & toutes ses Pièces (osons le dire) ne sont pas également irreprochables. Il a manqué à cet esprit observateur, à ce Peintre étonnant, de méditer plus profondement le but moral, qui donne un nouveau mérite à l'ouvrage même du génie & qui, loin de rien dérober à la marche libre de l'Écrivain, lui imprime plus de véhémence & d'énergie, lui amene des tableaux plus vastes & lui commande ces impressions ma-

jestueuses & bienfaisantes qui agissent sur une Nation entiere. Que n'eût-il point fait de nos jours, environné d'idées plus saines, plus étendues & plus philosophiques ? Car l'Art Dramatique, rassemblant & parlant à tout un peuple, est une espèce d'instruction publique qui est de la plus grande conséquence dans ses effets.

Mais vu du côté du génie, c'est certainement le premier des Dramatistes, en ce qu'il est original & naïf; cette derniere qualité est si rare & si précieuse, c'est un caractère si frappant, si distinctif, qu'il fait tout-à-coup d'un Auteur, un homme à part, & l'on compte au premier coup d'œil les rares Ecrivains doués de ce talent suprême : il cesse alors d'être soumis à la discussion qui tyrannise les renommées subalternes. D'ailleurs enjoué & profond, Philosophe aimable, plein de grâce & de force, en frondant les travers de l'homme, il le console, & souriant le premier à ses foiblesses, il lui en fait goûter la satyre.

Il eût été à souhaiter, qu'à son exemple, on eût envisagé l'Art dans une imitation fidelle & précise de la Nature. Il la voyoit, il la sentoit, il la poursuivoit, & plein de la chaleur qu'elle inspire, il travailloit sur des caractères vivans & non sur des Livres; delà la ressemblance frappante de ses person-

nages avec les hommes que nous connoiſſons, & cette variété qui prouve l'étude de toutes les ſituations. Il n'avoit point ce dédain ſuperbe, que des Écrivains ſi inférieurs à lui, ont oſé affecter, lorſqu'ils ont méconnu le véritable attribut de leur Art pour s'adonner à des touches rafinées & légères, à de petites formes élégantes & manierées, à tout l'effort de l'eſprit, qui éblouit & fatigue. Il ſçavoit que tout mouvement du cœur humain eſt intéreſſant à voir, précieux à ſaiſir, admirable à fixer, & que ſa peinture ſera toujours noble, ſi ce n'eſt devant le ſot orgueil de quelques particuliers, qui demain vont diſparoître, du moins devant l'Humanité entiere & l'œil des ſiècles futurs.

On a reſſerré depuis lui la Scène qu'il tendoit viſiblement à aggrandir ; on n'a plus voulu y admettre que certains hommes choiſis & diſtingués par leurs titres & leur naiſſance, c'eſt-à-dire, les ſeuls que le Poète étoit cenſé pouvoir fréquenter décemment. La vanité & l'inſuffiſance ont également trouvé leur compte à ce retréciſſement puéril. Le Poète s'eſt cru reſponſable, pour ainſi dire, de ſes perſonnages ; il ne les a introduits qu'avec la plus grande réſerve : mais dès ce moment il a ceſſé de voir les objets les plus faits pour être repréſentés ; il a pris le vêtement pour l'homme ; il n'a point ſçu mettre

à profit ce qui devoit parler si éloquemment à tous les yeux. Enfin au nom de la bonne compagnie, on le vit subtiliser le trait large & vigoureux que Moliere avoit rendu parlant. Comme ce trait étoit délicat & délié, il crut l'avoir rendu plus parfait; mais il devint imperceptible & de jolies miniatures, brillantes, pointillées & froides, remplacerent le vaste tableau de la Nation, mine inépuisable qu'on désapprit à fouiller. Les Auteurs se concentrant dans un point unique, (à raison de leur incapacité) s'admirant dans leur jargon étudié, devinrent de jour en jour plus aveugles & oublierent la multitude, qui, en revanche, ne les apperçut point.

Un goût exquis pour les petites choses, & par-là même étroit & pusillanime, amena donc des beautés conventionnelles & fit disparoître ces touches hardies & fortes, qui peignent l'homme dans toutes ses attitudes. On voulut embellir sous de faux agrémens, ce qui avoit tant de charme, sous des traits un peu grossiers si l'on veut, mais nuds & saillans; & il se trouva à la fin que tous ces rafinemens de société ne laissoient plus reconnoître l'empreinte de l'ame humaine.

Ainsi la Comédie, à qui le bon Moliere avoit sçu donner une figure animée, un rire franc, un front populaire, dégénéra sous les habits brillans & dorés dont on l'affubla à tout propos. Les Marquis modernes, en

expulsant les Bourgeois, chasserent le naturel & la simplicité. Le jargon brillanté, succéda au langage naïf ; on eût dit que la Nation avoit changé d'idiôme & n'avoit plus de physionomie, parce qu'il ne se trouvoit plus que des Peintres manierés & des Écrivains fantasques. L'impuissance, toujours féconde en discours, mit tout en œuvre pour se justifier, & accusa solemnellement le peuple, de n'avoir plus rien de pittoresque ; & le peuple ignora le reproche & la justification. Delà naquirent ces copies rebattues qui vont encore en s'affoiblissant ; le trait original s'éloigna & disparut. Nos Pièces tracées d'après des êtres, (que le Poëte seul soutient avoir vûs dans le monde) n'eurent aucun caractère de vérité & se réduisirent au mérite du style, à quelques dialogues élégans, à quelques traits d'esprit, pâles & mourantes étincelles ; mais ces personnages sans physionomie, créés de fantaisie, frappés dans tout leur ensemble du vice héréditaire de leur origine, ne laisserent point dans la mémoire de trace distincte. Que le luxe, pere de cette vaine Comédie, vante après cela le poli de l'expression ; que me font ces idées rétrécies & froides, images du cœur dont elles émanent ?

O Moliere, Moliere ! Tu n'es plus ! & à mesure que les années s'accumulent sur ta

cendre, ton génie s'enfonce plus avant dans la tombe; la même Nature que tu peignis est sous nos yeux & nous sommes assez dégénérés, pour la voir basse & ignoble, où tu l'apperçevois vivante & riche; c'est notre couleur qui est trompeuse & non la tienne. Au milieu de tant d'observations fines, délicates & multipliées, & avec notre esprit, tout en épigrammes & en saillies, nous ne sçavons plus mettre la figure en mouvement & la placer dans le tableau. C'est que nous courons après l'enluminure & que nous laissons là la fierté du dessin.

Le talent est donc un instinct supérieur au raisonnement & qui supplée à toutes les combinaisons des critique. Les Auteurs s'épuisent en réflexions innombrables & leur Théorie transcendante aboutit à de petites créations languissantes, semblables à ces pauvres enfans à demi ébauchés, qui portent sur un front pâle l'image d'un pere efféminé. Moliere possédoit cet instinct qui crée sans disserter & qui imprime la vie pour différentes générations. C'étoit peu, il sçavoit le reconnoître en autrui. Il devina le génie de La Fontaine, alors presqu'universellement méconnu. Despréaux & Racine se croyoient de bonne foi supérieurs à La Fontaine; ils le jugeoient, ils le railloient, ils alloient même jusqu'à une espèce de dédain;

ces deux Écrivains, si loin de la naïveté, ne sentirent pas son extrême mérite. Moliere, génie original, sentit La Fontaine & dit de La Fontaine & d'eux, *ils ont beau faire, ils n'effaceront pas le bon-homme.* Jugement remarquable & qui décele un esprit clairvoyant; car une erreur générale fait illusion aussi aux hommes supérieurs. Où est l'Écrivain de nos jours qui sache apprécier un Auteur contemporain d'une maniere aussi décidée & avec un tact aussi sûr? On est plus souvent encore injuste par insensibilité, que par envie.

Les Comédiens de Paris ont promis solemnellement au Public de faire élever à Moliere une statue en marbre, du produit de l'*Assemblée*, petite comédie en un acte, donnée en 1773, pour la centénaire de ce grand Poète. Nous ignorons quand ils réaliseront leur promesse, & si ce sera pour la centénaire prochaine. Élevé par la Nation, ce monument seroit de reconnoissance. Élevé par les Comédiens, ce n'est plus que l'acquit d'une dette. En attendant la statue, & par quelles mains plus ou moins dignes elle sera dressée, on offrira à l'Auteur du Tartuffe un hommage public, qui aura du moins l'avantage de précéder l'autre, & de n'être point borné à un seul point.

On ne sait si cette pièce sera jamais re-

présentée au lieu où elle devroit l'être, pour la gloire de Moliere. En 1661, Paris avoit cinq Théâtres, & c'étoit le moyen de donner à l'art tout son développement. Aussi, ce furent les beaux jours de la scène françoise. Les circonstances ne créent point le génie, mais elles aident à son essor. Moliere avoit un Théâtre à ses ordres; il pouvoit essayer ses ouvrages, en voir préalablement les effets & les corriger à plusieurs reprises. Il avoit la protection du Monarque, dont le coup-d'œil étoit fait pour l'enflammer. Il avoit des amis illustres qui chérissoient son art. Il étoit encouragé par ces applaudissemens journaliers, qui soutiennent le Poète & lui ordonnent de nouvelles compositions. Il ne se faisoit imprimer qu'après avoir été joué vingt ou vingt-cinq fois; & les Lecteurs, favorablement disposés par le succès en lisant ses pièces, revoyoient le jeu des Acteurs. Il touchoit le revenu légitime de ses honorables travaux, & cela montoit à près de trente-mille livres par an. Il n'avoit pas à ses oreilles le bourdonnement monotonne & continu de ces insectes folliculaires, qui troublent plus qu'ils ne nuisent, qu'on écrâse & qui renaissent. Aujourd'hui, quiconque s'abandonne à cette carrière devenue plus difficile, espéreroit vainement quelques-uns de ces avantages. L'homme de lettres

n'obtient pas, je ne dis point les secours nécessaires, mais la justice qu'il auroit droit d'attendre, comme si l'existence littéraire étoit comptée pour rien. On le laisse seul avec son art, comme si ses progrès dépendoient uniquement de son courage & qu'il dût tout vaincre, tout dompter, & renverser jusqu'aux obstacles physiques, pour procurer à sa Nation des plaisirs dont elle a besoin; dont elle se montre idolâtre, qui font sa gloire chez l'Étranger; mais dont elle veut jouir ingratement, sans l'avance du plus léger effort, & toujours plus disposée à accueillir l'ouvrage que l'Auteur même.

Sur le procès que l'on m'intentera de nouveau, pour avoir intitulé *Drame*, cette pièce de Théâtre, ainsi que j'ai toujours fait; je répondrai que je préfèrerai constamment le mot primitif, le mot générique, comme le plus simple & le plus convenable de tous; en ce qu'il rend à l'art son étendue, sa liberté & son indépendance; en ce qu'il ne l'emprisonne point dans de ridicules entraves; en ce qu'il admet ce mélange de couleurs, ces nuances, ces détails, d'où résultent l'âme & la vie du tableau; en ce qu'il laisse au Spectateur le plaisir de créer sa sensation, sans qu'elle soit mal-adroitement déterminée d'avance : car, nos sensations étant presque toutes mixtes, le genre ne

peut être rigoureusement décidé sans nuire à la profondeur & à la diversité des effets. J'ai rejeté ces dénominations de *Tragédie* & de *Comédie*, non par caprice, mais parce que je suis très-fondé à croire, & d'après l'expérience, qu'elles ont égaré l'art dramatique & borné son essor, soit en lui imposant un ton uniforme & absolu, soit en le portant avec violence à deux extrémités opposées; tandis que le naturel, la grâce, la vérité, se trouvoient dans ce sage milieu, que les règles les plus bisarres émanées d'Aristote ont fait abandonner. Il ne s'agit point, comme on l'a dit, de distribuer des plaisanteries dans une scène & des larmes dans une autre, & d'étaler une bigarrure qui prouveroit peu d'habileté; mais plutôt d'allier dans une même action le comique & l'attendrissant, le familier & le noble, de fondre plusieurs sentimens en un seul, de les fortifier l'un par l'autre, & d'offrir ainsi une image plus réelle de nos passions mélangées & des différentes faces de la vie humaine.

Si l'on veut que l'illusion soit entière, laissez le Poète choisir les circonstances propres à émouvoir tour-à-tour la tristesse & la joie; qu'il soit maître d'amener le plus léger incident, s'il commande plus puissamment l'intérêt & l'attention; que le rire &

les douces larmes se marient; que toutes les impressions assiégent l'âme. Elles peuvent se confondre sans se nuire. Le Poète, en exposant les vicissitudes de la vie & le véritable tableau de ce monde, peut nous apporter des jouissances d'autant plus vives, qu'elles seront diversifiées. Que gagne l'Écrivain superstitieux, à être roide, monotone & emprunté, à ne pouvoir se plier avec aisance aux caractères, aux différentes affections de ses personnages? Il imite moins le cours ordinaire des évènemens, leur influence réciproque, le progrès des passions & les loix mêmes de la Nature, qui, par des gradations douces & ménagées, nous promène successivement par tous les modes de la douleur & de la volupté. Vouloir fixer arbitrairement le genre, est donc une absurdité palpable, parce qu'il y a autant de genres de pièces, qu'il y a d'individus à peindre & d'évènemens à tracer; parce que les caractères, les passions, & même leur langage, ont une teinte particulière, qui varie presque à l'infini la somme de l'intérêt & celle du plaisir.

C'étoit-là un trop beau sujet d'élever une grave & interminable dispute de mots, pour que certains Littérateurs y aient manqué. Ils ont usé de l'occasion complettement, & la déraison a épuisé dans des brochures en-

fantines, les contre-sens, les mauvaises plaisanteries & les injures. Cela devoit être ainsi, vu la profondeur du jugement de nos Critiques & la sagacité de nos hommes de goût. Avec les noms de nos tragiques ressassés de toutes les manières, & de longues exclamations, où leur mérite est surfait plutôt que senti, ils ne laissent pas que de faire des phrases qui, pour être vuides, n'en composent pas moins de nombreuses feuilles périodiques, & un déluge de pamphlets éphémères.

Les tentatives les plus permises & qui peuvent devenir les plus heureuses, en combinant de nouveaux plaisirs, offensent une foule d'esprits revêches & bornés, occupés à tourner toute leur vie dans le même cercle. Depuis la dispute de *Ramus*, jusqu'à la dispute sur la musique françoise, on a vu ces mêmes hommes combattre toute idée nouvelle, uniquement parce qu'elle avoit le malheur de l'être, lui opposer toutes sortes de contradictions; mais est-elle une fois reçue, (par cet ascendant que le bon-sens obtiendra toujours sur la routine), ils courent précipitamment sur quelqu'autre vérité pour la persécuter & hâter son triomphe. Ne leur doit-on pas, sous ce point de vue, plutôt des actions de grâces que des reproches?

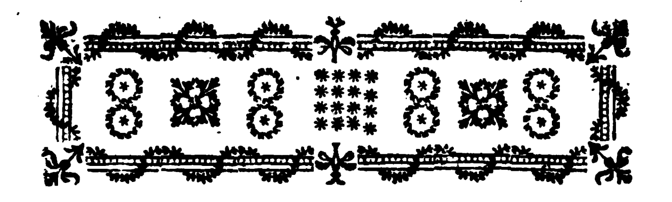
Quand on a le sentiment vif & profond

de quelque vérité, il faut donc regarder ces contradictions comme devant servir à la mettre bien-tôt dans son plus beau jour. Notre Théâtre touche à une révolution nécessaire & inévitable; tout lui en fait une loi: car il ne pourra obtenir désormais quelqu'influence sur la Nation, qu'en changeant ses formes étroites & en adoptant des vues plus étendues, plus détaillées & plus philosophiques. Les querelles qui s'élèveront à ce sujet seront fort utiles, en ce qu'elles répandront des lumières sur le grand art d'offrir des tableaux vrais de l'humaine Nature, dans tous les états & dans tous les points de la vie: objet assez nouveau pour nos Poètes modernes, qui, au-lieu de regarder au visage de l'homme, vont chercher des modèles imaginaires ou inanimés, & recrépir de vieilles pièces de Théâtre, à l'aide de nouvelles rimes. Mais il faut des têtes sans prévention pour débattre ces points importans. Ils sont faits pour être discutés par des hommes d'un esprit juste, &, pour tout dire, neuf; & qui, laissant là le protocole des citations usitées, sachent penser d'après eux-mêmes. Qui pourroit, en attendant représenter, quoique d'une manière imparfaite, cette voix générale qui doit triompher? C'est sans doute la voix des hommes les plus éloignés du centre des factions, les moins

corrompus par les livres, par les académies, par l'habitude, qui ne connoissent & ne jugent les ouvrages que par l'impression directe & profonde qu'ils font sur leurs âmes. C'est à eux qu'il appartient de prononcer, parce qu'ils n'ont point le goût factice, le goût obtus de plusieurs Littérateurs.

Comme on s'est attaché à peindre dans Moliere l'Homme autant que l'Écrivain, on a cru devoir joindre à cette pièce plusieurs notes faites pour répandre du jour sur les détails. Les faits trop connus seront passés sous silence; d'autres qui le sont moins, seront suffisamment indiqués; quant à ceux qu'on n'aura peut-être vus nulle part, on avertit qu'ils ont été puisés dans une petite biographie assez rare, écrite dans un style plus que négligé, mais qui paroît en cela même ne tendre aucun piége à la crédulité du Lecteur. En voici le titre fidèlement copié : *La Vie de JEAN-BAPTISTE POQUELIN DE MOLIERE, très-fameux Comédien, tant par son Personnage en Théâtre que par ses œuvres qu'il a composés.*

A Bruxelles, chez Jean Smedt, à la Conversion de Saint-Augustin. 1706. Avec Privilége.



MOLIERE,

DRAME EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MOLIERE.

(Il entre sur la scène, tenant en main un cahier; il est fort agité, il appelle).

LESBIN, Lesbin, Lesbin.... Ce drôle-là est fait pour tourmenter ma vie.... Lesbin, Lesbin, Lesbin!...

SCENE II.

MOLIERE, LESBIN.

LESBIN, *accourant.*

MONSIEUR....

MOLIERE, *en colère.*

Tu es entré dans mon cabinet?

LESBIN.

Oui, Monſieur.

MOLIERE.

Et quoi y faire?

LESBIN.

Eh! pardi, Monſieur; ranger vos livres, vos papiers, qui ſont là jetés tout pêle-mêle....

MOLIERE.

Mes papiers!... tu t'es donc aviſé d'y toucher?... réponds-moi..... tu m'as pris un cahier comme celui-ci?

LESBIN, *riant bêtement.*

Ne voilà-t-il pas un grand mal?... ſi c'étoit du papier blanc, à la bonne heure, vous pourriez gronder comme vous faites.... Allez, quoique nous ne ſachions pas lire, nous appercevons bien ce que c'eſt qu'une belle écriture.....

MOLIERE.

Eh bien, pendard! me diras-tu si tu as pris?...

LESBIN.

Oui, Monsieur, nous avons pris un papier comme celui-là, parce que nous l'avons trouvé par terre sous votre bureau, & qu'il étoit tout par-tout griffonné.

MOLIERE.

Eh! qu'en as-tu fait, malheureux?... où est-il? où est-il?

LESBIN.

Il n'est pas perdu, car nous l'avons bien employé.

MOLIERE.

Finiras-tu, bourreau, de me dire ce que tu en as fait?... J'en suis dans un tremblement....

LESBIN.

Comme vous êtes pâle, pour si peu de chose!... Faire un train pareil à un pauvre domestique!... Vous, philosophe!...

MOLIERE.

Mais voyez un peu ce drôle-là!

LESBIN.

Eh bien! vous allez le revoir, votre beau cahier, où il n'y a pas tant seulement grand comme le doigt de blanc.... Vous allez le revoir. (*Il sort*).

SCENE III.

MOLIERE, *seul.*

L'IMBÉCILE ! il en aura fait quelque enveloppe... Au moins je respire. J'appréhendois fort qu'il ne s'en fût servi pour allumer du feu..... Un poème auquel je travaille depuis tant d'années !... Je préfere cet ouvrage à toutes mes comédies....

SCENE IV.

MOLIERE, LESBIN. (*Lesbin entre tenant une tête à perruque, garnie d'une perruque toute papillottée*).

LESBIN.

LE voilà, le voilà votre papier, bien employé, je m'en vante..... — Grondez, grondez présentement, si nous sommes en faute.

MOLIERE, *dans la plus grande colère.*

Ah le bourreau ! le bourreau ! je ne m'y retrouverai jamais.... J'en perdrai la tête.... Pour cela,

je ſuis bien malheureux.... Que de tems ! que de ſoins ! que de peines perdues !

LESBIN.

Il eſt vrai que nous avons été plus de deux heures à cette beſogne ; mais allez-vous nier à cette heure que vous ne m'avez pas dit vous-même ici tantôt de la mettre en papillottes ?

MOLIERE.

Va-t-en, butor, eſprit bouché..... Va-t-en.... Retire-toi ſur le champ, de peur que je ne t'aſſomme.

LESBIN, *à part*.

Il a le diable au corps avec ſon chiffon de papier.

MOLIERE.

Ah ! quelle perte !.. Non, je ne me poſſede plus ; puiſque c'eſt ainſi.... (*Dans ſon dépit, il déchire ſon cahier & le jette au nez de Leſbin*). tiens, tiens, ôte-moi tout cela de deſſous les yeux.... Brûle, brûle tout, que je n'en revoye jamais un ſeul morceau.... pas un ſeul morceau, entends-tu ? ou je te chaſſe.... Et ſi jamais tu ôſes toucher au moindre de mes papiers.... Mais j'aurai toujours la clef ſur moi....

LESBIN.

Monſieur.

MOLIERE, *le menaçant.*

Si tu ne t'en vas tout de ſuite..... Prends garde.... Replique, replique un ſeul mot.

LESBIN, *ramaſſant les morceaux de papier).*

Mais attendez, du moins, que j'emporte tout... (*A la porte*). Donnez-vous bien de la peine à mettre ſa perruque en papillottes!... Voilà comme on vous traite.

SCENE V.

MOLIERE, *ſeul.*

C'EN eſt donc fait de mon poème chéri.... (*a*). Je faiſois cette traduction avec tant de volupté. J'avois rendu pluſieurs morceaux ſi heureuſement.

(*a*) Le fait eſt vrai. Moliere avoit étudié & traduit tout Lucrece; & il auroit publié cette traduction ſans cet accident. Le domeſtique à qui il avoit ordonné de mettre ſa perruque ſous le papier, prit un cahier de ſa traduction pour faire des papillottes. Moliere, facile à s'indigner, fut ſi ému de cette aventure, que dans ſa colère il jeta au feu le reſte de ſa traduction & il ne tarda point à s'en repentir. Monteſquieu & Fénelon perdirent de même, dit-on, deux ouvrages conſidé-

Il règne dans ce Lucrece une si belle philosophie, si bien d'accord avec mes pensées..... Allons, Moliere, allons; le sort te condamne à n'être jamais qu'un faiseur de comédies.... Ah! qu'il me faut de courage pour supporter cet accident!... Mais je me suis trop abandonné à ma première vivacité.... Il ne m'eût peut-être pas été impossible d'en retrouver la plus grande partie.... Oui, en rassemblant avec patience les fragmens..... & d'ailleurs, à quoi sert de brûler l'autre moitié.... Lesbin, Lesbin!

---

rables par des bévues de valets. A mesure qu'il avoit travaillé à cette traduction, Moliere l'avoit lue à Rohault le Physicien. Ce qui prouve le goût & le bon sens de Moliere, c'est qu'il avoit rendu en prose toutes les matieres philosophiques, & qu'il avoit réservé les vers pour toutes les belles descriptions de Lucrece. Il a inséré dans son Misanthrope un morceau imité de ce Poëte.



SCENE VI.

MOLIERE, LESBIN.

LESBIN, *derrière le théâtre.*

MONSIEUR.

MOLIERE.

Rapporte-moi tout ce que tu as ramassé, & jusqu'au moindre petit morceau, entends-tu ? que rien ne se perde.

LESBIN, *entrant.*

Quoi ! Monsieur, ce que vous venez de déchirer tout-à-l'heure ?...

MOLIERE.

Oui, oui, dépêche-toi de me tout rapporter.

LESBIN.

Ah ! çà, Monsieur, si vous le faites exprès, vous n'avez qu'à dire.... vos lubies, à la fin, me feront tourner la cervelle.

MOLIERE, *avec une colère concentrée.*

Je parie qu'il a déjà tout brûlé.

LESBIN.

Mais n'ai-je pas bien fait ?

MOLIERE.

Eſt-il poſſible ? ah Ciel !

LESBIN.

(*A part*). Ah quel homme ! quel homme ! (*Haut*). Comment, ne m'avez-vous pas dit de brûler tout, & ſous peine....

MOLIERE.

Oui, oui, maraud, oui, je te l'ai dit : tu as bien fait. A merveille, butor.... Va-t-en, & laiſſe-moi en repos ; ſortiras-tu bien vîte.

LESBIN, *en ſortant.*

Oh ! que de patience il faut avoir !

SCENE VII.

MOLIERE, CHAPELLE.

CHAPELLE.

QU'EST-CE donc, Moliere ? vous voilà de bien mauvaiſe humeur (*a*).

(*a*) Chapelle reprochoit toujours à Moliere ſon humeur rêveuſe. Il vouloit qu'il fût d'une ſociété auſſi agréable que la ſienne ; il le vouloit aſſujettir à ſon caractère, & que, ſans s'embarraſſer de rien, il fût toujours préparé à la joie & à la diſſipation.

MOLIERE.

Il eſt vrai.

CHAPELLE.

Tous les jours un viſage plus triſte! Mais quel contraſte, mon ami, entre votre perſonne & vos écrits!... Tandis que votre génie divertit toute la France, il ne vous inſpire pour votre compte que des idées mélancoliques.... Allons, prenez ſur vous... De la gaieté....

MOLIERE.

Je renoncerois volontiers à toutes les comédies du monde, & je donnerois de bon cœur mon théâtre & mes Acteurs à tous les diables.

CHAPELLE.

Ah! de la modération.... A vous entendre, on diroit que vous êtes dégoûté d'écrire.

MOLIERE.

Et qui ne le feroit pas à ma place?

CHAPELLE.

Je ne vois pas trop pourquoi.... Outre l'approbation publique, vous avez gagné le ſuffrage de notre glorieux Monarque, & par-deſſus le marché une aſſez bonne penſion; ce qui ne gâte rien à l'affaire.

MOLIERE.

Je ſais ce que je lui dois de reconnoiſſance, & c'eſt ce ſentiment qui me ſoutient dans ma pénible carrière : car autrement, j'aimerois mieux, voyez-vous ! porter le mouſquet, traîner une beſace, que de continuer la cruelle vie d'avoir des comédies à faire, &, qui plus eſt, des Comédiens à conduire.

CHAPELLE.

Mais quel motif vous a inſpiré ce prompt dégoût.... dites-moi ce que vous avez?

MOLIERE.

J'ai... j'ai mille ſujets de chagrin. Le Public eſt d'une ingratitude, d'un caprice!... Aujourd'hui il paroît content, demain il ne l'eſt plus. Il rejette d'abord avec dédain ce qu'il applaudit enſuite avec tranſport : & puis, les perſécutions de mes ennemis, leurs ſourdes intrigues, leurs cabales, leur triomphe enfin, malgré qu'on les connoiſſe pour ce qu'ils ſont.

CHAPELLE.

Ah ! j'entends..... la défenſe de repréſenter l'Impoſteur eſt un poids dont vous ne pouvez vous délivrer.

MOLIERE.

Eh ! prétendez-vous que je demeure calme à un

pareil affront; une pièce annoncée depuis si long-tems, le Public assemblé, la salle éclairée: un quart-d'heure avant la représentation, au moment même arrive comme un coup de foudre l'ordre fatal, l'ordre du Roi.

CHAPELLE.

Mais le Roi, à ce qu'il me semble, avoit déja interdit une fois cette comédie; il y avoit une témérité inouie à violer son ordre, & vous êtes coupable (*a*)....

MOLIERE, *vivement.*

Je ne suis point coupable; le Roi, après la défense, avoit voulu lire la pièce: l'ayant lue, il l'avoit approuvée; sa justice avoit daigné lever l'interdiction. Malheureusement la permission n'étoit que verbale. Il partit pour la Flandre, où ses conquêtes l'occupent tout entier; mes ennemis ont profité de son éloignement pour m'opposer de nouveaux obstacles; mais j'ai dépêché vers Sa Majesté un homme intelligent & zélé, & j'attends d'un moment à l'autre la permission, telle qu'on l'exige.

(*a*) On présuma faussement que Moliere vouloit profiter de l'absence du Roi, pour faire passer sa pièce; la permission de la jouer n'étant point par écrit.

CHAPELLE.

A la bonne heure ... il faut attendre ...

MOLIERE.

Que vous parlez fort à votre aise ! .. Mais ceux qui n'ont pas voulu me croire, verront qu'on fait tort à Moliere, quand on le soupçonne d'altérer la vérité, même pour son plus cher intérêt ; & les infâmes hypocrites, apprenant que leur triomphe aura été court, frémiront dans l'attente des rayons vengeurs que je vais rassembler sur leur front.

CHAPELLE.

Il faut avouer aussi que vous avez été bien imprudent, en allant démasquer d'une main violente cette espèce d'hommes dangereux que vous auriez dû ménager.

MOLIERE.

Ménager, dites-vous ? ménager ! oh ! que je suis loin de vos idées !.. Eh ! contre qui écrire avec force, s'il vous plait ? Ce sont-là les vrais ennemis de l'ordre. Il est bien incroyable qu'on me blâme par où je mériterois quelques louanges. Qu'y a-t-il de plus funeste au monde que l'hypocrisie ? ce vice s'allie avec tous les autres vices, & exclut toutes les vertus. Il outrage la religion, en se couvrant de son voile respectable. Il n'y a ni préservatif, ni bouclier contre l'hypocrite ; comme il tient une arme sacrée, il vous égorge en levant les yeux au ciel. Les au-

tres criminels ont des remords qui quelquefois préviennent, ou expient le crime, l'hypocrite n'en a point... ah! s'il m'étoit permis de tout peindre! sous quelles couleurs plus effrayantes encore sortiroit le tableau de leur conduite! Mais patience, que le Roi daigne m'encourager contre ces serpens d'autant plus à craindre qu'ils se glissent par-tout en se repliant sous mille formes diverses (*a*), & l'on verra si Moliere est fait pour pardonner aux monstres de la société.

CHAPELLE.

Je crains de ne point vous voir réussir. Croyez-moi; on ne souffrira jamais cette pièce-là.

MOLIERE, *vivement.*

Et l'on souffre bien Scaramouche hermite!..

(*a*) Moliere avoit fait sa pièce du Tartuffe & l'avoit lue à Ninon Lenclos, lorsque celle-ci lui conta l'histoire d'un autre hypocrite plus renforcé, plus souple, plus profond charlatan de dévotion; de telle sorte que Moliere regretta d'avoir tracé son Plan sans avoir entendu ce récit, dont il eût profité, & qui, selon lui, auroit fait une toute autre pièce bien supérieure à celle que nous connoissons. Après cela que les critiques viennent borner l'art & nous dire gravement: *Ici le point de perfection est trouvé.*

CHAPELLE.

Cette pièce ne joue que le Ciel & la Religion; au-lieu que la vôtre joue les hypocrites... (a); cela est bien différent pour eux.

MOLIERE.

Et il faut dévorer paisiblement de telles contradictions?

CHAPELLE.

Vous avez raison; mais vous vous échauffez trop & vainement. Je voudrois vous voir plus calme; vous nous donnez au Théâtre des scènes plaisantes, vraiment comiques, & dans l'intérieur de votre maison, vous n'enfantez que des pensées tristes.

MOLIERE.

J'étudie les hommes, leurs mœurs, leurs actions; & depuis que j'apprends à les connoître, à lire dans leurs cœurs, je puis faire rire sans doute; mais, s'il faut l'avouer, je n'ai plus envie de rire.

CHAPELLE.

Tant pis, il n'y a que cela de bon dans le monde: toujours des soucis en tête!.. Voilà donc ce qui

---

(a) C'est le mot de M. le Prince, lorsqu'on eut défendu le Tartuffe.

revient de cet amour de la renommée. Et si vous renonciez à cette trompeuse idole; si, au-lieu de poursuivre une chimère, vous choisissiez des plaisirs sûrs, aisés, tranquiles, comme font tous les gens sages; comme je fais... Le champagne, pere de la joie, mieux que Séneque, console & dissipe tous les chagrins.

MOLIERE.

Chacun a ses goûts & ses voluptés... Vous aimez les plaisirs de la table, ils me plaisent beaucoup moins... Me réfugier dans mon cabinet, dans ma chere solitude, & y tracer en paix le tableau des travers que je dois combattre, afin d'en corriger, s'il se peut, les hommes, voilà mes jouissances.

CHAPELLE.

Et les corrigez-vous?

MOLIERE.

Cela m'est, dit-on, quelquefois arrivé... j'ai pu guérir mon siècle de quelques erreurs ou de quelques folies (*a*).

(*a*) Moliere fut le bienfaiteur du genre-humain, lorsqu'il attaqua la Médecine tyrannique de son tems où l'on saignoit outre mesure, & où les Médecins étoient des espèces de Despotes, qui, d'un ton dogmatique, prononçoient, sans appel & sans modification, des sentences

CHAPELLE.

Mais, Moliere, n'eſt-ce point là un trait de vanité. Précepteur du genre-humain, ou du moins prétendant à ce haut titre ; vous voulez donc à toute force lui donner des leçons, pour le plaiſir ſuperbe de le tancer publiquement ?

MOLIERE.

Il eſt impoſſible que je ne reſſente pas quelque indignation ſecrette contre l'eſpèce vicieuſe que j'attaque ; mais bientôt la pitié ſuccède ; ma haîne eſt pour le vice & ma compaſſion pour le coupable.

CHAPELLE.

Que de travaux !.. Que de veilles perdues ! Tenez, mon cher Moliere, tout cela n'eſt pas le bonheur ; je vois, avec amertume, que vous pourſuivez de purs phantômes... croyez-moi ; laiſſez-là le Théâtre ; c'eſt aujourd'hui une carrière trop orageuſe... la promenade, la converſation, la table (a) ; voila ce qui s'appelle vivre... le reſte eſt folie.

---

meurtrieres ; la Médecine eſt devenue plus humaine, & c'eſt peut-être grâce à lui ; elle ſuit, elle conſulte aujourd'hui la nature, elle compoſe avec le malade & elle n'en vaut que mieux.

(a) La mode du tems autoriſoit les buveurs à paſſer quelquefois les bornes ; & ce n'étoit point un ſcandale.

MOLIERE.

Tout homme ſe doit au travail d'après le talent qu'il a reçu de la nature ... je me trouve engagé dans une carrière difficile, il eſt vrai .... mais la gloire eſt au bout.

CHAPELLE.

Quelle ſorte de jouiſſance trouvez-vous donc dans cette gloire que vous me vantez à tout propos?

MOLIERE, *ſouriant.*

Oh! c'eſt-là notre ſecret...

CHAPELLE.

Pauvre ami! Que vous achetez cher cette réputation pénible qu'on vous conteſte encore. Tous les jours je vous ſurprends, tantôt vous plaignant de vos ennemis littéraires, tantôt des cagots qui vous perſécutent plus cruellement encore. Livré d'un

---

Boileau, moraliſant un jour Chapelle, s'enivra avec lui, tout en lui recommandant la tempérance. Chapelle fit ce quatrain ſur le ſatyrique:

O Dieux! que j'épargne de bile,
Et d'injures au genre-humain,
Lorſque, verſant ta lampe d'huile,
Je te mets le verre à la main!

La lampe d'huile peint à merveille le laborieux talent de l'exact verſificateur.

côté aux critiques impitoyables, harcelé de l'autre par la satyre insolente ; tout jusqu'à l'histoire de votre maison, devient l'objet de la maligne curiosité du public. On parle des femmes que vous avez chez vous, de la mere, de la fille...

MOLIERE.

Le public, là-dessus, dira ce qu'il voudra. Je suis bien avec ma conscience, voilà le principal. Je ne prétends point valoir mieux qu'un autre. Ma conduite est exposée, dites-vous, aux discours de la ville, tant mieux ; j'en serai nécessairement meilleur. On a fait mille contes ridicules sur la Béjart ; mais le fait est que je ne lui suis attaché, qu'à raison de sa prudence, de son économie & du rare talent d'Actrice que vous lui connoissez.

CHAPELLE.

Et sa fille ?

MOLIERE.

Je l'aime, & ne m'en défends pas ; la mère est jalouse. Elle a formé le projet de devenir ma femme ; c'est dans cette vue qu'elle a laissé courir certains bruits dont personne mieux que moi ne connoît toute la fausseté. C'est sa fille qu'avant peu je compte épouser... gardez-vous, mon ami, de divulguer ce que je vous confie.

CHAPELLE.

Soyez tranquile... mais qui vous consolera de tous ces propos impertinens qui s'attachent à votre nom ?

MOLIERE.

Oh ! je me place bien haut, bien haut au-dessus de ces miseres-là.

CHAPELLE.

Se sévrer de tous les plaisirs ! Ne prendre aucun divertissement !.. Retranché dans votre inaccessible cabinet, toujours solitaire, triste, & méditatif !.. je n'en reviens point.

MOLIERE, *un peu impatienté.*

Comme je ne conçois pas les voluptés reservées à votre vie paresseuse, inactive, indolente, libertine, vous ne devinerez jamais quels sont mes contentemens.

CHAPELLE, *en riant.*

Oh ! j'y suis... l'amour du beau sexe ne vous inspire pas moins, que l'amour de la gloire; & voilà pourquoi vous vous jetez dans la lice du Théâtre... Amoureux fou d'une Comédienne...

MOLIERE.

Taisez-vous, indiscret, & ménagez vos amis... rien ne nécessite ici que l'on aille scruter jusques dans

l'ombre de ma vie domeſtique (*a*) : je ſuis beaucoup plus indulgent que vous ne l'êtes.

CHAPELLE.

Adieu, mon cher & infortuné Moliere ; je vous ſouhaiterois une toute autre exiſtence ; une vie douce, riante, agréable, qui ſe paſsât entre amis & propos joyeux, le verre à la main... Horace, (qu'il vous en ſouvienne) buvoit le falerne... & vous ne rougiſſez point d'être un buveur de lait !

MOLIERE.

Ma ſanté s'en accommode (*b*).

(*a*) Il n'aimoit point le jeu, beaucoup les femmes ; & l'on pourroit aſſurer que ce goût l'avoit attaché au Théâtre. Aſſez inconſtant, il ſe mettoit peu en peine d'être aimé, excepté de ſa femme dont il auroit acheté la tendreſſe pour toute choſe au monde ; mais ayant été malheureux de ce côté-là, il avoit la prudence de n'en parler jamais qu'à ſes deux plus intimes amis, encore étoit-ce rarement.

(*b*) Moliere étoit devenu valétudinaire de bonne heure, & il étoit réduit à ne vivre que de lait. Une toux qu'il avoit négligée & qui étoit dégénérée en fluxion & en crachement de ſang, l'obligeoit au régime le plus auſtère. Il l'obſerva preſque le reſte de ſes jours, & il n'avoit plus d'autres plaiſirs dans le monde que le travail du cabinet & la converſation de ſes amis. Il leur ouvroit ſon cœur, leur contoit ſes chagrins domeſtiques, & il étoit ſoulagé.

CHAPELLE.

Et votre gaieté en souffre ... Qui dédaigne Bacchus, est voué à la mélancolie ... Je voudrois vous voir couler vos instans dans un heureux loisir : mais les vœux que je fais pour votre repos seront toujours bien vains, tant que vous serez Auteur.

SCENE VIII.

MOLIERE, *seul.*

Et nous sommes amis, quoique aussi opposés dans nos goûts ! .. Il ne chérit que des passe-tems frivoles (*a*) ; mais il y a vingt ans que nous nous connoissons ; une liaison ancienne, jointe à la connoissance de son âme qui est droite & franche, remplace la sympathie de l'amitié. On passe si rapi-

---

(*a*) Chapelle étoit trop dissipé pour être un ami consolant. Trop livré aux plaisirs de la société, il n'avoit pas le tems de cultiver l'amitié. On l'annonçoit six mois d'avance, avant que de pouvoir le servir aux convives ; génie supérieur à table, il abondoit en saillies réjouissantes ; & les profonds Ecrivains étoient tous éclipsés. Rohault & Mignard dédommageoient Moliere de la légèreté de Chapelle.

dement ſur la terre, qu'on n'a que le tems de prendre ſes amis, & non de les choiſir... mais Iſabelle ne vient point... elle ſeule écarte les nuages qui m'aſſiégent; & quand je la vois, il me ſemble que tout s'éclaire autour de moi.

SCENE IX.

MOLIERE, ISABELLE.

ISABELLE, *ſe montrant.*

PUIS-JE entrer?

MOLIERE, *allant à elle.*

Eh! je ne déſire, je ne veux, je n'appelle que vous... mais qu'y a-t-il? vous tremblez...

ISABELLE.

Oui, je crains toujours que maman ne nous ſurprenne... elle eſt toujours ſur mes pas... ſi elle alloit découvrir que nous nous aimons...

MOLIERE.

Qui le lui diroit? D'où s'appercevroit-elle?..

ISABELLE.

Si elle ne devine pas vos ſentimens, elle pourra pénétrer les miens.

MOLIERE.

Eh ! pourquoi liroit elle plutôt dans votre cœur ?

ISABELLE.

Parce que j'aime plus que vous n'aimez,

MOLIERE.

Pour cela, je n'en crois rien,

ISABELLE,

Rien n'est plus vrai cependant ... je vous donne toutes les marques d'amour que la vertu ne défend pas ; & vous que faites vous pour moi ?

MOLIERE.

Si je ne suis pas encore votre époux, croyez qu'il me tarde encore plus qu'à vous, que cela soit, Je vous ai fait le serment que je n'aurois point d'autre femme que vous ; je le remplirai.... (*a*) ; mais j'ai à ménager votre mère. Elle est d'un caractère emporté, violent, difficile. Jalouse de vos charmes, pour tout dire en un mot, elle est votre rivale,

(*a*) Moliere, en formant sa troupe, se prit d'une forte amitié pour la Béjart, Comédienne. Elle avoit eu une fille d'un Gentilhomme d'Avignon, nommé M. de Modene, avec qui la mere avoit contracté un mariage caché. Cette petite fille, accoutumée avec Moliere, l'appella son mari dès son enfance ; & à mesure qu'elle croissoit, ce nom déplaisoit moins à Moliere ; la mere ne pensoit à rien moins qu'à ce qui arriva dans la suite. Elle devint effectivement la femme de cet homme illustre, & fit son malheur,

ISABELLE.

Je le sais, & voilà ce qui m'allarme.

MOLIERE.

Allez, vous êtes une enfant... (*a*) ne fûtes-vous pas dans tous les tems l'objet de ma tendresse? Se ralentiroit-elle aujourd'hui : non non... laissez-moi saisir l'instant où je pourrai vous avouer pour femme sans fâcher votre mere... je ne veux point me séparer d'elle, & vous lui devez trop, pour ne pas approuver mes projets.

ISABELLE, *effrayée.*

O ciel!.. Je vous l'avois bien dit, qu'elle étoit toujours sur mes pas... je l'entends... elle va me maltraiter, si elle nous rencontre tête-à-tête.

MOLIERE.

Ne vous troublez point... Avez-vous là un rôle dans votre poche?

ISABELLE.

Oui, j'ai celui de Marianne...

(*a*) Moliere excelloit dans les Scènes de brouilleries & de raccommodemens, & il les varioit aisément, parce que ces mêmes Scènes étoient très-fréquentes dans son domestique entre lui & sa femme. On voit qu'il mettoit tout à profit.

MOLIERE.

Bon !.. vîte, commencez vers le milieu ... (a) : je vous gronderai un peu, autant que je le pourrai...

(a) Tout le monde ſçait l'anecdote qui fait tant d'honneur à la préſence d'eſprit de Moliere & comme quoi il empêcha Chapelle & pluſieurs convives, pleinement ivres, de ſe noyer. Ces furieux, l'épée à la main, couroient droit à la riviere. Moliere leur perſuada de réſerver une action auſſi mémorable pour la clarté du jour & devant d'honorables témoins, qu'alors il ſe feroit une gloire d'être de la partie. Voici une autre aventure où Chapelle eut beſoin de Moliere, qui arrangea un grand débat avec une juſteſſe d'eſprit non moins remarquable. Chapelle revenoit d'Auteuil ; à ſon ordinaire, bien rempli de vin. Il eut querelle au milieu de la petite prairie d'Hauteville, avec ſon valet de chambre nommé *Godemer*, qui le ſervoit depuis plus de trente ans. Ce vieux domeſtique avoit l'honneur d'être toujours dans le carroſſe de ſon maître. Il prit fantaiſie à Chapelle, en deſcendant d'Auteuil, de lui faire perdre cette prérogative & de le faire monter derriere ſon carroſſe. Godemer, accoutumé aux caprices que le vin cauſoit à ſon maître, ne ſe mit pas beaucoup en peine d'exécuter ſes ordres. Celui-ci ſe mit en colere & le maltraita beaucoup. Le cocher deſcend de ſon ſiége pour aller les ſéparer. Godemer en profite pour ſe jeter dehors ; mais Chapelle irrité le pourſuit & le prend au collet ; & le cocher ne ſavoit plus comment ſéparer les combattans ; heureuſement Moliere & Baron, qui étoient à leur fenêtre, apperçurent de loin la rixe ; ils crurent que les domeſtiques de Chapelle l'aſ-

& pourvu que le ton de ma voix n'aille pas me trahir....

---

sommoient, ils accoururent au plus vîte. Baron, comme le plus ingambe, arriva le premier & fit cesser les coups; mais il fallut Moliere pour terminer le différend. Ah! Moliere, dit Chapelle, puisque vous voilà, jugez si j'ai tort. Ce coquin de Godemer s'est lancé dans mon carrosse, comme si c'étoit à un valet de figurer avec moi... Avec votre permission, vous ne sçavez ce que vous dites, répondit Godemer: Monsieur sçait que je suis en possession du devant de votre carrosse, depuis plus de trente ans; pourquoi voulez-vous me l'ôter aujourd'hui sans raison? Vous êtes un insolent qui perdez le respect, repliqua Chapelle: si j'ai voulu vous permettre de monter dans mon carrosse, je ne le veux plus; je suis le maître & vous irez derriere ou à pied. Y a-t-il de la justice à cela, crioit Godemer? Me faire aller à pied présentement que je suis vieux & que je vous ai si bien servi pendant si longtems! Il falloit m'y faire aller pendant que j'étois jeune; j'avois des jambes alors, mais à présent je ne puis plus marcher. Vous m'avez accoutumé au carrosse, je ne puis plus m'en passer & je serois déshonoré, si l'on me voyoit aujourd'hui derriere. Jugez-nous, Moliere, je vous en prie, dit Chapelle, & dictez l'arrêt convenable. Eh bien! puisque vous vous en rapportez à moi, dit Moliere, je vais tâcher de vous mettre d'accord. Vous, Godemer, vous avez tort de perdre le respect envers votre maître, qui peut vous faire aller comme il voudra, il ne faut pas abuser de sa bonté; ainsi je vous condamne à monter derriere son carrosse jusqu'au bout de la prairie, & là vous lui demanderez fort humblement la permission d'y rentrer; je

SCÈNE X.

LA BÉJART, *dans le fond.* MOLIERE; ISABELLE, *faisant le rôle de Marianne.*

MOLIERE, *faisant le rôle d'Orgon.*

C'EST parler sagement : dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur & qu'il vous seroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Eh!..

MARIANNE.

Eh!

ORGON.

Qu'est-ce?

---

suis bien sûr qu'alors il vous l'accordera. Parbleu! s'écria Chapelle, voilà un jugement qui vous fera honneur dans le monde; tenez, Moliere, vous avez fait de belle choses: mais jamais vous n'avez donné une marque d'esprit si brillante; je lui fais grâce entiere en faveur du jugement qui me paroît unique.; ma foi, mon cher Moliere, ajoûta-t-il encore, je vous suis obligé : car cette affaire-là m'embarrassoit en diable. Elle avoit au fond sa difficulté. Adieu, Moliere, adieu : tu juges, en vérité, mieux qu'homme en France.

MARIANNE.

Plait-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANNE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment!

MARIANNE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je dise
Qui me touche le cœur & qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

MOLIERE, *du ton de la réprimande.*

Mademoiselle, Mademoiselle, vous avez une tête, une tête!.. vous allez avec une volubilité!.. soyez donc, je vous prie, plus attentive & appuyez davantage... votre étourderie pourroit s'étendre jusques sur la Scène, & le parterre alors... vous le sçavez; il prend de l'humeur... Recommencez. Je ne suis pas content de ce ton-là... allons point de mines; songez Mademoiselle, que c'est pour votre bien.

MARIANNE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je dise
Qui me touche le cœur & qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

SCÈNE XI.

MOLIERE, LA BÉJART.

LA BÉJART.

MAIS avez vous entendu comme elle répond ?

MOLIERE.

Faites lui grâce, Madame; pourquoi voulez-vous aussi m'ôter la gloire de la former à la déclamation.

LA BÉJART.

Je crains que ma fille ne soit pas aussi simple que vous le dites, & je crois vous connoître enfin l'un & l'autre.

MOLIERE.

Comment ? Je ne comprends point...

LA BÉJART.

Puisqu'il faut vous parler plus clairement, vous commencez à regarder ma fille avec trop de tendresse.

MOLIERE.

Je l'aimai dès le berceau...

LA BÉJART.

Votre conduite avec elle a pris un nouveau caractère, qui me feroit penser...

MOLIERE.

MOLIERE.

Je l'ai toujours regardée comme ma fille; enfant je la caressois, sans blesser la décence; cela ne m'est plus permis aujourd'hui, voilà toute la différence que j'y vois.

LA BÉJART.

Soyez franc, & si vous l'aimez; en galant-homme déclarez-le à sa mere.

MOLIÈRE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Quelle ruse de femme!.. Moi, vous le sçavez, je la vois, je la chéris, je la traite en pere.

LA BÉJART.

Si c'est en pere, pourquoi tardez-vous à lui assurer un sort?

MOLIERE, *vivement.*

Vous voulez la marier, Madame?..

LA BÉJART.

(*A part.*) (*Haut.*)

Comme il m'échappe! Non elle est trop jeune.

MOLIERE.

Je crois qu'elle est dans l'âge où l'on peut accepter un époux... je l'établirai... que puis-je faire de plus?

LA BÉJART.

Mais vous pourriez lui servir de pere.

MOLIERE.

C'eſt bien là mon deſſein... nommez-moi celui qui pourroit lui convenir.

LA BÉJART.

Vous êtes un ingrat, Moliere... vous ne voulez point m'entendre; j'avois des droits ſur votre cœur, je les ai perdus, moi qui fais profeſſion de tant d'attachement à votre perſonne; moi qui, dans tous les tems, ai ſervi vos plus chers intérêts. Eſt-il poſſible après un dévouement auſſi abſolu que ma conduite ait le malheur de vous déplaire?

MOLIERE.

Votre conduite ne me déplait point, Madame.

LA BÉJART.

C'eſt donc la perſonne?

MOLIERE.

Eh non, Madame! Nous ſerons toujours amis...

LA BÉJART.

Croyez-moi, il vous faut une femme qui ne ſoit pas une enfant; gardez-vous de la premiere jeuneſſe; il vous faut, dis-je une femme ſenſée, qui vous apporte dot de fidélité, de tendreſſe & de flexibilité dans l'humeur: vous n'êtes pas un homme aiſé à marier, & vous ne vous doutez point combien vous êtes difficile à vivre. Je le ſçais par expérience & pour que vous ſoyez engagé de maniere à n'être pas malheureux...

MOLIERE.

Auſſi, Madame, le mariage me fait une peur!..

LA BÉJART.

C'eſt un autre tort... ce n'eſt point le lien qui doit vous épouvanter, mais le choix. A quoi vous ſert cette raiſon que vous dépoſez dans vos Ouvrages, ſi elle ne vous apprend à diſcerner les cœurs qui vous ſont vraiment attachés. Egaré par une fantaiſie paſſagere; vous pourriez faire une folie qui feroit le malheur de toute votre vie; prenez-y garde, c'eſt un conſeil que je vous donne, ſans autre intérêt que le deſir de vous voir heureux... je ſçais mieux que vous, peut-être, ce qu'il vous faudroit.

MOLIERE.

Eh bien! Madame, lorſqu'il s'agira de faire un choix, je vous conſulterai.

LA BÉJART.

(*A part.*) (*Haut.*)

Avec quelle adreſſe il élude ſans ceſſe. Vous n'aurez jamais à vous repentir de m'avoir écoutée.

MOLIERE.

J'en ſuis convaincu; plus l'on avance dans la vie, plus on eſt en état d'apprendre aux autres l'art de vivre.

LA BÉJART, *piquée.*

Il ne s'agit point ici de la prudence que donne le nombre des années, Moliere; beaucoup d'hommes

avancent en âge, ſans devenir plus ſages ni plus prudens.

MOLIERE.

J'aime ce trait d'enjouement ; il me fait ſortir du ſérieux où je tombois ... (*Avec exclamation*). Ah ! Madame, voici notre cher camarade.

SCÈNE XII.

MOLIERE, LA BÉJART ; LA THORILLIERE, *en habit de campagne* ; LESBIN.

MOLIERE.

SOYEZ, ſoyez le bien venu, mon cher la Thorilliere ; mon impatience étoit au comble ; embraſſez-moi, aimable homme. Certes vous avez fait diligence ; eh bien ?

LA THORILLIERE, *embraſſant Moliere.*

Bonnes nouvelles ! Bonnes nouvelles ! (*Tirant un porte-feuille.*) Tenez, voilà l'ordre ſigné de la main du Roi, qui révoque, qui anéantit la fatale interdiction.

MOLIERE, *lui ſautant au cou.*

Vous me rendez l'ame, la vie, le courage... ah ! mon cher ami ! Ah ! le grand Monarque ! je conſacre

toute ma vie à ses divertissements ... je suis payé, récompensé d'avance de tous mes travaux ... holà quelqu'un ! (*Lesbin paroît.*) Allez vîte, que l'on arrache les affiches, que l'on en fasse de nouvelles, que l'on annonce pour ce soir *la représentation de l'imposteur* ... ah ! ah ! Messieurs les cagots, je vous tiens !.. voici mon tour !.. quelles rumeurs dans leur sainte cohorte ! (*A Lesbin.*) Eh ! va donc.

LESBIN.

Oui, Monsieur ; nous allons arracher les vieilles affiches & crier au coin des rues, de toutes nos forces, *ce soir, ce soir on donnera l'imposteur & par ordre du Roi.* (En criant) *Par ordre du Roi.* N'est-il pas vrai, Monsieur, que je ferai bien de crier cela à tous les passans, afin qu'ils l'entendent.

MOLIERE.

Oui, cours, cours ; que ta voix perce l'oreille & le cœur de mes ennemis ; qu'ils pâlissent à cette annonce imprévue qui doit commencer leur supplice... [*A la Béjart*]. & vous, Madame, ne perdez pas un seul instant ; allez répéter votre rôle avec votre fille... songez surtout à notre derniere conversation ; elle rouloit sur ces convenances toujours trop oubliées sur la Scène.

LA BÉJART, *un peu piquée.*

Je sçais ... je sçais, Moliere ...

MOLIERE, *frappant du pied.*

Vous sçavez ... vous sçavez ... de grace songez-y ; point de parure, point d'ajustemens. Le Public n'a pas besoin de vos atours. Ne sçavez-vous pas que vous êtes malade dans la Pièce ?

LA BÉJART.

Mais a-t-on jamais pris garde avant vous à de pareilles minuties ?

MOLIERE, *d'un ton sérieux.*

Madame, tout ce qui altere la vérité est de la plus grande conséquence (*a*). Le costume aide à l'illusion autant que le jeu, & comme un rien détruit cette illusion précieuse, rien n'est à négliger. Traitez-moi de bisarre, de fantasque, mais faites aujourd'hui ce que je vous demande ; il est si facile

---

(*a*) Moliere étoit attentif aux détails, non comme devant remplacer l'action & l'éloquence, mais comme faits pour leur prêter une nouvelle énergie, en conservant la vérité & prolongeant l'illusion. Ces détails qu'on n'a pas craint d'employer dans le genre nouveau appellé Drame, ne le constituent pas, ainsi que voudroit le faire entendre la tourbe des détracteurs ; il unit à l'intérêt la Pantomime, si nécessaire & totalement oubliée dans la Tragédie, où l'on ne voit que conversations sur conversations, qui se font toujours debout ; le *parlage* a trop régné sur notre Scène, il est tems que l'action le remplace.

de substituer un habillement simple & convenable à la situation où vous (*a*) vous trouvez.

LA BÉJART.

Est-ce assez fatiguer ma complaisance ?

MOLIERE, *suppliant.*

Ne soyez pas généreuse à demi (*b*).

LA BÉJART.

Je vais tout employer pour vous satisfaire & vous prouver mon attachement. (*A part.*) Que je m'estimerois heureuse, si à force de soins je pouvois épouser cet homme illustre & porter bientôt le nom de Moliere.

(*a*) Ceci a rapport à la femme de Moliere qui, devant jouer un jour dans le *Tartuffe*, s'étoit fait faire un habi magnifique, sans en rien dire à son mari & qui fut fort étonnée quand il la fit déshabiller. Peu s'en fallut qu'elle ne voulût pas jouer, tant elle imputoit à caprice l'action judicieuse de son époux ; elle étoit désolée de ne pouvoir faire parade d'un ajustement qui lui sembloit plus merveilleux que la Pièce.

(*b*) Moliere étoit très-délicat sur la maniere dont on le représentoit. Sa loge étoit proche du théâtre. Champmêlé qui n'étoit pas encore dans la Troupe, vint le saluer un jour, & Moliere pour tout compliment lui dit : ah chien ! ah bourreau ! ah malheureux ! se tordant les bras & se frappant la tête comme un possédé. Champ-

SCENE XIII.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

MOLIERE.

MON ami, je ſuis au comble de mes vœux, mais je brûle d'entendre quelques détails.

LA THORILLIERE.

J'ai préſenté votre Requête au Roi, il l'a reçue; après l'avoir lue, il a ſouri & a daigné prononcer ces paroles : *Dites à Moliere qu'il ſera content, que je hais l'hypocriſie plus que tout autre vice, & que je ne trouve pas mauvais que les coupables ſoient immolés en plein théâtre. La pièce pourra ſervir, ſoit à les démaſquer, ſoit à éclairer ſur leurs piéges.*

MOLIERE.

Ces paroles me conſolent; j'en avois beſoin,

---

mêlé crut qu'il tomboit en frénéſie, & demeuroit fort embarraſſé. Moliere, s'appercevant de ſon étonnement, lui dit : mon ami, ne ſoyez pas ſurpris de mon emportement, je viens d'ouïr un miſérable déclamer à contre-ſens quatre de mes vers. Ce ſont mes enfans que l'on eſtropie tout vivans, & j'en ſouffre à l'excès.

mon ami ; j'étois abattu ſous l'effort de cette cabale abominable. Je pourrai donc la braver & combattre cette hydre à cent têtes. Choſe étrange ! j'ai toujours défendu la cauſe de la vertu & celle des mœurs (*a*), & je me ſuis fait une foule d'ennemis parmi ceux-là même qui auroient dû me protéger. Je crois avoir bien mérité du Public, par des travaux aſſidus & après quelques faveurs paſſagères, il a oublié ſes propres éloges : il a ſemblé faire ligue, pour ainſi dire, avec mes perſécuteurs.... Ne m'a-t-il pas fallu donner le *Fagotier* pour faire paſſer le *Miſanthrope* (*b*) ?

(*a*) Voilà pourquoi il traduiſit le *Feſtin de Pierre*, ſujet dont le fond eſt très-moral, qui a réuſſi chez toutes les Nations, & qu'il falloit dégager en France des choſes biſarres qui le défigurent ; ſujet important que Moliere lui-même n'a point ſenti dans toute ſon étendue, ſoit qu'il ait eu trop de reſpect pour ſon original, ſoit plutôt qu'il ait été preſſé de le produire ſur la ſcène pour ſatisfaire à l'avide recette. Quel ſujet que l'*Athée* ! & à quelles mains ſûres & vigoureuſes eſt réſervé l'honneur d'écrâſer ce perſonnage ſous les foudres réunies de la raiſon & du ridicule !

(*b*) Le *Miſanthrope* fut reçu froidement : la pièce eſt trop ſérieuſe, diſoit-on. Puiſque c'eſt une Comédie, il faut y rire, & l'on n'y rit point aſſez. Moliere, pour ſoutenir le Miſanthrope, fit le Médecin malgré lui ; & le Bourgeois de la rue Saint-Denys, apprenant qu'on rioit,

LA THORILLIERE.

J'ai bien haussé les épaules, je vous l'avoue, à la première représentation, en voyant tout le Parterre applaudir à ce mauvais sonnet.... Il s'est vengé de son insigne méprise sur le pauvre Auteur.

MOLIERE.

Et vous rappellez-vous encore avec quelle indifférence on a reçu l'*Avare?* Une foule de sots, la tête farcie des plus misérables préventions, me faisoient un crime d'avoir écrit cette pièce en prose; ils ne me pardonnoient point de n'avoir pas fait parler en vers Harpagon & son Cuisinier (*a*).

---

vint rire & trouva le Misanthrope moins mauvais. Il lui fallut user de ce stratagême pour ramener le Public, & ce ne fut qu'avec le tems, que les Connoisseurs reconnurent cette pièce pour une des meilleures qui aient encore paru. Moliere disoit : cet ouvrage est tombé : je n'ai pourtant pu mieux faire, & sûrement je ne ferai pas mieux. Ce qui avoit pu faire tort à la pièce, c'est que le Marquis étoit la copie de plusieurs originaux de conséquence, & les originaux décrierent l'ouvrage.

(*a*) Quand Moliere donna son Avare en prose, la prose dérouta les beaux-esprits rimeurs. Quelle extravagance! disoit-on, parler en prose en Public! Le moyen d'être diverti par de la prose! De la prose, bon Dieu! sur le théâtre de Paris! Tout est perdu. Quel sacrilége innovateur que ce Moliere! Moliere tint bon contre

LA THORILLIERE.

On reviendra de tous ces sots préjugés.... en attendant, faites loi. Vous avez créé la comédie,

---

la bourasque & se moqua de ces impertinens qui croient que la rime est la poésie. Son Avare fut goûté, quoiqu'en prose. A mon oreille, toute Comédie en vers débute dès la première rime par donner un grand soufflet à la nature; & quand ensuite des valets parlent & ont autant d'esprit que leurs maîtres, je n'apperçois plus que Monsieur l'Auteur, & la pièce d'un bout à l'autre me semble un long monologue. Il faut en revenir à celui qui a suivi de plus près l'imitation de la nature, en conformant son style aux couleurs qui doivent la rendre avec le plus de fidélité.

La rage de rimailler poussa deux Écrivains inconnus à mettre en vers détestables, l'un le *Mariage forcé*, l'autre les *Précieuses ridicules*, & cette folie de tout rimer étoit si incroyable, qu'un certain *Magon* avoit entrepris une Encyclopédie en rimes, & qu'il disoit de grand sang-froid : *j'aurai bien-tôt achevé mon poème, je n'ai plus que cent-mille vers à faire.*

Enfin, cette même fureur s'étendit jusqu'à mettre en vers les quatre actes en prose de la *Princesse d'Élide*; ouvrage qui eut le sort de tous ceux qu'on a faits pour la Cour, c'est-à-dire, de tomber dans l'obscurité.

Quand une pièce est en prose, il faut la laisser en prose, dans la crainte d'altérer quelque chose de son naturel & de sa naïveté; mais telle pièce écrite en mauvais vers gagneroit beaucoup à être mise en bonne prose. Les dernières Tragédies de Corneille pourroient

imprimez-lui tout le naturel qu'elle peut avoir, & moquez-vous de l'impertinent critique. La Comédie avant vous n'étoit qu'une vile parade, exécutée par des Farceurs plus grossiers encore. Le mépris de toutes règles étoit le moindre défaut qui la caractérisoit. L'obscénité étaloit ses expressions révoltantes qui ne révoltoient point. La Nation se corrompoit en cherchant à s'amuser. Eclairé par l'étude des Anciens, & plus encore par votre propre génie, enflammé par l'amour de la gloire, vous êtes le premier en France qui ayez mis des mœurs, des caractères, des peintures, des situations (*a*) à la

---

être ainsi traduites. Les idées profondes & politiques qui y sont renfermées, rendues d'une manière plus claire & plus naturelle, feroient de l'effet. La conduite en est bonne; les caractères sont quelquefois bien dessinés; les scènes sont pleines; mais la rime, l'hémistiche, la tournure gothique & l'expression également embarrassée gâtent tout.

(*a*) Aprés avoir parcouru la Province avec sa Troupe, Moliere résolut de venir à Paris; il étoit soutenu par le Prince de Conti. Il eut par ce moyen accès chez *Monsieur*, qui, lui ayant accordé sa protection, eut la bonté de le présenter au Roi & à la Reine Mère. Il représenta devant leurs Majestés de petites Comédies. La Troupe de Moliere ne tarda pas à prendre le titre de Comédiens de *Monsieur*; & en 1659, il enleva tous les applaudissemens par les *Précieuses ridicules*, ouvrage qui fit alors es-

place des miférables jeux de mots, des caractères outrés, des fales équivoques. Vous avez épuré, autant qu'il vous a été poffible, un genre qui fembloit l'école du libertinage & du mauvais goût; vous en avez fait un miroir devant lequel le vice & le ridicule ont reculé de furprife & d'effroi : eh! ne vous rappellez-vous plus ces applaudiffemens qui ont foutenu, encouragé vos premiers efforts?

MOLIERE, *avec une joie concentrée.*

Ce dont je me fouviendrai toujours & avec une douce émotion, mon ami, c'eft la voix de ce vieillard qui, perçant le bruit tumultueux du parterre, me cria : *courage, courage, Moliere, voilà la bonne Comédie* (*a*).... En vérité, c'eft à cet homme-là que je dois tous mes fuccès.

---

péter tout ce que donna depuis la maturité de fon génie. Il faut remarquer que cette pièce, ainfi que l'*Étourdi* & le *Dépit amoureux*, avoit été jouée avec un fuccès foutenu dans les Provinces, & que ce n'étoit que pour la Capitale qu'elle étoit nouvelle.

(*a*) C'eft à l'époque de cette Comédie (*les Précieufes ridicules*) que les Comédiens, vu fon prodigieux fuccès, fe crurent autorifés à tiercer. On ne payoit que dix fols au parterre ; on en paya quinze. On ignore le nom de ce vieillard, & fon mot eft d'autant plus étonnant dans fa bouche, que ce n'eft prefque jamais à cet âge qu'on fait apprécier les nouveautés heureufes, parce que les

LA THORILLIERE.

Eh bien donc ! au-lieu de vous repentir d'avoir ſuivi la carrière du théâtre, comme vous paroiſſez le faire quelquefois, vous devriez vous féliciter d'avoir abandonné le Barreau (*a*), pour vous livrer tout entier à l'inſtruction des hommes. Quel plus noble emploi ! Je dirai donc comme le vieillard du parterre, *courage*, *courage*, *Moliere*.

MOLIERE.

Oui, oui, courage !... Il me manque, en vérité. Le Public, ce Public eſt inconcevable ! Il m'ap-

---

préjugés durciſſent ordinairement avec la tête qui les enferme. Il n'y a rien de bon & d'excellent pour les vieillards que ce qui eſt ancien ; mais Moliere dit un mot encore meilleur après ce ſuccès : « l'étude du monde » va remplacer déſormais celle que je faiſois de Plaute & » de Térence » ; il dit & compoſa le *Tartuffe*. Les *Précieuſes ridicules* étoient une charge un peu forte ; mais Moliere connoiſſoit déjà le point de vue du théâtre. Il faut de gros traits pour affecter le Public ; & ce principe, dont il n'a jamais voulu s'écarter, lui a toujours réuſſi dans tous les caractères qu'il a voulu peindre depuis.

(*a*) Moliere fit ſon Droit avec un de ſes camarades d'étude. Celui-ci ſe fit Comédien au moment que Moliere ſe faiſoit recevoir Avocat ; & lorſque Moliere quitta le Barreau pour le Théâtre, ſon camarade le Comédien ſe fit Avocat.

plaudit, d'accord; mais ne va-t-il pas du même bond prodiguer les mêmes applaudiſſemens à Scaramouche? Ce miſérable Farceur n'obtient-il pas à ſon tour les ſuffrages, ne voit-il pas ſon théâtre également rempli (*a*)? Je gémis de voir préférer de ſcandaleuſes bouffonneries à un genre honnête, décent, raiſonnable. Je ſuis toujours forcé de faire quelques farces où je dégrade mon art, pour ramener la foule à des pièces faites pour l'inſtruire. Le Public paroît adopter aujourd'hui le bon goût, demain il l'abandonne; & ſur quoi donc compter s'il détruit ſon propre jugement, s'il change du matin au ſoir, incertain dans l'éloge, mais âpre & conſtant dans la cenſure?

LA THORILLIERE.

Sont-ce-là des motifs faits pour rebuter un homme tel que vous? Le ſuccès d'un Farceur n'eſt rien qu'un

---

(*a*) Scaramouche déſoloit Moliere, parce que ſa Troupe étoit négligée pendant les repréſentations de ce Farceur; mais le Public s'amuſe comme bon lui ſemble: & quoi qu'on en diſe, l'affluence à un Spectacle prouve qu'il y a quelque choſe de particulier ou de divertiſſant. La Troupe murmuroit & étoit ſur le point de ſe révolter contre ſon chef. Ce Scaramouche, arrivé d'Italie, avoit un nombre de canevas qu'il rempliſſoit de ſcènes, moitié Italiennes, moitié Françoiſes. La foule y couroit ſans doute, parce que ſur ces tréteaux il y avoit du moins beaucoup de diverſité.

engouement paſſager ; c'eſt un vrai feu de paille. La pantomime aura pu ſéduire la multitude. Elle ne rendroit pas compte elle-même de ſes tranſports, elle ſe paſſionne ſans ſujet. Ne vous ſuffit-il pas d'avoir le ſuffrage des perſonnes éclairées qui ſavent motiver leur approbation, qui ne l'accordent point légèrement, & qui, nourries des ſaines maximes de l'antiquité, ont le goût de tous les ſiècles, au lieu de la folie du jour. Voilà les juges que vous devez écouter, & non une populace qui s'agite par oiſiveté. La gloire de compter les Coryphées de la littérature parmi vos admirateurs, devroit vous conſoler aiſément des triomphes prétendus d'un Bouffon grimacier qui n'exiſtera pas demain.

MOLIERE.

Mon ami, concevez donc que ce n'eſt point l'orgueil qui m'anime, mais l'amour de l'art. L'idée de ſa perfection retardée, voilà ce qui me chagrine encore plus que la volage inconſtance du Public. Je l'aime, je l'idolâtre, cet art enchanteur, ſi utile, quoi qu'on en diſe, & ſi néceſſaire à la ſociété. Je ſens en moi-même qu'il pourroit avoir les plus grands effets ſur l'eſprit de la Nation, & je gémis de le voir avili par des malheureux qui ſont prêts à le faire retomber dans ſon ancienne barbarie. Vous avez beau dire, il ne faut qu'un moment pour détruire ce qui a coûté tant de peines à édifier.... Allez, l'extravagance

l'extravagance est la Reine du monde, & semble née pour tout envahir.

LA THORILLIERE.

Il n'est pas possible qu'elle l'emporte après les modèles que vous avez tracés. Le Public peut s'égarer (*a*), mais il revient sur ses pas. Il n'est point assez ennemi de ses plaisirs pour ne pas revoler à tout tableau naïf & fidèle. Il faut que le bon triomphe, malgré les décisions de la sottise; Et le petit nombre de juges dicte des loix à la multitude, qui bien-tôt est réduite à lui en demander.

MOLIERE.

Allons donc, poursuivons, & n'ayons plus à combattre que les discours des cagots; je ris en voyant d'ici les traits de leurs physionomies s'allonger lorsqu'ils liront en l'air les affiches nouvelles.

LA THORILLIERE.

Plus ils feront de bruit, plus le trait qui les percera, deviendra profond... Je voudrois les entendre crier sur les toîts.

MOLIERE.

Il est donc, mon ami, il est donc une ven-

(*a*) L'on a remarqué que, de toutes les pièces de Moliere, il n'y a eu que les *Précieuses ridicules* qui aient pris tout d'un coup. C'étoit le sort de ses meilleures pièces, de n'être goûtées qu'après la réflexion.

geance permise à l'homme de bien & qu'il peut goûter sans remords. Cette vengeance est légitime. Elle frappe ceux que les loix ne peuvent atteindre ; elle aide à leur impuissance ; elle ne se déploie point pour un intérêt particulier, toujours vil, mais pour l'intérêt général, toujours grand, toujours auguste. L'hypocrite voit tomber son masque à ses pieds, & ne peut le relever pour en couvrir la difformité de son front. Et quand l'Ecrivain a pour soi la vérité, l'honneur, la vertu, qu'il est fort! qu'il est puissant! Où trouver des armes plus tranchantes contre cette espèce de méchans, qui ourdissent dans l'ombre leurs trames criminelles.... Oui, il faut les environner tout-à-coup du jour redoutable qui les terrasse & fait pâlir leur front.

LA THORILLIERE.

Armes dignes de vous, dignes de l'homme qui ne reçut du Ciel le talent de peindre que pour imprimer au vice les plus odieuses couleurs. Le contraste rend sous vos heureux pinceaux la vertu plus noble & plus touchante..... Venez, & soyez sûr que c'est un laurier plus verd encore que les précédents qui va ceindre votre tête.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PIRLON, LA FOREST.

PIRLON.

(Il s'avance à pas de loup sur la pointe du pied, regarde de côté & d'autre, écoute à une porte, regarde par le trou de la serrure, & revient précipitamment à la porte où il frappe quelques coups à petit bruit).

HOLA quelqu'un !.... Y a-t-il quelqu'un ici ? (*La Forest paroît*). J'ai frappé avant que d'entrer.... Me préserve le Ciel de vouloir surprendre !....

LA FOREST.

C'est vous, Monsieur Pirlon.... Votre servante.... Voilà tantôt un carême qu'on ne vous a vu.

PIRLON.

Avec votre permission, honnête & belle Demoiselle.... votre maître est-il sorti ?

LA FOREST.

Oui, Monſieur, tous les matins à cette heure-ci notre maître va au théâtre faire des répétitions.....

PIRLON.

L'intérêt que je prends à lui... ô Ciel!... pauvre infortuné!

LA FOREST.

Que voulez-vous dire, Monſieur, que lui ſeroit-il arrivé?

PIRLON.

Si vous aimez votre maître....

LA FOREST.

Si je l'aimons!

PIRLON.

Hélas! c'eſt un homme perdu.

LA FOREST.

Notre maître, un homme perdu?

PIRLON.

Oui, ma fille.... je l'ai vue, je l'ai vue, cette malheureuſe affiche, qui offenſe le Ciel & ſcandaliſe tous les gens de bien; il ôſe jouer de ſaints perſonnages ſous le nom d'hypocrites.... Le Ciel aveugle ceux qu'il veut frapper en ſa colère.... Moliere ne ſoupçonne pas toutes les calamités qu'il va faire tomber ſur ſa tête.

LA FOREST.

Mais, Monſieur, ſi c'eſt pour cette nouvelle pièce qu'on va donner aujourd'hui, que vous le regardez comme coupable; nous vous aſſurons bien qu'il n'y a point du tout de mal dans tout cela. Il nous l'a lue, afin que vous le ſachiez; & le tout, d'un bout à l'autre, eſt bien bonnement dit.

PIRLON.

Ah! la Foreſt, la Foreſt!... vous êtes innocente, ingénue, ſans expérience.... Pauvre moutonne! vous êtes loin de ſoupçonner les ſcélérates ruſes de votre maître. Sachez qu'il eſt agité de l'eſprit malin qui l'inſpire nuit & jour....

LA FOREST.

Oui, il eſt malin, c'eſt bien vrai ça.... mais il n'eſt pas du tout méchant.

PIRLON.

Lui! c'eſt un démon, & pis encore.... Il feint de n'en vouloir qu'à l'hypocriſie, mais il cherche à nuire aux hommes religieux. Il veut rendre toutes leurs actions ſuſpectes; il donne aux plus ſaintes œuvres les motifs les plus infâmes. La charité, ſelon lui, eſt un don téméraire fait à la fainéantiſe. Il ôte aux pénibles exercices de piété la conſidération qu'ils méritent. Semer de porte en porte de pieux conſeils, & ſe mettre au fait de l'intérieur des

maisons pour mieux appliquer le remède au mal, c'est, selon lui, chercher à brouiller les maris & les femmes, à séduire les épouses & les filles; prêter de l'argent à ceux qui en ont besoin, & s'assurer qu'ils le rendront exactement afin d'être en état de le prêter à d'autres, c'est usure; prendre les intérêts du Ciel si fréquemment blessés dans ces jours d'impiété, c'est servir ses propres intérêts; donner des avis salutaires aux pères sur le dérèglement de leurs enfans, c'est vouloir, par un adroit coup de main, s'approprier leur héritage; c'est n'aimer au fond que l'argent du bon-homme..... Un peuple volage l'écoute, l'environne, applaudit à ses bons-mots. L'esprit, ma très-chère fille, l'esprit est si dangereux, quand la soumission de cœur ne l'accompagne point. Plût à Dieu qu'il eût celle-ci, au-lieu de ce talent infernal dont les libertins font tant de cas! Plût à Dieu qu'il n'eût jamais su lire! Je n'en dirai point davantage, la charité seule me transporte.... Que le Ciel l'éclaire, le change & lui fasse miséricorde.

LA FOREST.

Mais, Monsieur, vous nous faites vraiment peur, en nous parlant de ce ton-là.... Vous roulez des yeux épouvantables... Ah! mon Dieu!

PIRLON, *d'un ton véhément.*

Tremblez, tremblez pour votre maître. Non-

ſeulement il irrite le Ciel, mais il va tomber ſous la colère du Roi.

LA FOREST.

Sous la colère du Roi!... ah! tout mon ſang ſe fige.....

PIRLON.

Cet ordre dont il ſe vante, il a eu l'audace de le ſuppoſer. Oh! il paiera de ſa tête cette témérité, & les perſonnes qui tiennent à lui ſeront toutes enveloppées dans ſa diſgrace.

LA FOREST, *jettant un cri.*

Miſéricorde!... ah! Monſieur, je vous aſſurons bien que nous ſommes innocente de tout ce qu'il a fait.

PIRLON.

Pas tant, pas tant que vous l'imaginez, ma fille.... Vous le ſervez à table, vous contribuez à l'entretien de ſa perſonne, vous le ſoulagez quand il eſt malade. De votre propre aveu vous avez pris goût à la lecture de ſes pièces.

LA FOREST.

Il aime par fois à nous les lire (*a*), & tenez, je lui diſons notre avis franc & net.

(*a*) Moliere conſultoit beaucoup; & lorſqu'il avoit tracé quelques ſcènes pour le gros du Public, pour le

PIRLON.

Et cela ne vous fait pas de peine à entendre?

LA FOREST.

Oh! tout au contraire; nous rions: & notre maître... allez, il est bien content, quand il nous voit rire.

PIRLON.

Vous avez ri?

---

peuple des Spectateurs, il appelloit sa servante & lui lisoit la scène, afin de voir si elle en seroit frappée: il avoit raison. Il pouvoit lui soumettre jusqu'à ses pièces du premier ordre; parce que l'ignorance peut avoir le sentiment très-vif, & qu'une ame neuve saisit beaucoup mieux la vérité qu'une tête imbue de préjugés; d'ailleurs, il ne faut jamais qu'une pièce de théâtre soit au-dessus de la portée de la multitude, & l'on ne risque rien d'appliquer préalablement cette pierre de touche, afin d'éviter le jargon particulier, & saisir de préférence le langage universel. Mais qui consulte aujourd'hui quelqu'un du peuple? Nos Auteurs veulent tous être du beau monde. Il ne faut pas croire aussi qu'il y ait une distance infinie entre les têtes humaines; c'est encore-là un préjugé de littérateur. Si le tableau du Poëte est net, fidèle, clair, franc de couleur, la servante en sera touchée de même que l'Académicien; à l'exception néanmoins que l'une ne saura l'admirer qu'en gros & que l'autre en détaillera toutes les nuances & les finesses: mais peut-être aussi qu'il jouira moins & qu'il ne sera pas aussi fortement frappé.

LA FOREST.

Et qui s'en empêcheroit?.... C'est par fois si drôle!

PIRLON.

Vous avez ri!

LA FOREST.

Mais je n'avons pu faire autrement.

PIRLON, *avec véhémence.*

Ah! vous êtes la complice de ses œuvres.....

LA FOREST.

Nous.... Est-il possible?

PIRLON.

Oui, vous.... Et quelle pièce vous a-t-il lue? voyons. Seroit-ce cette abominable Comédie où il joue un pieux personnage sous le nom d'imposteur?

LA FOREST.

Ah! ah! n'est-ce pas celle-là où il y a un homme qui parle là tout comme vous... Ma foi, j'avons dit tout d'abord: mais c'est comme ça qu'est ce Monsieur Pirlon.

PIRLON.

L'impie! Vous êtes sous un bien funeste toît, ma pauvre fille; & comme le dit certain livre (*a*),

---

(*a*) Un Curé de Paris imprima une petite brochure, laquelle disoit qu'il falloit brûler Moliere en place pu-

vous pourriez avant peu, voir Moliere condamné à être brûlé tout vif en place de Grève.

LA FOREST.

Mon Dieu! que dites-vous? Est-ce qu'on brûle comme ça les gens pour écrire des choses qui font rire & réjouissent tout le monde?

PIRLON.

Croit-on que nous nous en tiendrons toujours à ne brûler que des livres.... Si vous ne voulez pas que le châtiment s'étende jusqu'à vous, il faut que vous m'informiez, & dans le plus grand détail, de tout ce qui se passe ici. Je veux vous donner une autre condition chez un homme très-riche, qui ne tardera pas à faire son testament, & qui en attendant vous donnera de bons gages.

LA FOREST.

Mais notre maître nous en donne de fort bons; il nous fit la promesse, il y a encore quelques jours, de penser pour tout de bon à nous.

PIRLON.

Ce vieillard dont je vous parle, n'a ni enfans, ni héritiers, entendez-vous?... Vous devez le pré-

---

blique; & Bourdaloue, qu'on appelloit éloquent, tonna contre la Comédie & l'Auteur, & les anathématisa du haut de sa Chaire.

férer à Moliere, qui d'ailleurs mene une vie scandaleuse.

LA FOREST.

Je ne voyons point cela..... Il est par fois un peu grondeur (*a*), le cher homme! mais pardi! c'est-là son seul défaut.... du reste, bon humain, charitable.

PIRLON.

Moliere charitable (*b*)!

(*a*) Moliere, comme presque tous les hommes de génie, étoit sujet à des impatiences extrêmes. Un rien le mettoit en colère; une fenêtre ouverte ou fermée, un livre dérangé, suffisoient pour lui donner des convulsions; mais il s'appaisoit comme il s'enflammoit. Il étoit vétilleux dans les petites choses. Tout devoit être arrangé à sa fantaisie, & il grondoit comme pour se soulager.

(*b*) Il avoit adopté Baron dès sa plus tendre enfance; il l'avoit élevé comme son propre fils, & en perfectionnant ses heureuses dispositions, il l'avoit formé pour la gloire du théâtre. C'est un des plus beaux traits de sa vie. Baron étoit hautain & orgueilleux, ce qui contrastoit fort avec la bonhommie de Moliere. Celui-ci lui pardonnoit ses hauteurs, sans toutefois lui épargner les leçons & les avis; il faisoit des présens aux Comédiens de Province, toujours libéral & magnifique dans ses dons. Un nommé Mondorge se présenta un jour par l'entremise de Baron: que croyez-vous, dit Moliere, que

LA FOREST.

Pardi ! nous le savons bien peut-être.... Il y a toujours dans son cabinet des pauvres déguenillés, à qui il baille de l'argent ou des habits.... Dernièrement encore, il rencontre un mendiant, il lui met dans la main un louis. Celui-ci tout émerveillé court à lui : *ah ! mon bon Monsieur, vous vous êtes sûrement trompé ; ce n'est point là du cuivre, c'est de l'or* (*a*).... Tiens, en voilà un second, répartit bravement notre maître ; & tout le long

---

je lui doive donner ? Baron hésitoit, se défendant de fixer la somme. Obligé enfin de déterminer ce qu'on pouvoit lui donner, il statua sur quatre pistoles, comme suffisantes pour donner à Mondorge la facilité de rejoindre une Troupe. Eh bien ! dit Moliere à Baron, je vais lui donner quatre pistoles pour moi, & j'y joins vingt autres que je lui donnerai pour vous ; j'ai, ajouta-t-il, un habit de théâtre dont je crois que je n'aurai plus besoin : qu'on le lui donne ; c'est un honnête-homme qui a des enfans ; c'est mon ancien camarade : il faut qu'il se ressente un peu de notre bonne fortune. L'habit que Moliere donnoit lui avoit coûté deux-mille-cinq-cents livres, & il étoit encore tout neuf.

(*a*) Il donnoit toujours aux pauvres & avec plaisir. Il ne leur faisoit jamais des aumônes ordinaires. Naturellement bienfaisant, il n'épargnoit pas ses soins lorsqu'il s'agissoit de rendre quelque service.

du jour il ne cessoit de dire : *où la vertu va-t-elle se loger ?*...

PIRLON, *lui présentant une bague.*

Voici une bague, ma fille, dont je veux vous faire présent ; prenez... Je vous assûre que tout le monde est révolté de sa conduite.

LA FOREST, *prenant la bague.*

Il est bien vrai que le monde jase un tantinet.

PIRLON.

Et ne vous a-t-il pas fait quelquefois quelques agaceries ?

LA FOREST.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

PIRLON, *d'un air cafard.*

De ces petites caresses.... là....

LA FOREST.

Non, non, Monsieur, il a toujours respecté notre innocence ; & d'ailleurs, quoique pauvre servante, j'aurions....

PIRLON, *lui présentant un étui.*

Prenez cet étui... Je vous dispense de répondre sur ce chapitre... Toute fille... Je m'entends, & ne veux point vous obliger à mentir... Mais ces deux femmes, la mère, la fille, songez-y bien,

ne mentez point ici, ce n'eſt plus pour votre compte... Rappellez-vous tout ce que vous avez vu, tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez ſoupçonné, tout ce qu'on a pu dire, imaginer, répéter...

LA FOREST.

Mais il les aime toutes deux, à ce qu'on dit.

PIRLON, *avec exclamation.*

L'inceſte eſt prouvé... Eh! l'infâme!.. Il ſe livre à des crimes qu'il eſt affreux ſeulement d'entrevoir... Ah! tirons le rideau.

LA FOREST.

Cependant, Monſieur, je n'avons aucun témoignage de ce que de méchantes langues ont pu inventer dans leur malice.

PIRLON.

Point de *cependant*, ma fille, tout eſt prouvé, En juſtifiant le crime, on ſe rend plus coupable que ſon auteur.... Eh! dites-moi, Moliere ne crie-t-il pas ſouvent dans ſa maiſon, ne gronde-t-il pas ſes domeſtiques, comme vous me le diſiez tout-à-l'heure?

LA FOREST.

Oui, cela arrive, quand ſon démon le prend. Si l'on vient à l'interrompre lorſqu'il eſt rencogné

comme un hibou dans ſon cabinet où il griffonne ; allez, allez, c'eſt alors un beau train.

PIRLON, *avec emphâſe.*

Le voilà, le voilà l'homme atrabilaire, miſanthrope, inſociable, fougueux, emporté, violent ; iraſcible, qui ne ſait point mettre un frein à ſa colère, & qui veut gourmander les paſſions d'autrui, tandis qu'à lui ſeul il a tous les vices enſemble !... Mon enfant, où êtes-vous ? bon Dieu ! dans quel ſéjour ! Il vous y arriveroit avant peu quelque grand malheur... Et, avez-vous des profits ?

LA FOREST.

Cela va à quatre écus par mois.

PIRLON.

Quatre écus ! vous en aurez dix dans la ſainte maiſon où je veux vous faire entrer dès demain.

LA FOREST.

Dix écus par mois ! bien vrai ? Ah ! c'eſt dit : je ne voulons plus ſervir des gens de théâtre.

PIRLON.

Ils ont les ſept péchés mortels dans le corps.

LA FOREST.

Et tenez, entre nous, je ſommes laſſe d'obéir aux maudits caprices de deux femmes qui, tant que la matinée dure, ne font que conſidérer leur

figure dans le miroir, & qui nous grondent après, quand par hasard je nous y regardons.

PIRLON.

Fuyez, fuyez de ce logis abominable, & venez chercher un asyle chez un saint homme de ma connoissance; c'est-là que vous ne verrez que des actions édifiantes, & que vous connoîtrez toute la flamme de la charité fraternelle. Eh! ne pourrois-je point parler auparavant à ces deux malheureuses femmes, qui enfilent si tranquillement le large chemin de la perdition?

LA FOREST.

Voulez-vous leur parler? j'irons les avertir... Dix écus de profit par mois!... Il faut que je vous disions encore quelque chose pour cela... Il m'est avis que notre maître n'aime point la mère, mais beaucoup la fille.

PIRLON.

Le pécheur! Eh! comment distinguez-vous qu'il préfere l'une à l'autre?

LA FOREST.

C'est que nous les entendîmes l'autre jour par mégarde qui parlementoient pour se marier ensemble; mais il faut qu'ils attendent, disoient-ils, à cause de la mère qui est jalouse... N'allez rien dire de

de tout ceci au moins. (*Elle fait quelques pas & revenant*) : Dix écus par mois !...

PIRLON.

Oui, mon enfant, sans compter les étrennes....

LA FOREST.

Nous voilà bien lotie. (*A part*). Servir un homme cousu d'or, qui est seul, un vieux sans dents, un béquillard, qui fera bien-tôt son testament... Notre fortune est faite, & de ce coup-ci j'épouserons un rat de cave.

SCENE II.

PIRLON, *seul.*

MOLIERE nous met audacieusement sur la Scène & nous resterions les bras croisés ; nous, accoutumés à prévenir nos ennemis, à les étouffer dans leur berceau. Vous nous le paierez, Monsieur l'Auteur, nous avons fait d'assez grands progrès à la Cour ... nous vous gardons une botte... Ne pas nous laisser exercer le paisible & ancien métier de tromper les hommes, de mettre à profit leur crédulité ; nous ne cherchions pas à en imposer à ces hommes de la trempe de Moliere, ils ont le coup

d'œil trop clairvoyant. Mais que ne nous laissoit-il de son côté faire notre rôle? en quoi lui nuisoient nos petits succès dans le monde ... Il est venu nous déclarer la guerre; mais malheur à qui s'attaque à nous? .. Disons d'abord que c'est un impie, un réprouvé, un scélérat, un débauché, un incestueux; ensuite, semons la discorde entre ses femmes: mais, pour le blesser par l'endroit le plus sensible, par son orgueil effrené, diabolique, empêchons (& c'est-là le grand coup) empêchons que sa pièce ne soit représentée; ou, si elle l'est, faisons la tomber sous les sifflets d'une sainte cabale.

SCENE III.

PIRLON, ISABELLE.

ISABELLE, *en entrant.*

AH! C'est vous Monsieur Pirlon.

PIRLON.

Vous voyez devant vous, Mademoiselle, le plus humble de vos serviteurs.

ISABELLE.

Il y a longtems qu'on ne vous a vu. C'est ce que maman disoit encore hier au soir.

PIRLON.

Beaucoup d'infortunés à visiter, des soulagemens à répandre de côté & d'autre, m'ont privé du plaisir de la voir ; la charité agissante consume bientôt le peu de tems qu'on peut avoir à soi : si vous me voyez ici, c'est pour votre bien, Mademoiselle . . .

ISABELLE.

Pour mon bien, Monsieur ! qu'avez vous donc à me dire ?

PIRLON.

Ecoutez, ma chere enfant ; les momens sont précieux. Fasse le ciel qu'éclairée par mes discours vous sachiez en profiter . . . si Moliere rentroit . . .

ISABELLE, *avec intérêt.*

Que dites-vous de Moliere ?

PIRLON.

Vous avez quelque penchant pour lui ? . .

ISABELLE.

Qui vous a dit cela, Monsieur ?

PIRLON.

Ne prenez point la peine de vous déguiser ; vous vous tromperiez vous-même, en voulant me tromper.

ISABELLE.

Eh bien ! quand ce que vous dites seroit fondé . . .

PIRLON.

Ce feroit pour vous un grand malheur ; car il ne vous aime point, lui.

ISABELLE.

Et qu'en fçavez-vous ?

PIRLON.

Je fçais que c'eft un adroit corrupteur ; & la charité m'oblige à porter le flambeau fur un caractère dangereux, qui fait pouffer fi loin l'artifice.

ISABELLE.

Mais, Monfieur, vous outragez indignement Moliere ; fes intentions font droites & pures.

PIRLON.

Que vous êtes crédule !

ISABELLE.

C'eft m'offenfer de plus en plus, Monfieur ; je fuis honnête fille, & Moliere eft un homme de bien.

PIRLON.

Qui vous abufe, & qui vous trompe... il fait les mêmes fermens à d'autres qu'il fe flatte de faire tomber dans le même piége... je vous connois une rivale...

ISABELLE.

Une rivale ! Eft-il poffible ?

PIRLON.

Voulez-vous fçavoir fon nom, fa demeure & combien de fois votre perfide a eu accès chez elle ?

ISABELLE.

De quel trait il me perce l'âme!

PIRLON.

Rompez tout lien avec Moliere ... je ne vous en dis point davantage.

ISABELLE.

Moliere feroit un traître !

PIRLON.

Oh ! c'eft un grand Comédien ; il fçait fe métamorphofer & faire plus d'un perfonnage ; quand vous aurez augmenté la lifte de celles qu'il a abufées, il fera trop tard alors de gémir ... prévenez.

ISABELLE.

Q'entends-je ! .. je me fens mourir.

PIRLON.

Domptez une foibleffe gratuite ... je connois un jeune Seigneur qui foupire pour vous depuis trois ans & qui n'attendroit que l'inftant où vous quitteriez le Théâtre, pour fe déclarer... il eft magnifique & paffionné ; c'eft une brillante fortune qui s'offre à vous.

ISABELLE.

Mais Moliere a befoin de moi dans fa troupe ; furtout pour l'emploi que je remplis : & je n'irai point le mettre dans l'embarras....

PIRLON.

Voila une réflexion bien déplacée. Charité bien ordonnée, commence par soi-même.

ISABELLE.

Non, tout ingrat qu'il est, je ne puis me résoudre à trahir ses moindres intérêts.

PIRLON.

Enfance que tout cela, il s'agit de régner sur un homme de qualité; qui vous épousera dès que vous ne serez plus Comédienne... & le sacrifice est aisé... une beauté aussi parfaite que la vôtre, une figure aussi noble, aussi intéressante, ne sera plus exposée aux brocards, aux réflexions injurieuses, aux discours avilissants d'une foule payante, qui s'arroge le droit d'outrager celle-là même qu'il vient de combler d'applaudissements... Libre & respectée...

ISABELLE.

Non, je ne serai point infidelle à Moliere, quoiqu'il le soit envers moi; je ne mérite pas l'alliance d'un homme de qualité; je suis fille de Comédien, je n'ai & ne puis avoir aujourd'hui d'autre état... non, je n'aspire point à la conquête d'un jeune Seigneur; je ne veux que Moliere.

PIRLON.

Mais c'est-là un aveuglement sans exemple !.. encore s'il ne vous sacrifioit point à d'autres...

ISABELLE.

C'est à moi de l'emporter sur mes rivales, par ma constance & par ma tendresse.

PIRLON.

Et si votre mere venoit à connoître votre passion? l'approuveroit-elle ?

ISABELLE.

De grâce, ne lui révelez pas mon secret... si elle le devinoit, je serois perdue.

PIRLON.

On peut tout me confier... d'autres secrets bien plus importants, m'ont eû pour dépositaire, & le sçeau de la discrétion réside sur mes lèvres... je ne dirai donc rien, mais c'est à une petite condition, fort légère.

ISABELLE.

Une condition !.. & quelle est elle ?

PIRLON.

Elle est des plus facile à remplir ; j'exige que vous me donniez votre parole de ne point représenter aujourd'hui dans la Comédie de l'Imposteur, sans quoi je cours à votre mère, lui faire un tableau de votre conduite & lui donner des conseils à ce sujet.

ISABELLE.

Vous seriez assez perfide... hélas ! Je ne crains que cela dans le monde.

PIRLON.

Choisissez... vous gardez le silence..., adieu...

ISABELLE, *l'arrêtant.*

Monsieur Pirlon, Monsieur Pirlon, je ne jouerai point, je ne jouerai point aujourd'hui dans la Comédie de l'Imposteur... je vous le promets... je vous en donne ma parole..., voici ma mere..., au nom de dieu ne lui dites rien...

SCÈNE IV.

LA BÉJART, PIRLON, ISABELLE.

LA BÉJART.

MAIS, ma fille vous vous conduisez avec une indépendance extrême!.. il vous faut donc sortir à chaque instant, & n'être jamais dans votre chambre?

ISABELLE.

Maman!

PIRLON.

Pardon, Madame; j'ai pris la liberté de converser avec Mademoiselle. Je ne lui parlois que de choses que l'honnêteté avoue..., vous sçavez qui je suis.

LA BÉJART.

Ce que je dis-là, Monsieur, n'est pas pour vous. Je sçais trop qu'il ne sort de votre bouche qu'une morale épurée ; mais si je l'eusse trouvée avec un autre, je vous l'aurois souffletée d'importance.

PIRLON.

Ah, Madame ! C'est dans la chaleur même d'un zèle d'ailleurs aussi louable, qu'il faut réprimer avec soin ces premiers mouvemens...

LA BÉJART.

Allez, Mademoiselle, allez ne perdez point de tems. Repassez encore une fois votre rôle... si vous manquez de mémoire, vous me trouverez sur votre chemin.



SCENE V.

LA BÉJART, PIRLON.

LA BÉJART.

SOYEZ le bien venu, mon cher Monsieur Pirlon... mais que vous disoit ma fille ? Elle vous contoit, à son ordinaire, des enfantillages ; car elle est si peu formée !

PIRLON.

La jeunesse dans ce siécle corrompu est livrée au vice de bonne heure ; heureusement pour vous & pour elle, que je suis venu ici ; il semble que la Providence me fasse entrer partout où je peux être de quelque utilité... j'ai l'art de lire un peu au fond des cœurs. J'ai découvert ici des choses étranges & que vous ignorez... Mariez, mariez promptement votre fille, Madame...

LA BÉJART.

Comment ! elle voudroit un mari ? Elle y songeroit ?.. A son âge ?

PIRLON.

A son âge ! elle a fait mieux ; elle l'a trouvé.

LA BÉJART, *vivement.*

Et quel eſt-il ?

PIRLON.

C'eſt Moliere.

LA BÉJART.

Moliere ! (*A part*). Ah, traître !

PIRLON.

Ce n'eſt pas tout.

LA BÉJART.

Vous me faites frémir, Monſieur Pirlon.

PIRLON.

Elle ſera à lui ce ſoir même...

LA BÉJART.

Que dites-vous ? cela ne ſe peut, ſans mon conſentement... il eſt indiſpenſable.

PIRLON.

Bon ! Vous ne ſçavez que cela ! Il vous l'enlève ce ſoir après la Comédie. Comptant ſur le ſuccès de ſa Pièce, & fort d'une éminente protection à la Cour, dont il ſe vante hautement...

LA BÉJART.

Hélas ! oui. Il n'a que trop de protection dans ce funeſte pays...

PIRLON.

A l'iſſue de la Comédie, une chaiſe de poſte les attend tous deux : nuit tombante, ils partiront comme l'éclair, pour ſe rendre d'un trait juſqu'à Lille. Là, ils ſéduiront Sa Majeſté, qui, comme vous le ſçavez, a un foible étonnant pour cet homme-là, ſurtout à raiſon de ſon éloquence, qui vraiment eſt perſuaſive... voila pourquoi ils ont une égale impatience de donner la Pièce aujourd'hui.

LA BÉJART.

Ah le fourbe! le menteur! le méchant!

PIRLON.

Ils feront enſuite courir le bruit d'une calomnie inventée par ceux qu'il a attaqués dans ſa Comédie; il dira que la foule de ſes ennemis jaloux, ne pouvant plus rabaiſſer ſon talent, ont eu recours à cette impoſture contre ſa perſonne. On viendra vous dire à vous-même, que cela n'eſt pas; que vous cachez, que vous recelez votre fille par pure jalouſie; oh! cet homme-là, il faut en convenir... il ſçait compoſer merveilleuſement un perſonnage, conduire une intrigue profonde, imaginer des ruſes; il a une dextérité naturelle, ſoit au Théâtre, ſoit ailleurs & la marche inſidieuſe qu'il imprime à pluſieurs rôles d'amoureux n'eſt point du tout étrangere à ſon génie.

LA BÉJART.

Ah ! Monſieur Pirlon, que de grâces j'ai à vous rendre ! je me ſuis toujours ſi bien trouvée de vos conſeils, mais ce dernier avis eſt au-deſſus de tout. Soyez bien perſuadé que ni moi, ni ma fille ne toucherons de quinze jours les planches du Théâtre. Je l'enferme ſous cette clef; & ſi Moliere veut divertir le Public, il en fera ſeul tous les frais.

PIRLON.

Adieu, Madame : ſi Moliere me rencontroit, il feroit furieux de ſe voir démaſqué, il m'accableroit d'injures; les noms d'hypocrite, de fourbe, d'impoſteur, ne lui coûtent rien. Il charge à tout propos ſon prochain de ſes propres défauts. Je n'ai point conſulté en ceci mon intérêt, mais il faut éclairer les aveugles, ſoutenir les foibles, aider à l'inexpérience des âmes crédules : remerciez le ciel de ce que j'ai eu des yeux ouverts pour vous.

SCENE IX.

LA BÉJART, ISABELLE.

LA BÉJART.

APPRÊTEZ-vous, ingrate, à fortir de cette maifon & pour n'y plus rentrer ... vous m'avez trompée, vous en ferez punie ; c'en eft fait, vous ne reverrez plus Moliere, du moins de mon vivant...

ISABELLE, *à part.*

Ah, Traitre ! (*D'une voix timide.*) Maman ! Mais qu'ai-je donc fait ?

LA BÉJART.

C'eft à votre confcience à vous le dire ; s'il te refte encore quelque fentiment d'honneur ... je répugnois toujours à te croire un mauvais cœur, fille dénaturée ... va, fors, épargne-moi le tourment de ta préfence.

ISABELLE, *fe retirant au fond du Théatre.*

Que je fuis malheureufe d'avoir ajoûté foi à ce méchant homme !

SCENE

SCENE X.

LA BÉJART, MOLIERE, ISABELLE.

MOLIERE, *en entrant.*

QU'ILS menacent, qu'ils tonnent, qu'ils cabalent, ces hommes hardis & souples (*a*) ; que la haine la plus ardente s'allume dans leurs âmes charitables : je brave leurs calomnies & leurs artifices ; c'est aujourd'hui le jour de mon triomphe ; dans une heure, en plein Théâtre, je les livre au mépris universel... quel que soit le succès, on me saura gré, du moins, de mon courage. Non, aucun de mes Ouvrages ne me flatte autant... (*Saluant la Béjart.*) Ah ! je me recommande à vous, Mesdames... vous êtes en possession de faire la destinée du pauvre Auteur, & j'attends de votre zèle...

LA BÉJART.

N'attendez rien ; ma fille a la migraine ; ne com-

(*a*) Les hypocrites, irrités par le Tartuffe, firent courir le bruit, qu'un livre détestable qui paroissoit alors étoit de Moliere ; espérant de pouvoir le perdre par cette calomnie.

ptez point ſur elle. (*A Iſabelle.*) Retirez-vous dans votre chambre...

MOLIERE, *à la Béjart*

Madame ! Qu'eſt-ce à dire ? Qu'entends-je ?.. (*Iſabelle marche vers la porte.*) Mais vous me tuez, vous m'aſſaſſinez, vous me poignardez un million de fois. (*A Iſabelle.*) eh ! quoi, de grâce, ma fille, ma chère enfant... elle ne me regarde plus !.. Que deviendrai-je ?

LA BÉJART.

Je vous avertis, que vous pouvez charger quelqu'autre de ſon rôle, & quant au mien, je ne le remplirai point, je vous le jure... Allez, Monſieur, allez ; cherchez des Actrices à vos ordres...

MOLIERE.

Perdez-vous le ſens ? Quoi donc ! Vous choiſiriez l'époque de ma vie la plus importante, la plus glorieuſe, la plus mémorable, pour faire échouer ma renommée !.. mais y ſongez-vous bien ? Ils diront encore que l'impoſteur eſt défendu, que la permiſſion étoit ſuppoſée... cette calomnie d'un jour vivra des années.

LA BÉJART.

Trouvez le ſecret de nous forcer à jouer, quand nous ne le voulons pas.

MOLIERE.

Mais, Madame, avez-vous oublié vos engagemens?

LA BÉJART.

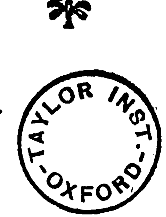
Mes engagemens!

MOLIERE.

Oui, Madame, vos engagemens. Et le Public, le Public qui vous a fait dépositaire de ses plaisirs, l'offense-t-on à ce point? Répondez.

LA BÉJART, *d'un ton goguenard.*

Le Public!.. Je vais me trouver mal, m'évanouir pendant trois heures, me faire saigner du bras, du pied... J'ai déja un mal de tête affreux, épouvantable qui m'empêche de voir, & d'entendre. (*A Isabelle.*) Et vous qui avez la colique, allez vous déshabiller promptement. (*A La Forest qui entre.*) Ahi! ahi! je ne me soutiens plus, je succombe, je meurs; qu'on aille avertir le Médecin, & qu'on bassine mon lit bien chaudement. (*Elle sort en s'appuyant sur sa fille comme si elle étoit malade.*) Ahi! ahi! ahi!



SCENE XI.

MOLIERE, LA FOREST.

MOLIERE.

JE demeure anéanti... Écoute, La Foreſt; dis-moi, mon enfant, ſçais-tu la cauſe de tout ceci?

LA FOREST.

Monſieur...

MOLIERE.

Hé bien?..

LA FOREST.

Monſieur...

MOLIERE.

Après.

LA FOREST.

Monſieur...

MOLIERE.

Eh bien? Monſieur, Monſieur. Finiras-tu?

LA FOREST.

Monſieur... c'eſt que je venons vous prier de nous donner notre congé; car....

MOLIERE.

Et toi auſſi !.. Tu veux quitter ma maiſon, où il ne te manque rien, où tu es traitée comme mon enfant. Eh! pourquoi veux-tu ſortir?.. dis-moi la vérité, & je te pardonne.

LA FOREST.

Dame, Monſieur !.. Je n'avons pas fait vœu de reſter fille toute notre vie, & je voudrions bien nous établir; pour s'établir, il faut amaſſer de quoi: or, on nous a promis une bonne condition chez un homme qui ne tardera point à faire ſon teſtament, puis à décèder; en attendant, j'aurons là dix écus de profit par mois, ſans compter les étrennes.

MOLIERE.

Et qui t'a promis cette bonne condition, chez cet homme riche qui aura la complaiſance de mourir après avoir fait ſon teſtament?

LA FOREST.

Monſieur... Monſieur... votre humble ſervante. *(Elle s'en va, faiſant la révérence.)*



SCENE XII.

MOLIERE, *seul.*

Ceci, je crois, devient sérieux... trois femmes révoltées & d'accord entre elles!.. Isabelle aussi est contre moi. Elle a suivi tranquillement sa cruelle mere... à quel revers imprévu ma gloire est exposée!.. Quoi! ma pièce seroit retardée dans le moment de l'attente universelle; dans ce moment de chaleur, qui ne revient plus quand on lui échappe!.. Ce n'est donc rien, d'avoir composé une piéce de Théâtre! Après tant de veilles, l'affaire de la représentation est un autre cercle de travaux plus longs, plus opiniâtres, plus pénibles... Ah! qu'il en coûte pour porter son nom sur la scène... insensé que je suis! Mes parents me l'avoient prédit (*a*). Ils

(*a*) Moliere se nommoit Jean-Baptiste Poquelin. Il étoit fils & petit fils de Tapissiers, Valets-de-chambre du Roi Louis XIII; ils avoient leurs Boutiques sous les pilliers des Halles. Ses parents l'éleverent pour être Tapissier. Il resta dans la boutique jusqu'à l'âge de 14 ans, n'ayant appris jusqu'alors qu'à lire & à écrire uniquement pour les besoins de sa profession. Son grand-pere qui l'aimoit éperduement, avoit de la passion pour la Comédie

s'oppoſoient à mon goût. Plus éclairés que moi, ils prévoyoient tous les déſagrémens que j'allois affronter... je n'ai point écouté ces remontrances paternelles, & j'en ſuis puni ; embarqué dans une carriere orageuſe, pour un moment flatteur, je ſuis

---

& y menoit ſouvent le petit Poquelin ; ſon génie s'éveilla, il prit du dégoût pour le métier de ſon pere & le ſupplia de le faire étudier. Le grand-pere appuya cette demande, & le pere ſe détermina, avec aſſez de peine, à envoyer ſon fils au Collége des Jéſuites. Ce fut là qu'il fit des connoiſſances précieuſes ; telles que celles de Chapelle, de Bernier, de Gaſſendi, Précepteur de Chapelle, & qui, ayant diſtingué Moliere, ſe fit un plaiſir de le mettre au rang de ſes élèves ; le bouillant Cyrano de Bergerac, fut auſſi le camarade de Moliere. Entraîné par ſon génie, il joua la Comédie & devint Chef de troupe. Ce fut alors que Moliere prit le nom qu'il a immortaliſé & lorſqu'on lui a demandé ce qui l'avoit engagé à prendre celui-là plutôt qu'un autre, jamais il n'en a voulu dire la raiſon, même à ſes meilleurs amis. Il eſt à remarquer que M. de Voltaire a changé de même ſon nom de famille, ſans qu'on ſoit plus informé quelles ont pu être ſes raiſons. Moliere acquit l'eſtime & la confiance du Prince de Conti, juſques-là qu'il voulut le faire ſon Sécretaire : mais le génie aime l'indépendance ; il ne ſe jugea pas propre à vivre auprès d'un grand, ne ſe reconnoiſſant pas les ſentimens aſſez fléxibles pour la domeſticité. Il fit très-bien ; ſi ce n'eſt pour ſon bonheur, dumoins pour l'honneur de la France.

contrarié des années entières... La pareſſe, l'orgueil, l'ignorance, cabalent dans ma troupe même (*a*), & viennent renverſer mes projets... tel de mes camarades eſt encore baſſement jaloux du talent qui le nourrit... Aujourd'hui s'apprêtoit la plus belle heure de ma vie & la voila empoiſonnée !.. en vain un Monarque me protége, me fait triompher de mes ennemis, les met tous à mes pieds; deux femmes rétabliſſent un parti écrâſé & anéantiſſent la protection royale..., & je m'attacherois encore à cet Art, qui traîne tant de dégoûts après ſoi; non, non : rentrons dans une ſage obſcurité. A quoi aboutiſſent tant de travaux? à réveiller l'envie, à exciter la haine des ſots, à être la victime des bourraſques d'un Public inégal, qui s'habitue à regarder le génie comme eſclave & tributaire de ſes plaiſirs..., Chapelle a raiſon, je me tourmente pour des ingrats, & j'oublie follement à vivre pour l'intérêt d'un Art dont tout le monde veut jouir & que perſonne aujourd'hui ne ſeconde.

(*a*) Quoique Chef de troupe, il éprouvoit des contretems lors qu'il en étoit à la diſtribution de ſes rôles. Les principales Actrices étoient diviſées. Chapelle lui écrivoit: Vous êtes comme Jupiter pendant le ſiége de Troye, qui ſe perd dans la conciliation des trois auguſtes Déeſſes.

SCENE XIII

MOLIERE, LA THORILLIERE.

LA THORILLIERE, *avec empressement & avec joie.*

C'EST un tintamarre à la porte de l'Hôtel comme on n'en a jamais vu. On n'entend que ces mots: *Aujourd'hui la premiere représentation de l'Imposteur. Allons prendre place. Ne soyons pas des derniers.* On se coudoie, on se heurte, on s'écrâse; la haute Noblesse & le petit Bourgeois sont confondus (*a*); les portiers & les barrières suffisent à peine; la curiosité entraîne jusqu'aux vieillards; tous les visages sont allumés; & l'impatience de ceux qui sont entrés se manifeste par des cris & des battemens de mains redoublés...

MOLIERE.

Je voudrois être à la Chine, jeté dans quelque Isle déserte; je voudrois être sourd, je voudrois être mort, enseveli à cent pieds sous terre.

(*a*) Les personnes les plus distinguées furent heureuses d'avoir place aux troisiemes Loges.

LA THORILLIERE.

Vóus parlez comme un homme au déſeſpoir.

MOLIERE.

C'eſt que je ſuis un homme déſeſpéré.

LA THORILLIERE.

Eh ! que vous eſt-il arrivé ?

MOLIERE.

La Béjart, qui s'imagine pouvoir diſpoſer d'elle-même & de ſa fille au mépris de leurs engagemens, a oſé me dire en face, qu'elle ne joueroit point, qu'Iſabelle ne joueroit point. Je lui demande la raiſon de cet étrange refus ; je lui objecte ſon devoir ; elle me répond avec une ironie amere, m'inſulte & me quitte ...

LA THORILLIERE.

Mais penſent-elles ſe moquer de nous impunément ? .. Quoi ! il faudroit donner un démenti à toute une ville, & cette irrévérence retomberoit ſur la troupe ! Oh ! je vais de ce pas leur parler ferme... vous êtes trop indulgent auſſi vous ... comment il dépendroit de leurs caprices de s'oppoſer aux plaiſirs du Public & de nous ruiner par deſſus le marché ! Nous verrons ſi elles oſeront aller ainſi contre la décence & le contrat formel qui les lie ... mais voyez les inſolentes créatures ! .. Elles joueront, vous dis-je, ou elles iront dès ce ſoir cou-

cher en prison, & si elles s'obstinent, elles quitteront le Théâtre pour toute leur vie.

MOLIERE.

Elles disent qu'elles quitteront plutôt...

LA THORILLIERE.

Chansons, chansons: le ressentiment ne va jamais chez les femmes jusqu'à sacrifier à la fois leur vanité & leur fortune... elles ne seroient pas huit jours à s'en repentir, à venir demander grâce les larmes aux yeux, comme certaines... laissez-moi faire... je vais leur laver la tête...

SCENE XIV.

MOLIERE, *seul.*

PUISSE-T-IL les ramener à la raison... car les femmes... souvent plus on les prie, moins on en obtient... quelqu'un de ces imposteurs que j'ai peints d'après nature, se sera glissé furtivement dans ma maison... à l'œuvre je reconnois l'ouvrier. Ils seront venus jusques chez moi exercer leurs manœuvres obscures, & jusqu'où n'iront-ils pas!

*

SCENE XV.

MOLIERE, CHAPELLE.

CHAPELLE.

EH ! BIEN, mon ami, il ſe répand un bruit ſourd que l'on va remettre la pièce à un autre jour.

MOLIERE.

J'en tremble, à vous dire vrai ... ces femmes ! ces incompréhenſibles femmes !

CHAPELLE.

Oh ! de la colere ! .. Dès que vous ſortez de votre rêverie habituelle, point d'autre état.

MOLIERE.

Mais vous m'impatientez, mon cher ami.

CHAPELLE.

Qu'importe un autre jour ou celui-ci? A bien conſidérer, cela devient, pour vous, un avantage réel ; vous aurez tout le loiſir de la corriger & elle en ſera meilleure.

MOLIERE.

Qu'elle ſoit bien, qu'elle ſoit mal ; elle eſt faite. Ce n'eſt plus le tems de reculer.

CHAPELLE.

Je dois en conſcience vous le dire : il y a beaucoup de changemens à y faire, ſi vous voulez qu'elle réuſſiſſe, & je venois pour en raiſonner avec vous. Votre réputation, qui a un côté terne, ſeroit plus brillante, ſi ...

MOLIERE.

Brillante ou terne ... elle eſt ce qu'il a plû au ſort... que l'on condamne le plan, le ſtyle de ma Comédie, il faudra rendre juſtice au but que je me ſuis propoſé ... je le ſoutiens excellent; je n'ai point la prétention d'être un ſublime Auteur, mais je tâche d'être un Auteur honnête.

CHAPELLE.

Honnête ! .. Vous auriez dû adoucir des traits violents & qui reſpirent la paſſion.

MOLIERE.

Je ne ſçais comme on écrit ſans ſe paſſionner : il faut que je m'attendriſſe, ou que je m'indigne. Si je ſuis proſterné aux pieds de la vertu, il faut, en me relevant, qu'ému de ſa beauté, je frappe le vice ; point de milieu. En adorant l'une, je dois exécrer l'autre. Allez, tout froid Écrivain n'eſt qu'un homme indifférent, dont le ſtyle devient lâche comme la penſée ; & quel nom mérite-t-il alors ?

CHAPELLE.

Vous avez des Scènes poussées trop loin & scandaleuses, puisqu'il faut lâcher le terme.

MOLIERE.

Ce sont justement celles-là qui me paroissent le plus nécessaires. Apprenez que ce sont-là les coups de force du tableau, & qu'il n'existeroit pas, sans les touches vigoureuses; car c'est sous notre plume, effroi des méchans, que la vérité ne doit plus se déguiser, ni se taire.

CHAPELLE.

Vous vous gendarmez vivement contre la critique: vous ne l'aimez pas, mon ami.

MOLIERE.

Quand la critique est judicieuse, elle arrive toujours à son but; alors elle est affable... mais il ne suffit pas, pour la rencontrer, d'avoir un ton magistral & dogmatique.

CHAPELLE.

Je suis obligé de vous le dire; vos écrits fourmillent de négligences impardonnables. Vous ne limez point assez; aucun Ecrivain, de l'aveu de tout le monde, n'est plus inégal (*a*) dans son style.

(*a*) Tous les Auteurs comiques, allarmés de la réputation naissante de Moliere, abondoient en critiques:

MOLIERE.

Mon ſtyle n'eſt pas uniforme, j'en conviens : mais ce n'eſt pas ſans deſſein, que je lui imprime un air de négligence : je veux par ce moyen, qu'il reſpire un naturel plus naïf, je dois faire parler à chacun ſon langage (*a*) ; c'eſt donc l'accent de l'homme que je produis, & non le mien.

---

mais les Diſſertations n'arrêtoient point le ſuccès, & le Public étoit toujours du côté de Moliere. C'eſt lui ſeul que le Poëte Dramatique doit avoir en vue, & ſe bien perſuader que toutes ces longues & injurieuſes clameurs ne peuvent rien, & doivent tomber à raiſon de leur petiteſſe & de leur injuſtice.

(*a*) Boileau manquoit de goût, lorſqu'il blâmoit Moliere d'imiter le langage groſſier des Payſans. Il diſoit pédanteſquement, que c'étoit-là outrager la langue & le Dictionnaire de l'Académie : il valoit mieux, ſelon lui, outrager la vérité, en prêtant à ces perſonnages un langage qu'ils n'ont pas, & détruire la naïveté piquante du tableau, pour ne pas bleſſer l'oreille de l'Académicien puriſte. Heureuſement que Moliere a laiſſé à Boileau ſon ſtyle froidement châtié, & qu'il s'eſt permis de nous offrir la nature : c'eſt alors que nous avons vu le Laboureur, le Jardinier, le manant, le cocher, le laquais & la ſervante, &c. & nous avons ri de l'imitation fidelle. C'eſt en cela que Moliere excelle & qu'il ne ſera peut-être jamais remplacé. Toutes ſes ſervantes ont un ton différent. L'idiôme Languedocien & l'idiôme Picard ſont imités dans *Pourceaugnac*, avec une vérité frappante.

CHAPELLE.

Vous prenez ici le change, vous êtes ſouple à vous eſquiver ; mais je vous ſuivrai pour votre bien & par l'intérêt que je prends à votre gloire.

MOLIERE.

Encore un coup, laiſſons là ma gloire : vous m'en feriez un tourment ; je vous jure que je n'ambitionne point d'autre gloire, que celle d'épouvanter le vice.

CHAPELLE.

Vous vous permettez trop de mauvaiſes plaiſanteries, des choſes baſſes & triviales, des charges; car vous avez beau faire, vous ne pouvez quitter le goût de la farce.

MOLIERE.

Le peuple l'aime, je travaille auſſi pour lui; il faut le compter pour quelque choſe, puiſqu'il paye. J'ai un Théâtre à ſoutenir & environ cinquante perſonnes à faire vivre chaque jour (*a*) : que répondrez vous à cela? Voyons...

(*a*) Moliere ſe prêtoit à tout ce qui pouvoit intéreſſer ſa troupe & faire monter la recette. Les pièces les plus bouffonnes, pour peu qu'elles attiraſſent la foule, ne le rebutoient point. On jouoit une Pièce intitulée *Dom Quichotte.* C'étoit le moment où *Dom Quichotte* inſtalle San-

CHAPELLE.

Mais...

MOLIERE.

Mais... il faut attirer la foule, & j'espère par cette complaisance rappeler le Public au bon goût

---

cho dans son Gouvernement. Moliere faisoit Sancho. Fidèle au costume, il étoit monté sur un âne, & il attendoit dans la coulisse afin de paroître à l'instant précis; mais l'âne qui ne sçavoit pas son rôle, se voyant dans la coulisse, s'obstinoit à vouloir entrer en Scène. On sçait combien un âne est têtu. Moliere tiroit le licol de toutes ses forces: il appeloit à son aide tous ses camarades; à moi, Baron! à moi, la Thorilliere! Ce maudit âne rétif!.. La fidelle la Forêt, en riant de tout son cœur, tâchoit de le fixer en le tenant de toutes ses forces par la queue; mais l'opiniâtreté de l'âne, après plusieurs saccades, fut victorieuse de tous ces efforts, il partit comme un trait & s'élançant sur le Théâtre, il dérangea une Scene précédente. Son maître tout renversé sur le derriere de l'animal, tirant en vain le licol à le briser, crioit aux spectateurs, tout en caracolant; pardon, Messieurs, pardon; ce maudit animal a voulu entrer malgré moi. Quand on songe que c'est l'Auteur du Misanthrope, le Traducteur de Lucrece, le disciple de Gassendi, l'appréciateur de la Fontaine, qui s'exposoit aux huées du Peuple, assis sur une pareille monture, on ne peut s'empêcher tout à la fois de le plaindre & de l'admirer. Enfin ce fut cet attachement qu'il avoit pour sa troupe, qui l'obligea à représenter le jour même de sa mort, malgré les remontrances & les

que je connois auſſi bien qu'un autre ... (*a*) vous me blâmez aujourd'hui ; mais ſçavez-vous l'époque ou je ſerai apprécié, ou l'on m'honorera peut être de quelques regrets ? .. mon ami, ce ſera lorſque

---

prieres de Baron. Il diſoit : il y a 50 pauvres ouvriers qui n'ont que leurs journées pour vivre. Que feront-ils, ſi l'on ne joue pas ? je me reprocherois d'avoir négligé de leur donner du pain un ſeul jour, le pouvant faire abſolument. Quelle âme tendre & reſpectable ! Les efforts qu'il fit hâterent ſa fin, il lui prit une convulſion ſur le Théâtre même qui fut remarquée de tous les ſpectateurs, & il cacha par un ris forcé ce qui venoit de lui arriver; telle étoit donc la ſituation de l'homme à qui la nature avoit accordé un ſi rare génie !

(*a*) Moliere avoit conçu le deſſein de faire l'examen ſuivi & détaillé de toutes ſes Pièces, & de l'accompagner de pluſieurs remarques. Mais on n'a peut-être pas beaucoup perdu. La poëtique des grands-hommes ſe trouve plutôt dans leurs Ouvrages, que dans leurs réflexions. Ils ont leur maniere trop à cœur pour faire de grandes excurſions. Ils ramenent tout à leurs principes particuliers. La poëtique de Corneille eſt obſcure, compliquée & fauſſe ; celle de Boileau eſt étroite, ſèche & commune. M. de Voltaire eſt exceſſivement timide dans tout ce qu'il a écrit en fait de théorie littéraire ; l'audacieuſe liberté de ſon génie qui ſe permet ailleurs de ſecouer les vieilles idées, ſemble s'éteindre alors ; ou plutôt il garde ſon ſecret & ne paroît point curieux d'en révéler la moindre partie.

touché dans la tombe (*a*), je ne pourrai plus en-

(*a*) Moliere mourut le vendredi 17 Février de l'année 1673, âgé seulement de 53 ans. Quelques jours avant sa mort, il témoigna que la vie, qui jusqu'alors avoit été mélangée de douleurs & de plaisirs, étoit devenue pour lui un tissu de peines accablantes, & qu'il ne pouvoit plus tenir contre les chagrins qui le tourmentoient. Hélas! ajoûta-t-il en finissant, que l'homme souffre avant que de mourir! cependant je sens bien que je finis. Sa femme n'entroit pas pour peu dans les chagrins qu'il essuyoit. Il ne mourut point entre ses bras, mais entre ceux de deux Sœurs Religieuses, auxquelles il donnoit l'hospitalité & nommées, vulgairement, hirondelles de Carême. Malade & revenant du Théâtre, il ne trouva pas un bouillon comme il lui en falloit un. On voulut lui donner du bouillon de sa femme (qui avoit le plus grand soin de sa personne, & qui négligeoit la santé de son mari): eh non! dit il, ce seroit de l'eau forte pour moi; vous sçavez tous les ingrédiens qu'elle y fait mettre; & il fut obligé de manger un petit morceau de fromage de Parmesan. Baron lui avoit dit dans sa loge: vous me paroissez plus mal que tantôt; cela est vrai, lui répondit Moliere, j'ai un froid qui me tue. Baron, après lui avoir touché les mains qu'il trouva glacées, les lui mit dans son manchon pour les réchauffer. Ce fut lui qui le fit transporter en sa maison & qui ne quitta point sa chaise de peur de quelqu'accident; bref, sans Baron & les deux Religieuses, Moliere seroit mort sans le moindre secours, & pendant ce tems-là, sa femme, occupée d'elle seule, recevait dans sa loge les hommages de ses adorateurs.

tendre les témoignages d'une juſtice tardive . . . . & voila les hommes de tous les tems ! . .

Chapelle fut ſaiſi de douleur à la mort de ſon ami ; il le pleura amèrement & ſon déſeſpoir fut tel, que l'on craignit pour ſes jours. Louis XIV le regretta & ſentit la perte d'un grand-homme. La ſépulture qu'on lui avoit refuſée lui fut accordée le troiſieme jour, & le convoi ſe fit tranquillement à la clarté de près de cent flambeaux ; la populace s'étoit aſſemblée en foule devant ſa porte, le jour qu'on le porta en terre ; la veuve épouvantée jeta une cinquantaine de piſtoles par les fenêtres en lui criant de prier Dieu pour l'ame de ſon mari ; & cette populace ramaſſant l'argent, ſe mit à prier Dieu.

Il ne fut point de l'Académie Françoiſe parce qu'il étoit Comédien. S'il eût joué dans les rôles tragiques, dit-on, on eût pu paſſer par là-deſſus, mais il recevoit des coups de bâton dans les rôles qu'il faiſoit, & cela étoit intolérable ; cette diſtinction n'a jamais été faite par l'Académie. Car l'Acteur n'eſt pas plus Roi ſous une Couronne, que valet ſous une mandille ; on ne lui doit attribuer, ni les beaux ſentimens que le Poëte a mis dans ſa bouche, ni les maximes déteſtables qui ſervent à peindre un ſcélérat ; il eſt abſolument étranger à ſes rôles & le Tragédien marche exactement ſur la même ligne que le Comédien ; ſi Moliere eût vécu davantage il eſt très-probable que la gloire de l'Auteur auroit fait oublier ſon titre de Comédien, parce que les hommes de génie qui ſont des eſpèces de Phénomènes extraordinaires, ſont faits pour créer les exceptions.

CHAPELLE.

Vous donnez trop.... Vous fatiguez le Public.

MOLIERE.

Il ne s'en plaint pas. Si je ſuis fécond (*a*), c'eſt apparemment parce que je travaille, tandis que les autres dorment ou conſument leur tems en niaiſeries. Les Auteurs ſtériles ne ſont pas déjà les meilleurs, il s'en faut de beaucoup; & je pourrois ici nommer.... Fera-t-on déſormais un mérite à un Ecrivain de ſa lenteur & de ſa pareſſe d'imagination?

CHAPELLE.

Si je voulois écrire, moi, je ne ferois qu'un ſeul & unique ouvrage; mais j'y emploierois dix années, & j'y mettrois une lime, une correction, un ſoin, un fini: car on doit reſpecter le Public.

(*a*) Moliere donna ſes pièces depuis 1658, juſqu'en 1673. C'eſt-à-dire, trente pièces de Théâtre en quinze années. Il faut remarquer qu'il n'y en a que ſept de majeures, & que la plupart ſont traduites ou imitées de l'Italien & de l'Eſpagnol. Mais il traduiſoit & imitoit en homme de génie; & Racine a ſouvent gâté Euripide, en voulant le franciſer. Moliere travailloit avec beaucoup de difficulté, mais il n'étoit pas fâché que l'on crût qu'il travailloit facilement. Les pièces qu'il dit, dans ſes préfaces, avoir été faites en quinze jours de tems, repoſoient depuis plus d'un an dans ſon porte-feuille.

MOLIERE.

Mon ami, soit dit sans vous fâcher, les impuissans sont fort respectueux.... Vous avez de l'esprit, des connoissances, les bons-mots chez vous coulent de source (a), vous faites de très-jolis vers; mais autre chose, croyez-moi, est d'imaginer un personnage, de soutenir un caractère & de diriger la machine d'une pièce de Théâtre. Quant à ce fini, dont vous parlez incessamment, il convient aux Peintres en miniature. Quand on s'occupe des masses, sachez qu'on a beaucoup mieux à faire.

CHAPELLE.

Si je voulois.... Mais abandonner le plaisir pour la gloire, seroit un trop fol échange.... Vous conviendrez du moins que tous vos dénouemens sont fautifs (b). Consultez davantage, qu'est-ce que cela

(a) Chapelle sacrifioit ses amis à l'envie de dire un bon-mot, qui souvent avoit de mauvaises suites.

(b) Le Poète Rousseau, qui n'avoit que de foibles idées sur l'art dramatique, veut excuser sérieusement Moliere de l'intérêt qu'il a mis dans son cinquième acte, lorsqu'on voit l'honnête Orgon trahi, ruiné, & sa famille dans la désolation, S'il l'eût ôsé, il auroit fait un crime à Moliere de n'avoir pas fait rire en cette circonstance, tant il croyoit qu'il falloit toujours rire dans une comédie. Le cinquième acte est assurément de la même beauté que les autres, quoi qu'en disent

coûte ? Quand on craint la férule de la critique, on passe ensuite douloureusement par les verges de la satyre. Je n'entends autour de moi, je ne vois, je ne lis, je ne rencontre que des gens qui vous reprochent des fautes (*a*).

MOLIERE, *impatienté.*

Ces gens-là n'en font même pas des fautes.... Et qu'ils parlent, qu'ils écrivent, qu'ils satisfassent leur amour-propre humilié, leur haîne jalouse, leur orgueil envieux; sachez que, si j'écoutois tous les beaux avis que me donnent sans cesse les Conseillers du Théâtre, prétendus juges, prétendus connoisseurs, il me faudroit recommencer toutes mes pièces d'un bout à l'autre, au moins sept à huit fois. Mais si je prête volontiers l'oreille à tout le monde, apprenez que je ne fais ensuite qu'à ma tête; voilà pourquoi je réussis (*b*)... Adieu.

(*Il sort brusquement*).

---

de faux juges, & Boileau, qui rêvoit à un plan pour rectifier le dénouement prétendu vicieux du Tartuffe, n'a pas mieux réussi que dans le plan de son opéra, que toute sa force de tête, aidée de l'antiquité, ne put jamais achever.

(*a*) Chapelle étoit contrariant, & quoique très-honnête-homme, il poussoit la dispute avec opiniâtreté.

(*b*) Moliere lisoit volontiers, & demandoit à chacun son sentiment, mais il ne suivoit que le sien ordinaire.

SCENE XVI.

CHAPELLE, *seul.*

C'EST bien-là un Auteur qui parle. On le reconnoîtroit rien qu'à son langage. Au fond, c'est un bon humain, mais il est opiniâtre à l'excès ; on lui donne mille traits excellens dont il ne profite seulement pas. On a beau lui indiquer les moyens de perfectionner ses ouvrages, il ne veut rien entendre ; il faudroit se couper la gorge avec lui pour lui faire faire un chef-d'œuvre. Sa comédie tombera infailliblement. J'en serai fâché ; mais cela le rendra moins entêté.... Si ces diables d'hommes-là, quoiqu'on les aime, réussissoient toujours, il n'y auroit plus moyen de vivre avec eux.

---

ment, & il avoit raison. Il vaut mieux laisser des fautes, que de produire des beautés, qui n'ont ni plan, ni liaison, ni ensemble. D'ailleurs, l'Auteur doit se satisfaire avant tout & n'être jamais dans son art l'esclave du Public. Celui-ci est trop heureux de prendre ce que le génie lui donne. Cette sortie rappelle aussi que Moliere, comme il nous l'apprend dans la Critique de l'École des Femmes, se fatiguoit promptement dans la dispute de la conversation, & qu'il quittoit sagement la partie. Il disoit quelquefois : *Que feroit la raison avec un filet de voix contre une gueule qui défend la sotise ?*

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.



SCENE PREMIERE.

MOLIERE, *seul.*

JE vais.... je viens.... je ne sais plus ce que je dis... ni ce que je fais... Quoi! après une si longue attente, ma pièce seroit encore remise.... Oh! je la ferai plutôt jouer les rôles à la main.... Que dis-je? Au moyen d'une courte harangue (*a*), je la lirai moi-même, s'il le faut, au Public assemblé... Le trait sera hardi, mais on lui fera grâce en faveur de la circonstance & de la nouveauté....

(*a*) Moliere aimoit à haranguer. Quand il étoit mort quelque valet de Théâtre, il en prenoit occasion de parler au Public, & il s'en acquittoit tres-bien. Il eut sujet de déployer toute son éloquence & sa fermeté dans une occasion périlleuse. Les Mousquetaires, les Gardes-du-Corps, les Gendarmes, étoient en possession d'entrer à la Comédie sans payer, & le parterre en étoit toujours rempli. Comme cela faisoit tort à la Troupe, elle pressa Moliere d'obtenir de Sa Majesté un ordre pour qu'au-

SCENE II.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

MOLIERE.

Eh bien ! mon ami, l'avez-vous emporté ?

---

cune perſonne de ſa Maiſon n'entrât à la Comédie ſans payer ; le Roi le lui accorda. Mais les plus mutins, accoutumés à voir le ſpectacle gratis, s'en prirent aux Comédiens qui avoient ſollicité l'ordre. Ils allèrent en troupe à la Comédie pour tout tuer. Le portier voulut ſe défendre quelque tems ; mais obligé de céder au nombre, il jeta ſon épée en leur criant miſéricorde. Cela ne lui ſervit de rien, il fût percé de cent coups ; & chacun en entrant lui donnoit de ſon épée dans le corps. Ils cherchoient toute la Troupe pour lui faire éprouver le même traitement. Le Comédien Béjart, qui étoit habillé en vieillard pour la pièce qu'on alloit jouer, ſe jeta à leurs genoux & profitant de l'habillement de ſon rôle : eh ! Meſſieurs, épargnez du moins un pauvre vieillard de ſoixante-quinze ans, qui n'a plus que quelques jours à vivre. Ce diſcours dont ils rirent, calma leur fureur. Moliere parut, & leur parla très-vivement ſur l'ordre du Roi qu'ils avoient violé. Ils furent frappés de ſes paroles, & réfléchiſſant ſur ce qu'ils avoient ôſé commettre, ils ſe retirerent. Conſeil tenu le jour même

LA THORILLIERE.

Oui ; mais ce n'a pas été ſans peine : ſoyez tranquile.

---

par la Troupe. L'un veut que Moliere faſſe révoquer l'ordre ; l'autre, qu'on appaiſe les mécontens à quelque prix que ce ſoit. Moliere tint ferme dans ſes réſolutions & dit : que puiſque le Roi avoit daigné leur accorder cet ordre, il falloit en pouſſer l'exécution juſqu'au bout ; & il partit ſur le champ pour l'informer de l'aventure.

Le Roi, inſtruit de ce déſordre, ordonna aux Commandans des Corps de les faire mettre ſous les armes, pour connoître & faire punir les plus coupables ; mais Moliére en même tems qui craignoit que les eſprits ne s'irritaſſent encore plus, ne perdit pas l'occaſion d'une belle harangue. Il ſe rendit à la tête des Gendarmes ; là, après les avoir ſalués profondément, il ſe ſervit éloquemment d'un tour oratoire, & dit au nom de ſa Troupe : qu'elle avoit un reſpect infini pour eux, qu'elle ſe feroit toujours un devoir de les recevoir quand ils voudroient l'honorer de leur préſence ; que l'ordre n'avoit été demandé à Sa Majeſté que contre des intrus qui abuſoient chaque jour de leurs noms & de leurs bandoulières ; que ceux-ci rempliſſoient en tumulte le parterre & privoient la Troupe d'un ſalaire légitime ; qu'il ne croyoit pas que des Gentilshommes duſſent ambitionner le mince avantage d'entrer à la Comédie ſans payer, & que cette prérogative ſur-tout ne devoit pas être achetée par l'effuſion du ſang ; qu'on voyoit bien que ce n'étoit pas eux qui s'étoient portés à cette violence, mais ces mêmes miſérables accoutumés à com-

MOLIERE, *l'embrassant.*

Que je me plais à vous devoir tout, mon cher ami !

LA THORILLIERE.

La mère est en courroux, la fille est affligée; mais elles feront leur devoir.... Des querelles particulières ne peuvent jamais leur faire oublier ce qu'elles doivent à leurs engagemens & sur-tout au Public. (*D'un ton embarrassé*). La Béjart exige seulement une chose....

MOLIERE.

Quoi ?

LA THORILLIERE, *sur le même ton.*

Que vous ne direz rien à sa fille.... Que vous la respecterez.

---

mettre mille désordres; que pour se distinguer à l'avenir de cette canaille, ils devoient hautement se conformer à l'ordre de Sa Majesté, & laisser aux protégés des valets de Théâtre le plaisir furtif de voir le Spectacle par charité, comme gens qui n'avoient pas en poche quinze sols pour payer leur place. Il les flatta, rehaussa leur valeur & leur noblesse, & ce discours fit beaucoup plus d'effet que la Troupe ne s'en étoit promis: car les Comédiens tremblans de peur, furent fort étonnés quand Moliere vint leur apprendre que tous les Officiers lui avoient engagé leur parole d'honneur de ne point entrer à la Comédie sans payer; & depuis ce jour-là, la Maison du Roi a tenu sa promesse.

MOLIERE, *avec ſurpriſe.*

Eh ! qui ſonge, mon ami, à offenſer cette aimable enfant ?

LA THORILLIERE.

Mais, elle dit que vous voulez l'enlever après la comédie.

MOLIERE.

Moi !

LA THORILLIERE.

Et vous faire fort de la protection du Roi pour l'épouſer malgré ſa mère.

MOLIERE.

Pouvez-vous ſeulement répéter cela, mon ami ?... Mais, c'eſt un rêve !

LA THORILLIERE, *hauſſant les épaules.*

Mais, il falloit entendre la véhémente déclamation lancée contre vous.... Vous ignorez néanmoins le deſſous des cartes. J'ai interrogé votre ſervante ; elle m'a conté le tout bien naïvement.... Le perfide Pirlon, en votre abſence, s'eſt introduit chez vous.

MOLIERE.

Parbleu ! je l'avois deviné. Cette idée-là ne me ſortoit pas de la tête. Ah ! je ne m'étonne plus de rien..... Bon Dieu ! venir corrompre juſqu'à ma pauvre ſervante, qui m'a demandé ſon congé !

LA THORILLIERE.

Cette bonne fille a fait d'elle-méme de ſages refléxions. Elle ſe repent beaucoup de ſa faute, & vous ſupplie par ma bouche de vouloir bien la garder.

MOLIERE.

Qu'elle reſte..... C'eſt un fort bon ſujet.... Oh! l'hypocrite me le paiera. J'avois eu la foibleſſe de ne point vétir l'impoſteur dans ſon coſtume ordinaire; mais, ma foi, pour le coup on verra le portrait de l'homme tout entier. (*Errant ſur la ſcène comme un homme qui rêve*). Il me vient une bonne idée... Oui, oui... plaiſante.... comique... neuve....

LA THORILLIERE, *à part, & le regardant avec complaiſance.*

Sa tête travaille... Reſpectons ce moment d'inſpiration.

MOLIERE, *s'applaudiſſant.*

C'eſt cela même.... voilà ce qu'il faut.... Et la Foreſt à bien aſſez d'eſprit & d'adreſſe pour cela.

LA THORILLIERE.

Quelle eſt donc cette nouvelle idée?

MOLIERE.

Je veux le chapeau de Pirlon & ſon manteau...

LA THORILLIERE.

Son manteau! ſon chapeau!

MOLIERE.

Oui, ce large feutre, ſous lequel il tourne ſon œil louche & faux.... Ce chapeau, mon ami, a une phyſionomie !... Et (a) quelques recherches que je puiſſe faire, je n'en rencontrerai nulle part un auſſi tartuffe.... Cela ſera excellent !... En teignant un peu mes cheveux & mes mouſtaches, ne le voyez-vous pas d'ici copié trait pour trait ?

LA THORILLIERE.

Mais, comment lui enlever ſon manteau de deſſus les épaules, & lui ôter ce large feutre qui ſemble cloué ſur ſon chef ?

MOLIERE.

Il m'eſt venu un expédient qui, je crois, réuſſira... Je vais trouver la Foreſt, & lui faire ſa leçon. Les ruſes de l'hypocrite lui ſont connues, elle ſera de ſon mieux pour s'en venger. (*Avec un ſigne expreſſif*). Ah ! mon ami, parlez à Iſabelle.... & calmez-la....

(a) On dit que Moliere emprunta un jour le chapeau de M. Rohault, célèbre Cartéſien, pour en couvrir le Maître de Philoſophie dans le Bourgeois Gentilhomme ; mais Rohault étoit un homme reſpectable, qui ne méritoit pas cette avanie. On a mieux fait de l'appliquer à Pirlon. Cette hiſtoire ſert à prouver que Moliere compoſoit toujours d'après nature & qu'il étoit ſon copiſte fidèle.

SCENE III.

LA THORILLIERE, *seul.*

TOUT à l'amour & tout à son génie. Au milieu des palmes de la gloire, esclave d'un doux regard ; son cœur nourrit deux passions qui semblent s'exclure, mais qui, en s'unissant, s'enflamment l'une par l'autre. Arracher un grand-homme au commerce des Muses, l'humilier aux pieds d'une Actrice enfant, tourner cette tête qui donne des leçons à l'Univers ; Amour ! voilà ton plus beau triomphe ; sois orgueilleux d'une telle conquête.



SCENE

SCENE IV.

LA THORILLIERE, LESBIN.

LESBIN.

MONSIEUR, voici Monſieur le Comte & Monſieur le Marquis, qui demandent après mon maître.

LA THORILLIERE.

Dis-leur que je tiens ici ſa place, & que je ſuis prêt à les recevoir.

SCENE V.

LE MARQUIS DE ***, LE COMTE DE ***, LA THORILLIERE.

LE MARQUIS, *en entrant.*

Où eſt l'Auteur?

LE COMTE.

Où eſt Moliere?

LA THORILLIERE, *les saluant profondément.*

Messieurs, il sera bien-tôt de retour.

LE MARQUIS.

Mais pour avoir place, il n'y a plus d'autres moyens que de s'adresser à lui... Mon Automate, mon Coureur qui est de fer n'a pu fendre la presse... Plus de loges... le spectacle plein comme un œuf. Je voudrois être cependant sur le Théâtre, afin de ne rien perdre.

LE COMTE.

J'arrive du Siége de Lille, je repars en poste. Je dois voir la pièce, afin de pouvoir en instruire la Cour. On sait que je n'en juge pas mal; & l'on attend ma décision.

LA THORILLIERE.

Messieurs, on fera l'impossible pour que vous soyez placés.

LE MARQUIS.

Ma foi, il est de l'intérêt de l'Auteur que nous y soyons; vous m'entendez?.. ce sont ses affaires.

LE COMTE.

J'ai vu tomber tant de pièces, que je ne compte plus que sur la première représentation; encore s'avise-t-elle quelquefois de ne pas aller jusques au bout.

LE MARQUIS.

Aujourd'hui point; on ne tombe plus. On étaye un médiocre Auteur, on lui bâtit un succès. Il y a pour cela des moyens connus, pour peu que les Comédiens protégent le Poète.... Le Public moutonnier croit à l'affiche collée pendant quatre mois contre les murailles; & la pièce sifflée se reproduit effrontément devant de nouveaux parterres, qui vont s'ennuyer quand ils voient en l'air, *douzième représentation*.... Moliere a du bon, mais il charge trop ses caractères, il force la nature; elle grimace sous ses pinceaux. Il plaît au parterre. Ah! je le crois (*a*)! Mais a-t-il notre suffrage, le suffrage par excellence, le suffrage des hommes de qualité?

LA THORILLIERE.

Messieurs, Moliere sait par expérience que les miniatures ne réussissent point au Théâtre. Ces traits délicats, affoiblis, n'arrivent point jusqu'à l'âme

(*a*) Allusion à cet homme qui, aux représentations des pièces de Moliere, apostrophoit le parterre, en lui disant avec dépit: *ris donc, parterre, ris donc?* C'étoit à coup sûr ce qu'on appelle aujourd'hui un homme de goût; mais cet homme de goût auroit dû savoir qu'il faut des plaisirs au peuple, & que des touches plus délicates manquent leur effet & ne le frappent point.

des Spectateurs. Pour les frapper, il faut des touches larges, à-peu-près semblables à celles des décorations ; & le tout à raison de l'optique.

LE MARQUIS.

Que n'étudie-t-il davantage les airs, le ton, le langage des hommes de Cour ; il y trouveroit des nuances fines, des délicatesses, un choix d'expressions, il auroit un tout autre style.... Voilà ce que c'est que de ne point assez fréquenter le grand monde... Il copie le sot bourgeois, tandis qu'il a sous les yeux la fleur héroïque & brillante de la Nation. Elle seule existe & renferme la bonne compagnie. Moliere devroit le savoir & ne puiser que là ses couleurs.

LA THORILLIERE.

La bonne compagnie du Poète comique, Messieurs, sont les originaux de toute espèce ; il en est qui représentent sur un Théâtre fameux, mais étroit. Le plus grand nombre, il faut l'avouer, se trouve répandu dans le gros des sociétés, où le mélange & la franchise des caractères leur donnent une physionomie vivante. C'est-là que les traits sont plus saillans, plus marqués, plus vrais, plus précieux à saisir ; & comme au Spectacle on parle à la multitude, il faut qu'elle soit à portée de juger de la ressemblance, afin de pouvoir en rire faci-

lement. Une nature particulière & choisie avec sa finesse étudiée ne seroit pas généralement apperçue; d'ailleurs, c'est une observation de Moliere, que parmi les hommes il y en a peu qui soient vraiment originaux.

LE COMTE.

Des originaux! mais ils fourmillent. Que j'apperçois de caractères nouveaux & singuliers! Mais c'est à la Cour qu'ils sont piquans, délicieux, d'un ridicule décent.... Vos bourgeois, fastidieux personnages, sont aussi insupportables sur la scène que dans le monde... J'ai là des tablettes pleines d'observations. C'est à Moliere que je les réserve. Sur ma parole, il aura des comédies à faire d'ici à trente ans, & d'un ton exquis... Qu'il soit discret... entendez-vous? Je ne lui demande rien pour ce présent-là, pas même qu'il me nomme.

LA THORILLIERE.

Il vous aura une grande obligation, Monsieur le Comte : car il est toujours à l'affut d'un caractère naïf....

LE COMTE.

Du naïf!... du noble! morbleu, du noble! Dites-lui de ma part qu'il renonce aux bourgeois, ou je me brouille avec lui....

LE MARQUIS.

Vous avez raison, Comte... Qu'il annoblisse ses pinceaux... Qu'a-t-on besoin, par exemple, de ces *Précieuses ridicules?* Que m'importe si cela existe. Ces femmes savantes aussi vous offrent les débats d'un petit cercle, d'une obscure cotterie que je ne connois pas, que je n'ai pas envie de connoître... Où a-t-il été déterrer ces sottes femmes?... Est-ce qu'on apperçoit ce monde-là?... Que me fait à moi le ridicule de deux pédans hargneux, qui se harcèlent (*a*) comme des dogues.

LE COMTE, *répondant au Marquis.*

Moliere n'est point dans le tourbillon; autant vaudroit pour lui vivre à la Chine... Il en sauroit, ma foi, tout autant.

(*a*) Peu importe aussi à la société que Cotin ait été un sot ou un homme d'esprit; & les *Femmes Savantes* ne sont faites que pour aigrir les débats littéraires, & propager le scandale de la littérature. Chaque Parti voit son adversaire & ne se voit pas lui-même. Ces disputes à l'infini sur le mérite de tel ou tel ouvrage, sont les disputes les plus vaines & les plus extravagantes, parce que l'un veut toujours soumettre l'autre despotiquement à sa manière de voir & de sentir; ce qui est le comble & de la sottise & de l'aveuglement.

LE MARQUIS.

Il vit bourgeoisement, & cela donne des idées analogues, mesquines.

LA THORILLIERE.

Il va cependant assez fréquemment à la Cour, & il y porte ses yeux.

LE MARQUIS.

Oui, il y va pour obtenir quelques grâces.

LA THORILLIERE.

Eh! Messieurs, qui ne demande pas dans ce pays?

LE COMTE, *d'un air important.*

Moliere ira-t-il à la postérité?

LE MARQUIS.

J'en doute; n'ayant pas su peindre les hommes de qualité, il faut que ses pièces expirent de bonne heure.... Ce qui restera de lui, probablement sera Don Garcie de Navarre (*a*), parce que là, du moins, il aura fait parler décemment un Gentilhomme....

LA THORILLIERE.

Don Garcie de Navarre! (*A part*). Quel jugement!

(*a*) *Don Garcie de Navarre* n'eut point de succès; mais il eut pout défenseurs quelques hommes de Cour, qui trouvoient le sujet très-noble, & qui insistoient fort pour qu'on ne vît paroître sur la scène que des personnes titrées.

LE COMTE.

Mais comme il a ſouvent traduit & imité pluſieurs morceaux de Plaute & de Térence, il pourra vivre par ces endroits-là.

LE MARQUIS.

Je ne le crois pas. Les modèles l'écrâſeront toujours; il n'y a que les modèles qui ſubſiſtent..... On ne lira pas Moliere dans vingt-cinq ans.

LE COMTE.

Il ira un peu plus loin.

LE MARQUIS, *affirmativement.*

Il n'ira pas. J'ai là-deſſus un tact..... Si jamais un de nous déroge juſqu'à écrire, ce qui pourra ſe rencontrer enfin, parce qu'il y a des fous dans toutes les conditions; en ſe jouant le matin, je vous garantis qu'il tracera ſeulement de mémoire des caractères que nos Meſſieurs les Auteurs de Paris, en ſe battant lès flancs, ne ſoupçonnent même pas. Moliere ſera anéanti, de manière qu'on n'en parlera plus. Il pourra rouler encore entre les mains de l'épaiſſe bourgeoiſie, qui aime la groſſe gaieté; mais il ne ſe lira pas dans l'anti-chambre.

LA THORILLIERE.

En ce cas, le cœur humain aura bien changé; & ce ſera aſſurément une race toute nouvelle qui aura conçu ce dégoût-là.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, CHAPELLE, LA THORILLIERE.

LE MARQUIS, *à Chapelle.*

ARRIVEZ, arrivez, vous qui êtes l'ami de Moliere, mais point son adulateur, nous le sçavons... mettez-nous d'accord... Moliere vivra-t-il dans la postérité?

CHAPELLE.

Je distingue, Messieurs; le bon y parviendra, le mauvais n'y parviendra point.

LE MARQUIS.

Mais qui l'emporte, du bon, ou du mauvais?

CHAPELLE.

A vous dire vrai, je ne sçais trop... quand il veut m'écouter, il parvient à faire d'excellentes choses (*a*), mais il est d'une obstination, dont on

(*a*) Chapelle, quoique voluptueux, étoit vain. Il vouloit sourdement qu'on lui attribuât une partie des suc-

n'a point d'idée... c'est toute-fois un bon-homme, un peu triste, mais ayant un cœur excellent.

LE MARQUIS.

Tant pis... un Auteur comique devroit avoir une pointe de malice & de finesse que le bon Moliere n'a pas... n'est-il pas vrai; vous m'entendez? Quand nous nous mêlons nous autres de peindre, vous le sçavez; c'est de la tête aux pieds. Ce sont-là des couleurs vives, un caustique brûlant qui laisse l'empreinte.... il faut se pendre ou s'exiler.

CHAPELLE.

Plaute est plus gai.

LE COMTE.

Térence plus sage.

---

cès de son ami; & lors de la Comédie *des fâcheux*, il se défendoit mal des complimens qu'on lui fit de la Scène de *Caritides*. Moliere en fut justement offensé & lui fit dire de ne pas entretenir ainsi à ses dépens l'opinion publique, parce qu'alors, il publieroit le misérable essai qu'il lui avoit donné & dans lequel il ne se trouvoit aucune lueur de comique. Chapelle avoit commencé par manquer à l'amitié; mais Moliere auroit été non moins coupable, en ce qu'il semble que, si Chapelle eût fait une excellente scène, il l'auroit sûrement adoptée.

LE MARQUIS.

Scarron plus plaisant (*a*).

LA THORILLIERE.

Ah, Messieurs, Messieurs !.. Scarron !.. est-il possible ? A quoi bon se donner tant de peines ?..

CHAPELLE.

Ah! je prends le parti de mon ami. La Thorilliere a raison de se récrier. De la justice ! Moliere vaut mieux que Scarron... mais, Messieurs, l'heure s'avance. Voulez-vous venir à la Comédie dans ma loge ; nous y serons serrés ; mais l'on s'arrange.

LE COMTE.

Pourvu que je puisse placer mon oreille à quelques intervalles, il ne m'est pas nécessaire de voir le jeu des Acteurs. On devine aisément la Pantomime.

(*a*) C'est ainsi que, du vivant d'un Auteur, on le compare à d'indignes rivaux & quels que soient son génie & sa renommée, sa gloire n'est bien entière que cent ans après sa mort. Il y a néanmoins une nouvelle de Scarron, intitulée les *Hypocrites*, ou Moliere semble avoir puisé quelques traits ; à-peu-près comme Racine à pris plusieurs de ses Madrigaux, dans les Romans sérieux de Clélie, de Cyrus, d'Artamene, qu'il lisoit à la Sourdine & avec profit.

LE MARQUIS.

Je n'ai besoin, moi, que de voir le bout du manteau de celui qui parle pour entendre tout ce qu'il dit.

CHAPELLE.

Eh bien ! allons nous placer, nous causerons jusqu'à ce que la toile soit levée.

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi pas après ? Quand j'ai entendu la premiere scene, il me suffit, je devine le nœud, l'intrigue, le dénouement. J'annonce la destinée de la Pièce, & cela est infaillible.



SCENE VII.

LA THORILLIERE, *seul.*

Et voila donc les Juges des œuvres du génie ! C'eſt avec des diſcours ſemblables, qu'ils proſcrivent ce qui eſt réellement bon ; leurs déciſions précipitées & téméraires, ne recevant aucune publicité, ne les déshonorent point, & ils les renouvellent ſans pudeur ; oui, l'orgueil de l'Auditeur l'emporte aujourd'hi ſur la vanité de l'Ecrivain, & ce ton dédaigneux eſt plus cruel, que l'acharnement de l'envie. Chacun ſe croit appelé à prononcer ſur la renommée de l'Auteur qui eſt ſeul, ou qui n'a que de froids amis. On s'imagine en flattant la malignité publique, en rabaiſſant le talent, pouvoir s'attribuer la réputation d'homme de goût, & quel Grimaud, pour le malheur de la Littérature n'uſurpe pas ce titre aujourd'hui.



SCENE VIII.

LA THORILLIERE, LA FOREST.

LA FOREST, *arrivant avec précipitation.*

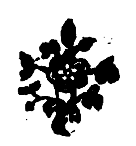
SORTEZ, fortez, que nous fassions notre thême ; à deux pas d'ici vous écouterez... il a machiné contre notre bon maître, mais j'allons lui jouer d'un tour...

LA THORILLIERE.

Bon, je te laisse.

LA FOREST, *le faisant sortir par une porte opposée.*

Non ; sortez par-là, pour qu'il ait liberté pléniere. (*A part:*) Damné d'hypocrite avec ton air pénitentieux, tu y viendras !..



SCENE IX.

PIRLON, LA FOREST.

LA FOREST.

ENTREZ, entrez, tout de go, Monsieur Pirlon; il n'y a plus personne : fermons la porte.... Elles sont allées toutes deux à la campagne, au-lieu de jouer la comédie.

PIRLON.

Les voilà dans la bonne route, ma chère enfant... Et Moliere, où est-il?

LA FOREST.

Un homme noir est venu demander après lui. Cela avoit l'air d'un Huissier... La Justice lui en veut.

PIRLON, *à part.*

Mon accusation a réussi, bon. (*Haut*). Je vous l'avois bien dit qu'il feroit une mauvaise fin.... Voilà ce que l'on gagne à calomnier les gens de bien.... le gibet ou les galères. Je ne le plains point; il aura ce qu'il mérite.

LA FOREST.

Mais n'eſt-il pas dit dans la Loi, que la charité ordonne que nous gémiſſions de tout mal qui advient à notre prochain?

PIRLON.

A notre ſemblable, ſans doute, ma chère fille; c'eſt-à-dire, à ceux qui ſont dans le bon chemin, qui ſont de notre parti, qui penſent bien, c'eſt-à-dire, comme nous; qui agiſſent de concert : car pour les autres, on les laiſſe ſe perdre, puiſqu'ils le veulent.

LA FOREST.

Il m'étoit avis, cependant, de ne point croire aiſément le mal, & de plaindre, ſur-tout, tout pauvre pécheur.

PIRLON.

Gardez-vous bien de conſerver quelque compaſſion pour un cœur auſſi endurci. Le Ciel en ſeroit offenſé.

LA FOREST.

En ce cas, je n'en parlons plus.

PIRLON.

Vous avez trop peu de lumières pour connoître ce qui eſt bien ou ce qui eſt mal; ainſi donc, laiſſez-vous conduire, puiſque je veux bien me mêler de vous.... Eh bien? dites-moi.

LA FOREST.

Notre congé eſt venu ; j'avions fait tout ce qu'i falloit pour cela ; rien ne nous empêche à cette heure, d'entrer dans cette ſainte maiſon où l'on gagne de ſi bons gages.

PIRLON.

Eh ! bien, à tantôt... tantôt... ma fille... mon dieu ! je crains... (*Il regarde à la porte.*)

LA FOREST, *d'une voix haute.*

Parlez haut, parlez ſans crainte... tout le monde eſt dehors, vous dis-je.

PIRLON, *après s'être aſſis.*

Tout le monde eſt dehors ? aſſeyez-vous près de moi... prenez ce ſiége.

LA FOREST.

Oh ! cela ne nous appartient point, Monſieur.

PIRLON.

Obéiſſance ! ma fille ! obéiſſance ! C'eſt-là votre premier devoir... approchez, approchez, encore.

LA FOREST.

Puiſqu'il s'agit d'obéiſſance... nous obéirons.

PIRLON.

Quelle chaleur il fait aujourd'hui ! (*Il s'eſſuie le front.*)

LA FOREST.

Mais pardi ôtez votre chapeau. (*Elle prend son chapeau & l'attache à la chaise.*) Ah ! comme ça vous êtes mieux ... on vous voit le front & les yeux ... si vous permettez que je vous le disions, vous avez, ma foi, les cheveux bien plantés.

PIRLON.

Il est vrai que je ne les ai pas mal. (*Riant.*) J'ai donc meilleure mine comme cela ?

LA FOREST.

Sans comparaison ... vos yeux ne sont plus cachez ... vos yeux ont du feu ... en vérité, plus je vous regardons ... ma foi, vous êtes plein de force & de santé.

PIRLON.

Ceux qui vivent saintement, se portent toujours bien.

LA FOREST.

Mais qu'avez-vous ?

PIRLON.

Il fait une chaleur pour la saison ...

LA FOREST, *vivement.*

Que n'ôtez-vous aussi ce lourd manteau de dessus vos épaules ? ...

PIRLON, *se défendant.*

Non, non.

LA FOREST, *lui arrachant le manteau.*

Mais vous ſerez bien plus à votre aiſe ; les hommes ſont bien gauches, en vérité ; ils ne ſçavent point du tout ſe mettre, demandez-moi ! A quoi bon porter un manteau qui déguiſe une auſſi belle taille ?... on ne la voyoit point là-deſſous... laiſſez, laiſſez donc ; vous êtes fait à peindre !

PIRLON.

Ce n'eſt pas pour moi que je parle, mais j'ai toujours remarqué que la vertu ſe plaiſoit à habiter les corps les moins imparfaits. (*On entend frapper*). Mon dieu ! on frappe.... qu'eſt-ce ?

LA FOREST.

O ciel ! c'eſt Moliere... il revient ſur ſes pas chercher quelque choſe qu'il aura oubliée.

PIRLON.

Il n'eſt donc point en priſon ?

LA FOREST.

Pas encore, mais il ira... vous êtes perdu, s'il vous rencontre ici, après tout ce que vous avez dit & fait contre lui ; ſongez, ſongez bien !

PIRLON.

Dépêchons. Que je m'enfuye par l'autre eſcalier.

LA FOREST.

Ils l'ont fermé ; je n'en avons pas la clef.

PIRLON, *effrayé.*

Où me fourrai-je ?

LA FOREST.

Venez par ici ; j'allons vous cacher quelque part.

PIRLON, *errant sur la Scène.*

De quel côté ?.. Eh ! vîte donc.

LA FOREST.

Par ici, par ici...

PIRLON, *reculant.*

Quoi ! dans ce bouge ?..

LA FOREST.

Allons vîte, dépêchez.

PIRLON.

Oh ! ne me trahissez pas... & mon manteau, mon chapeau !

LA FOREST.

Vous n'en avez pas le tems... je serrons tout cela dans le coffre... entrez donc... (*Elle le pousse.*)

PIRLON.

Que l'on ne voye rien de moi..., car les méchans sont si à craindre !

SCÈNE X.

LA THORILLIERE, LA FOREST.

LA THORILLIERE, *entrant sur la Scène en riant.*

JE n'ai vu de ma vie une ſcène plus plaiſante... je n'aurois jamais cru que la Foreſt eût tant d'eſprit.

LA FOREST, *revenant ſur la Scène.*

Reſte là vieux cagot, exécrable caffard !.. tu as tendu le piége ; & t'y voila pris comme le rat dans la ratiere.

LA THORILLIERE.

Où l'as tu mis ?

LA FOREST.

Dans un lieu très-commode... nous l'avons fait enfoncer dans le coin juſques ſous l'eſcalier, révérence parler, tout au milieu du charbon... il faudra qu'il s'y tienne tapi & tout courbé ; il ne ſortira point ſans notre permiſſion, car voila la clef qui eſt dans notre poche... voyez à préſent le manteau & le chapeau du Pelerin... (*Éclatant de rire.*) Quel habillement ! Bon dieu ! quelle tournure de chapeau !

LA THORILLIERE.

Te voilà avec les dépouilles de l'ennemi.

LA FOREST.

Victoire !.. Pour tout l'or du monde, je ne voudrions pas qu'un autre eût l'honneur de les offrir en triomphe à notre maître.

SCENE XI.

LA THORILLIERE, *seul.*

MOLIERE ne néglige rien pour la gloire de son art... attentif à tous ces détails qui impriment la vérité & la vie, il embrasse des objets que d'autres moins éclairés, dédaignent avec orgueil (*a*); heureuse France ! sois fiere, de pouvoir le compter parmi tes enfans..., on ne sent la perte d'un tel écrivain, que lorsqu'elle est irréparable... la nature avare de grands-hommes, semble l'être surtout d'un Poëte Dramatique.

(*a*) Moliere connoissoit l'action Théâtrale par principes. Il s'appliquoit à mettre ses Acteurs dans le naturel. Il se moquoit de la déclamation ampoulée & emphatique des Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne; qui croyoient avoir fait merveille lorsque, marquant l'hémistiche & la

SCENE XII.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

MOLIERE, *habillé en Tartuffe avec le manteau & le chapeau de Pirlon, la chevelure & les moustaches semblables aux siennes.*

SUIS-JE bien, à votre avis ?

LA THORILLIERE

O la bonne figure !.. Je défie à un Peintre de faire un portrait plus ressemblant, c'est Pirlon en personne...

MOLIERE.

Qu'il reste enfermé ici, le fourbe ! Tandis que je vais produire sur la scène son âme, son langage

rime, ils avoient fait pompeusement ronfler un vers. Il étoit très-attentif au costume. S'il revenoit au monde, que diroit-il, en voyant sur notre Théâtre, Harpagon en calotte, entouré d'aiguillettes & son fils vétu dans toute l'élégance moderne. Outre le contre-sens, il y a là une maladresse qui nuit à l'effet Théâtral ; on joue les pièces de Moliere, comme si elles étoient modernes : jamais l'ensemble n'est d'accord ; & le mensonge perce dans tout son jour révoltant.

hypocrite, & jusqu'à ses vêtemens (*a*)... je sens une joie secrette de venger la vertu, dont ces scélérats ont osé prendre le masque. Je voudrois qu'ils fussent tous présens à l'anathême inévitable, que le Public va lancer contre eux. On ne corrige point de pareilles gens; il faut les immoler, afin que la race s'en éteigne... voyez, mon ami, si elles consentent à venir, & si cette toilette, qui s'achève toujours, peut finir enfin.

LA THORILLIERE.

Elles s'avançent vers nous; la colere étincelle dans les regards de la mere, & le tendre amour brille dans les yeux timides de la fille.

(*a*) Moliere avoit déja joué Boursaut sous son nom, & depuis il ne ménagea pas davantage Cotin: ce n'est point là le plus bel endroit de sa vie.



SCENE XIII.

MOLIERE, LA THORILLIERE, LA BÉJART, ISABELLE, *en habit de Théâtre.*

LA BÉJART.

J'IRAI au Théâtre, Moliere; j'ai bien voulu ne consulter en ce moment que l'intérêt général: mais si je m'apperçois d'un regard, tremblez! La Comédie, je vous le jure, finira par une scene tragique.

MOLIERE, *prenant le ton hypocrite.*

Madame, puisque le ciel vous a révélé cet amour qui me rend si coupable, j'avoue à vos pieds toute l'énormité de mon crime, il est épouvantable!.. J'aurois dû commander à mon œil de ne point voir, à mon cœur de ne point sentir; mais! je dompterai cet ennemi invisible de mon salut, cet ennemi caché, que je porte en mon sein...

LA THORILLIERE, *à part.*

Qu'il est plaisant!

LA BÉJART.

Tu n'auras pas de peine à soutenir le rôle d'imposteur, lâche!.. tu as écrit d'après ton cœur.

MOLIERE.

Je souffre patiemment les outrages que mes longs forfaits m'ont attirés, il est juste que je sois humilié.

LA BÉJART.

Tu n'as pas besoin de feindre, traitre! Tu représentes au naturel.

MOLIERE.

Que le ciel miséricordieux vous pardonne vos injures, comme je vous les pardonne.

LA BÉJART.

Et qu'il te punisse.

MOLIERE.

J'allume votre colere, je vous fais pécher... je me retire, Madame; que le ciel vous fasse paix.

SCENE XIV.

LA BÉJART, LA THORILLIERE, ISABELLE.

LA THORILLIERE.

IL se moque de vous, & voila tout ce que vous y gagnez.

LA BÉJART.

J'aurai mon tour; il ne me connoît pas encore; il sçaura si l'on brave impunément une femme irri-

tée. (*A sa fille d'un air menaçant*). C'est toi, fille ingrate, dissimulée, qui...

LA THORILLIERE, *l'arrêtant.*

Ah ! je voudrois que vous vous vissiez comme je vous vois émue, hors d'haleine, livrée à la fureur... & comment pourrez-vous jouer le rôle paisible d'une femme douce, modérée, raisonnable, tranquile ?.. de grâce, calmez-vous.

LA BÉJART.

Maudit métier ! qui m'oblige à montrer un visage serein, quand la colere me suffoque ; qui m'ordonne, pour l'amusement du Public, de mentir à la passion qui me domine. Ah ! quel supplice, de se trouver obligée de rire & de faire rire, le cœur serré de douleur... d'aujourd'hui je sens tout le poids de ma déplorable condition... mais j'ai laissé mon rôle sur la table.

LA THORILLIERE, *poliment.*

Je vais...

LA BÉJART.

Non ; vous ne trouveriez pas... restez avec ma fille, je reviens.

✕

SCENE XV.

MOLIERE, LA THORILLIERE, ISABELLE.

LA THORILLIERE.

LAISSEZ paſſer le reſſentiment de votre mere. Sa colere s'appaiſera, & vous ſerez l'épouſe de Moliere ... il vous adore.

ISABELLE.

Les mauvais traitemens que ſa jalouſie lui inſpire, deviennent plus durs de jour en jour. Elle eſt vraiment cruelle à mon égard, elle me pouſſera au déſeſpoir. Je voudrois pouvoir ne point aimer, en éprouvant tout ce que j'éprouve. (*Tirant un mouchoir.*) Quand ceſſera donc la gêne où ſe conſume ma triſte vie ?

MOLIERE, *revenant ſur la pointe du pied.*

Vous pleurez, adorable Iſabelle ! ah ! ſéchez vos larmes ... ſoyez perſuadée que je ne ſonge qu'aux moyens de terminer votre eſclavage & de commencer mon bonheur.

ISABELLE.

Dites le nôtre ... mais les jours les plus affligeans ſe ſuccèdent avec une lenteur déſeſperante, & le jour fortuné n'arrive point.

MOLIERE.

Unique & cher objet de ma tendreſſe, ſouffrez encore avec courage, ſeulement juſqu'au retour du Roi, & je vous jure qu'alors nous ſerons unis, que votre mere y conſente, ou n'y conſente point.

ISABELLE.

Le Roi ſera-t-il bientôt ici?

MOLIERE.

Dans un mois au plus tard.

ISABELLE.

Ah, Moliere! Vous n'imaginez pas ce que c'eſt que de vivre ſous l'empire d'une mere jalouſe!

LA THORILLIERE, *à Moliere.*

La voici... ſéparez-vous, & affectez la plus froide indifférence.



SCENE XVI.

Les Acteurs précédens, LA BÉJART.

MOLIERE, *présentant la main à la Béjart, d'une maniere polie & ferme.*

MADAME, en haïssant l'Auteur, ne punissez point le Public ; il doit être étranger à tous nos débats. D'ailleurs, il a des droits au plaisir que lui fait votre talent. Si votre jeu alloit se ralentir, il s'en apperçevroit ; consultez votre gloire, que je crois inséparable de la mienne.

(La Béjart lui donne la main, sans répondre.)

LA THORILLIERE, *seul.*

Fasse le ciel que ces femmes ne gâtent point, par leur discorde, l'éclat d'une représentation qui intéresse à la fois & le spectateur & la recette de la Comédie.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

LA FOREST, LESBIN.

(Lesbin tient le manteau & le chapeau de Pirlon).

LA FOREST.

TE voilà.... On sort donc de la Comédie?

LESBIN.

Oui.

LA FOREST, *avec impatience.*

Oui... mais voyez le nigaud! Eh bien! parle-nous donc, afin de nous tirer d'inquiétude.... La pièce a-t-elle été comme il faut...

LESBIN, *secouant la tête.*

Non, non.

LA FOREST.

Comment, non!

LESBIN.

Eh! ce n'est point cela.... Cela s'appelle tout

autrement... Attends, ah! j'y ſuis. Elle n'a pas été comme il faut, non; elle a été juſqu'aux nues!

LA FOREST.

Eh bien! Pécore, c'eſt-là réuſſir.

LESBIN.

Réuſſir! Que ne diſois-tu?... ah! oui.

LA FOREST.

On a beaucoup applaudi?

LESBIN.

Beaucoup; c'étoit à chaque mot des battemens de mains, dont la ſalle étoit toute ébranlée.

LA FOREST.

Mon cher Leſbin, cette nouvelle nous rend bien-aiſe... Notre pauvre maître, une fois en ſa vie, ſera donc content...

LESBIN, *joyeux.*

J'étois préſent là, moi; car, tiens, je mouchois bravement les chandelles (*a*)... Je n'ai jamais vu tant de monde dans la ſalle. Collé contre une des couliſſes, de-là je voyois tout, fort étouffé: mais

(*a*) C'eſt peut-être de la néceſſité de deſcendre les luſtres & de moucher les chandelles à des intervalles égaux, qu'eſt née la biſarre coutume de diviſer toujours une pièce en cinq actes. Le rôle abſolu du moucheur en aura fait une loi inévitable & reſpectée.

n'importe,

n'importe, il y avoit des gens comme il faut, des gens huppés, qui auroient voulu ma place & qui pestoient tout leur saoul à la porte... Oh! quel plaisir de voir aller les mains & d'entendre rouler les applaudissemens!... Ils ont redoublé comme un tonnerre tout à la fin de la comédie, & comme pour faire la part à l'Auteur. C'étoit un bruit à rendre sourd, & j'en suis encore tout étourdi.

LA FOREST.

Et le manteau, & le chapeau?

LESBIN.

Ils ont fait merveille. Le Public n'a pas tardé à reconnoître Pirlon. Notre maître le représentoit si naïvement, qu'on le nommoit tout haut. Si tu avois vu comme il imitoit son air hypocrite, son col tord, le roulement de ses yeux, sa voix, son geste, ses manières cafardes: c'étoit lui tout craché... Le Public rioit, mais, en même tems, étoit indigné, & plusieurs même se sont écriés à plusieurs reprises: ah! le maudit Tartuffe (*a*)! ah! le coquin! le coquin!

(*a*) On a cherché l'étymologie de ce nom de *Tartuffe*. On prétend que Moliere, étant chez le Nonce du Pape, vit ses courtisans lui présenter des truffles, dont le bon Prélat étoit fort friand; & qu'ils lui disoient d'un ton affectueusement composé & flatteur: *Tartuffoli, Signor Noncio*,

LA FOREST.

Ça nous rafraîchit le ſang, d'entendre cela. Quand notre maître réuſſit, il eſt alors ſi aimable, ſi gracieux, ſi plaiſant.... Mais quand ſes comédies ne vont pas à ſa guiſe, il eſt chagrin, inquiet, rêveur; il boude & fait grand'-peine à voir; alors, je devenons triſtes comme lui (a), car il eſt ſi bon maître!... En paſſant, il prend toujours l'occaſion de nous dire, à propos de rien, quelque choſe de divertiſſant pour nous faire rire, & il ne rit pas, lui!... Mais, que fera-t-on de cette fripperie?

LESBIN.

Mon maître, à ſon retour, ne veut pas voir la face de Pirlon... Rends-lui ſon chapeau, ſon manteau, & que le diable qui l'a fait, l'emporte, s'il en a le courage.

Tartuffoli. Et que ce nom prononcé avec une ſorte d'affectation, lui ſervit à l'adopter pour peindre un ſycophante. L'accent, comme on ſait, a une énergie particulière, qui le plus ſouvent ne peut ſortir de la mémoire.

(a) Moliere étoit ſenſible. Il comparoit le mépris à une pilule qu'il faut bien avaler, mais qu'on ne peut mâcher ſans faire la grimace. Mais faut-il donc beaucoup de philoſophie pour être inſenſible aux diſcours des ſots?

LA FOREST.

Que ne garde-t-il ces plaisantes nippes, qui ont si bien fait leur effet ?

LESBIN.

Il en achetera demain de toutes pareilles..... Va, va, la race de ces gueux-là ne manque pas.

LA FOREST.

Sors..... j'allons tirer ce vieux reitre de sa prison.

LESBIN.

Moi, je vais me cacher sous la tenture de la porte ; & en le voyant passer, je croirai voir encore la comédie.... Oh ! s'il étoit à ma discrétion.....

LA FOREST.

Laisse faire cela à notre maître qui a le fouet en main.

LESBIN.

Pardi ! tu as raison. Quelqu'un disoit qu'il l'avoit bien fustigé sans lui avoir écorché la peau.

(*Il se cache*).



SCENE II.

LA FOREST, PIRLON.

PIRLON, *entrant le dos courbé.*

MISÉRICORDE! ouf!... je n'en puis plus!... J'ai les os brisés, disloqués.... Je ne pourrai me relever de six semaines.... Me tenir quatre heures d'horloge dans un misérable bouge, où j'étois forcé d'avoir le dos tout courbé... Ahi, ahi, ahi...

LA FOREST.

Dame! c'est que je n'avons pu vous délivrer qu'après la fin de la Comédie.

PIRLON.

Comment! comment! après la Comédie! Expliquez-vous... On auroit joué l'*Imposteur?*

LA FOREST.

Tout en plein; & on le jouera encore demain après-demain, & encore l'autre après-demain jusqu'à ce que le Public dise, assez, assez.

PIRLON.

La pièce auroit réussi?

LA FOREST.

Mieux que cela... elle a été dans les nuès !

PIRLON.

O Ciel ! quoi ! on a repréſenté l'Impoſteur? Avant que j'aie raſſemblé ma cabale, on a repréſenté l'Impoſteur & je n'y étois pas !

LA FOREST.

Si fait bien, vous y étiez... Votre chapeau, votre manteau, ont fait une peinture parlante. Tout le monde crioit, c'eſt Pirlon, c'eſt Pirlon.

PIRLON.

Voilà le fruit du libertinage!..On m'a joué! Tout eſt perdu, tout eſt bouleverſé dans l'État; il n'y a plus, ni mœurs, ni loix, ni décence, ni religion... Encore, ſi nous avions eu la conſolation de faire ſiffler cette infernale pièce. Tous les gens de bien étoient pour nous; & dans cette louable intention, ils ſeroient allés ce jour-là au Spectacle ſans crainte de pécher... Scélérat de Moliere! va, va, nous nous réunirons aux Médecins (*a*), & nous nous vengerons de toi & des tiens.

(*a*) On a ſouvent agité la queſtion de ſavoir ſi Moliere a maltraité les Médecins par humeur ou par reſſentiment. Il paroît qu'il étoit incrédule en médecine, comme tant d'honnêtes-gens qui ne ſont pas des Moliere. Sa femme, d'ailleurs avoit eu une querelle fort vive avec la femme

LA FOREST.

Peste! Monsieur, le brillant enjôleur : comme vous êtes à craindre avec votre taille bien faite!

PIRLON, *furieux.*

Je sors, car je t'étranglerois.

LA FOREST, *les poings fermés.*

Vous!...

PIRLON.

Je reconnois ton sexe maudit; mais tu verras ce qui revient à qui ôse se jouer à nous.

LA FOREST, *éclatant de rire.*

Ah, ah, ah....

---

d'un Médecin; & Moliere, qui étoit très-facile à entraîner par celle qu'il aimoit trop aveuglément, s'irrita contre le Médecin & tous ses confrères, jusqu'au point de se venger de lui & d'eux dans la comédie de l'Amour Médecin. Il n'a jamais laissé échapper l'occasion bonne ou mauvaise de les piquer. Il définissoit un Médecin, un homme que l'on paye pour compter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à ce que la Nature l'ait guéri, ou que les remèdes l'aient tué. Cependant, il présenta plusieurs placets à Louis XIV, pour demander au Roi un Canonicat de Vincennes, en faveur du fils de son Médecin, & il l'obtint.

SCENE III.

LESBIN, LA FOREST.

LESBIN, *éclatant de rire.*

BON! il étoit grotesque à voir... Il écumoit de rage: celà m'a fort diverti...

LA FOREST.

Tu ne sais pas une autre chose; qu'il a voulu nous débaucher de cette maison.

LESBIN.

Ah! le monstre... Eh! que ne m'às-tu dit celà plutôt?... je l'aurois assommé.

LA FOREST.

Va, s'il y a dans le monde de méchans hommes, il y a aussi, grâce à Dieu, d'honnêtes gens. La Thorilliere nous a découvert tout son artifice, & sans lui, vois-tu, je faisions la sottise.

LESBIN.

Quoi! tu nous aurois quittés... Oh! il faut, te dis-je, que je l'assomme... Mais, ne voilà-t-il pas qu'il ose revenir...

(*Lesbin prend un manche à balai*).

SCENE IV.

PIRLON, LA FOREST, LESBIN.

LA FOREST, *arrêtant Lesbin.*

QU'Y a-t-il? Que venez-vous faire ici, Monsieur Pirlon?

PIRLON, *suppliant.*

Au nom de Dieu, la Forest, accordez-moi, de grâce, la permission de rentrer dans mon étroite & obscure prison... que je m'y réfugie.

LA FOREST.

Et que vous est-il donc arrivé?

PIRLON.

L'impiété triomphe. L'irreligion a passé jusques dans le cœur de la populace. On insulte les gens de bien avec scandale... O siècle! ô tems! ô mœurs!

LA FOREST.

Ah! ah! je croyons deviner; on s'est moqué de vous.

PIRLON.

Ils sont là-bas... une foule de libertins... à cette porte... Ils viennent sans doute pour féliciter le

coupable Auteur... A peine ai-je paru, qu'ils se sont tous écriés, en faisant un chorus de ris indécens : *le voilà, le voilà ;* & l'on m'a poursuivi avec des huées.... Les impies !

LA FOREST.

Eh bien ! Monsieur Pirlon, que voulez-vous que j'y fassions ? Est-ce que je pouvons rendre le sérieux à tout un peuple qui veut rire ? Il a ses raisons, sans doute.

PIRLON, *les mains jointes.*

Honnête, douce, belle & bonne la Forest, laissez-moi me renfoncer plus avant dans ce misérable bouge ; j'irois me cacher jusqu'au centre de la terre.

LA FOREST.

Est-ce qu'un homme de bien comme vous doit rougir de l'insulte des méchans ?.. Il faut être brave avec sa conscience.

PIRLON.

La Forest, voilà ma bourse.

LA FOREST.

Fi donc !.. Nous ne voulons point tant seulement la regarder..... A propos, tenez, reprenez votre bague & votre étui.

PIRLON, *reprenant la bague & l'étui.*

Mes amis !

LESBIN, *fièrement.*

Nous ne sommes point de vos amis.... Rayez cela de vos papiers.

PIRLON.

De grâce, cachez-moi. Autrement, cette foule me lapideroit. Je sortirai, quand les lumières seront éteintes & que tout le monde dormira... Vous me sauverez la vie. Et cette bonne action, qui vous sera comptée, ne vous coûtera pas beaucoup.

LA FOREST.

Vous nous faites pitié, tout méchant que vous êtes.

PIRLON.

Soit... Mais hâtez-vous de me tirer d'embarras... J'ai une peur, car la populace, une fois en train, est si méchante.

LA FOREST.

Tenez, entrez dans cette chambre; on ne s'y tient jamais le soir. Quand il ne fera plus jour (*a*), vous partirez, pour ne plus revenir, bien entendu. (*La Forest le fait entrer dans la chambre voisine*).

PIRLON, *entrant dans la chambre.*

Ne me trahissez pas, & le Ciel vous bénira....

(*a*) Il faut se rappeler que, du tems de Moliere, la Comédie commençoit à quatre heures, & qu'on ne donnoit point alors de petite pièce à la suite d'une grande.

SCENE V.

LESBIN, LA FOREST.

LESBIN.

TOUJOURS le Ciel en jeu ! Il ne peut pas dire un mot sans faire intervenir le Ciel. Pardi ! le Ciel s'embarrasse bien d'un pareil homme... Il ne mérite guères ce que tu as fait pour lui ; mais tu es si bonne !

LA FOREST.

Que veux-tu ? je ne pouvons entendre quelqu'un se plaindre, sans nous sentir là de l'attendrissement.

LESBIN.

Au reste, tu as bien fait. La charité, dit-on, est toujours bonne, n'importe envers qui.

LA FOREST.

Chut, chut, voilà les deux rivales....



SCÈNE VI.

Les Acteurs précédens, LA BÉJART, ISABELLE.

LA BÉJART, *remettant son mantelet & ses gants.*

PRENEZ cela, & sortez. (*Lesbin & La Forest sortent.*) (*A Isabelle.*) Tu crois donc échapper à mes regards, fille dissimulée ; tu te trompes. Je devine tes moindres mouvemens ; malgré la feinte que tu t'imposes, je t'ai vu exprimer l'amour que tu as pour lui. Tu faisois parler des yeux que tu croyois indifférens. L'accent de ta voix change dès qu'il approche ; tu voudrois mentir à ton cœur, & tu ne le peux... songe que mon œil est ouvert sur toi & qu'il embrassera tes moindres démarches.

ISABELLE.

On interprète tout à mal, dans une fille, tandis que l'on ne trouve rien d'indécent dans tout ce que fait une femme. Je suis Comédienne, il me faut bien exprimer le sens de mes rôles... si j'étois mariée, on ne me feroit point ces reproches injustes & toujours déplacés.

LA BÉJART.

Il ne tient qu'à toi d'avoir un époux. Choisis l'honnête la Thorilliere ; voila l'homme qu'il te faut ; à coup sûr il te rendra heureuse.

ISABELLE.

Je ne sçais si La Thorilliere a pensé à moi ; mais s'il faut le dire, jamais je n'ai pensé à lui.

LA BÉJART.

Toujours rebelle à ce que je désire, tu te dérobes à ma juste autorité ; & comment veux-tu recouvrer ma tendresse ?.. désobéis encore pour mériter ma haîne.

ISABELLE.

Eh ! puis-je vous obéir ?.. Non, cela n'est plus en mon pouvoir ... quel sujet vous ai-je donné de me haïr. Vous m'aimiez autrefois.

LA BÉJART.

Oui, je t'aimois ; mais tu as payé mes plus tendres soins par la plus noire ingratitude... retire-toi dans ta chambre, & sauve moi la peine que me cause ta vue.

ISABELLE, *à part.*

Il me faut tout souffrir d'elle... mais une fois l'épouse de Moliere, je serai à l'abri de ses duretés.

X

un beau fruit qui ne se cueille & ne se détache du rameau que dans l'automne de notre vie !

LA BÉJART.

Je partage votre joie, Moliere; car mon cœur n'est pas insensible & froid comme le vôtre. Vous ne prisez que l'avantage de la renommée, le reste vous flatte peu. Puis-je enfin vous parler à cœur ouvert, non pour troubler le sentiment délicieux qui pénétre votre âme, mais pour apprendre enfin quelles sont vos vues... vous m'entendez?..

MOLIERE.

Eh bien? que voulez-vous de moi? Nous avons vécu quinze années dans la confiance de la plus pure amitié. Notre état, nos goûts, nous réunissoient, & nos intérêts confondus furent les mêmes... votre fille parvient à l'âge de la beauté; tout-à-coup la jalousie s'empare de votre âme, vous devenez sa rivale, vous la traitez inhumainement; vous vous rendez malheureuse en la tourmentant; vous qui étrangere à tels sentimens, devriez plutôt assurer, confirmer le bonheur qu'elle mérite...

LA BÉJART.

C'est parler sans contrainte; mais pourquoi ce déguisement dans votre amour, pourquoi l'envelopper des ombres du mystere; vous sentiez donc que c'étoit-là une trahison!.. J'ai contribué à votre gloi-

gloire autant qu'à votre fortune : vous le sçavez, Moliere ; & pour récompense, vous vous cachez de moi, vous m'enlevez le cœur de ma fille ! Niez tout ce que vous me devez, & si quelqu'un dans le monde vous fut plus attachée, osez ici le dire...

MOLIERE.

Je suis loin de dissimuler tout ce que je vous dois. En perfectionnant votre art, vous avez ajoûté au succès de mes Pièces, j'en conviens ; mais les applaudissements du Public ont été aussi pour vous, Madame ; & l'équité la plus scrupuleuse a présidé au partage de ce qui vous étoit légitimement dû. Des reproches déplacés affoibliroient beaucoup les services que vous m'avez rendus ; &, pour laisser aux miens toute leur valeur, je n'en parlerai pas, Madame.

LA BÉJART.

Traitre ! tu sçais parler avec éloquence ; mais tu agis avec duplicité. Ton esprit ne pourra jamais justiffier ton cœur. Je ne ferai point avec toi un assaut de vaines paroles. Je quitte ta troupe dès demain & pour jamais ; & j'emmene ma fille avec moi.

MOLIERE, *avec force.*

Contre sa volonté, Madame !.. son engagement est formel... elle doit rester dans la troupe.

LA BÉJART.

Toi la retenir ! Je lui donnerois plutôt la mort.

MOLIERE.

Comment, la mort ! Quelles folles menaces ! Que signifie ce ton despotique ? la patience m'échappe à la fin ; à qui comptez vous parler, Madame ? . . Si je n'ai pas encore voulu vous répondre, c'étoit pour vous laisser le tems de rentrer en vous-même ; craignez que je ne vous fasse repentir de ces discours. Vous n'avez pas une fille pour la rendre victime journaliere de vos caprices. Vous êtes sa mere, j'en conviens ; mais le ciel vous l'a donnée pour la traiter avec douceur. Une mere tendre mérite l'obéissance & la soumission de sa fille. Une mere furieuse, emportée, détruit elle-même son autorité, surtout lorsqu'elle s'oppose au choix légitime de son enfant, par un intérêt qu'il me répugne ici de développer. Une fille en âge de raison, a droit de choisir l'époux qui lui convient. C'est un privilége que le ciel, la nature & les loix lui accordent également. Vous pouvez vous opposer aux dérèglemens de votre fille ; mais non venir traverser son bonheur. Respectez les loix qui assûrent à chacun sa tranquilité ; respectez le Monarque qui veille à leur exécution, craignez que je n'aille implorer sa justice . . . j'irois lui porter mes

plaintes... j'ai le cœur de votre fille, soyez sûre que j'aurai sa main.

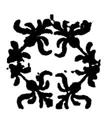
LA BÉJART.

Va, va, je suis sa mere, & je te ferai connoître qu'elle m'appartiendra dans tous les tems ; & que j'aurai seule le droit de disposer d'elle.

SCENE IX.

MOLIERE, *seul.*

Eh quoi ! pas un moment de tranquilité ; toutes mes jouissances seront troublées par les clameurs d'une femme impérieuse, qui me fera acheter aussi cher les secours qu'elle me prête ! Je tremble que sa colere ne s'étende sur l'innocente Isabelle.... Elle a déja tant à souffrir... ah ! c'est à moi de la dédommager de tout ce qu'elle endure... mais qui peut, au monde, racheter une seule de ses larmes...



SCENE X.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

LA THORILLIERE.

TOUTES les places retentiſſent de votre nouveau triomphe, & votre nom vôle de bouche en bouche juſqu'aux extrémités de la Ville.

MOLIERE.

Quelle femme !.. quel démon !.. bon jour, mon cher la Thorilliere... bonjour !.. Comment le conjurer ?

LA THORILLIERE.

Qu'avez vous donc ? je vous parle de vos ſuccès, & vous n'écoutez pas !

MOLIERE.

Pardon, mon ami... mais la Béjart...

LA THORILLIERE.

Quoi ! la Béjart encore !.. Vous êtes mou à ce point !... vous ne ſçavez pas en impoſer à cette femme !

MOLIERE.

Allons, oublions... la cruelle mere !.. Vous dites donc, mon cher ami, que le ſuccès eſt complet ?

LA THORILLIERE.

Oui; on répète déja plusieurs de vos vers, qui sont devenus proverbes en naissant.

MOLIERE.

Elle la fera mourir de chagrin ! .. Entendez-vous quelques critiques ?

LA THORILLIERE.

Aucune (*a*). Les détracteurs sont muets, ou ne balbutient que des sottises impertinentes, que personne n'écoute, & que l'envie elle-même méprise.

(*a*) Il y eut cependant de ces petites critiques imprimées, qui disparoissent. Elles contenoient de ces injures & de ces inepties que les folliculaires se transmettent par instinct : mais ce n'étoit point alors un métier, c'étoit l'envie toute pure. On vouloit lui prouver, comme a dit Voltaire, qu'il n'avoit pas dû réussir.

Un si fameux succès ne lui fut jamais dû,
Et s'il a réussi, c'est qu'on l'a défendu.

Depuis, on a condamné à tort le dénouement du Tartuffe ; la critique la plus plausible & la plus adroite est celle de La Bruyere, dans le portrait qu'il fait d'un hypocrite : il dit ; *il ne se joue point à la ligne directe & ne s'insinue jamais dans une famille où se trouve à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir. Il y a là des droits trop forts, trop inviolables.* L'objection est bonne & l'on ne peut gueres y répondre.

MOLIERE.

Il faudra que je prenne un parti... On est donc généralement content ?

LA THORILLIERE.

Au-delà de ce que je puis vous exprimer.

MOLIERE, *frappant du pied.*

C'est un diable !.. Voilà la premiere fois que cela m'arrive, mon cher ami ; j'ai toujours fait les mêmes efforts, en conscience ; mais je n'ai pas toujours eu la même victoire... ah ! ma chere Isabelle.

LA THORILLIERE.

Il n'y a qu'une seule voix ; & c'est le cri de l'admiration.

MOLIERE.

Elle pleure à présent !.. Un si beau jour ne peut me rendre heureux !

LA THORILLIERE.

Je le vois trop ... hélas !

MOLIERE.

Je tremble pour elle ... permettez que je vous quitte.

LA THORILLIERE, *d'un ton pénétré.*

Est-il possible !.. Vous si foible !..

MOLIERE, *se jetant dans ses bras.*

Ah ! mon ami, (*En se relevant.*) Je vais appeler... La Forest, La Forest.

SCENE XI.

MOLIERE, LA THORILLIERE, LA FOREST.

LA FOREST.

MONSIEUR, qu'ordonnez-vous ? ..

MOLIERE.

Ma chere fille, que fait Isabelle ?

LA FOREST.

La pauvre enfant est allée se coucher sans en avoir envie, mais c'étoit pour obéir à sa mere.

MOLIERE.

Elle l'a maltraitée ! ..

LA FOREST, *pleurant à moitié.*

Oh ! pour cela oui, Monsieur... beaucoup.

MOLIERE, *ému.*

Vous l'entendez. Il faudra que j'implore l'autorité du Roi ... est-elle au lit ?

LA FOREST.

Oui, Monsieur : nous l'avons déshabillée Elle pleuroit en vous nommant tout bas.

MOLIERE, *avec transport.*

Elle pleuroit !.. oh ! je vais prendre la poste !.. Des chevaux... des chevaux... je n'y peux plus tenir... que fait la Béjart ?

LA FOREST.

Elle veut aussi se coucher sans souper, par dépit.

MOLIERE.

Oh ! elle se couperoit un doigt, pour faire une égratignure à sa fille... qu'elle laisse-là mes Comédies & mon Théâtre, & qu'elle ne persécute plus mon Isabelle... que m'importe après tout ma gloire & mon Théâtre, s'ils servent à rendre cette pauvre enfant infortunée !..

SCENE XII.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

MOLIERE.

PUISSE le sommeil assoupir ses douleurs !.. Je la verrai demain à son réveil, plus belle, plus touchante, & la consolerai des rigueurs qu'elle éprouve ; oui, je veux, à force de tendresse, effacer dans son cœur les moindres traces du chagrin. Dieu ! avec tant de grâces & de beauté, étoit-ce donc à elle de le connoître ?

LA THORILLIERE.

Ainſi cet homme célèbre, né pour des travaux illuſtres, fait pour occuper les cent bouches de la Renommée, s'abandonne, comme un homme vulgaire, aux ſoins minutieux qu'entraîne une paſſion amoureuſe!

MOLIERE.

Mon ami! la gloire eſt pour l'imagination & non pour le cœur. Je veux un ſentiment qui rempliſſe le mien. J'en ai beſoin, & pourquoi ſerois-je ennemi de l'amour & rebelle à la plus douce loi de la Nature? L'homme de Lettres doit ſans doute à ce ſentiment heureux, la connoiſſance du cœur de l'homme; car il deſcend alors dans le ſien propre & en étudie tous les mouvemens... oui, je me choiſirai une douce compagne, qui me conſolera dans mes revers, qui me ſoutiendra dans mes travaux, qui m'adoucira les peines de la vie... quand la critique amere ou injuſte s'acharnera contre moi, un ſourire de ſa bouche me rendra la gaieté. J'oublierai dans ſes bras mes ennemis orgueilleux, ou jaloux. La gloire eſt belle; mais elle altere & ne rafraîchit point. Eh! pourquoi ne pas mélanger la Philoſophie du commerce des Grâces? Elle n'aura plus ce front auſtere, qui la dégrade. Je crois devoir aux hommages que j'ai rendus à la beauté, les traits les plus délicats & les plus profonds qui ſe trouvent dans mes Ouvrages.

SCENE XIII.

Les Acteurs précédens, LESBIN.

LESBIN *entre, portant deux flambeaux.*

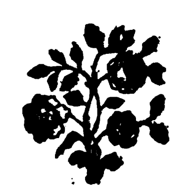
MONSIEUR, voilà M. Chapelle, M. le Marquis, & M. le Comte.

LA THORILLIERE.

Ils vont encore étaler ici leurs grands airs & jeter au vent leurs discours hasardés ; ils sont dénigrans par ton.

MOLIERE.

Qu'est-ce que cela fait, mon ami ? il faut tout écouter dans la vie ... s'ils parlent, nous les jugerons ...



SCENE XIV.

MOLIERE, CHAPELLE, LE MARQUIS DE***. LE COMTE DE***. LA THORILLIERE.

LE MARQUIS, *étendant les bras.*

QUE je vous embrasse, homme admirable !... ma foi vous avez surpassé mes espérances. Je n'attendois pas cela de vous, je l'avouerai... vous êtes un Auteur unique, un homme à part... je veux que tout Paris retentisse de votre éloge, aussi hautement que je le fais. (*A part*). Il est heureux ; il faut s'attacher à lui.

MOLIERE.

Monsieur, je suis très-reconnoissant...

LE COMTE.

Ah ! quel style ! Mon ami, que de force & de vérité dans le pinceau ! Quelle chaleur ! quel dialogue !.. Que quelqu'un s'avise de vous critiquer ; il aura affaire àmoi. (*A part*). Flattons-le ; qu'est-ce que cela coûte ?

MOLIERE.

Monsieur, vous êtes trop bon.

LE MARQUIS.

C'eſt qu'il y a dans cette pièce des traits inimitables.

CHAPELLE, *à part.*

Ils ne ſentent pas ce qu'ils diſent ; c'eſt pure forfanterie.

LE MARQUIS.

On n'a jamais deſſiné un caractere de cette vigueur-là...oh ! les cagots ne s'en releveront pas ; ils ſont diffamés pour trois ſiècles ... non ; pour l'éternité.

MOLIERE.

Vous me confondez ...

LE COMTE.

Je n'ai jamais vû de Comédie qui m'ait fait autant de plaiſir. J'ai ri, j'ai frémi ... auſſi n'étois-je pas des derniers à applaudir.

MOLIERE.

On ne ſçauroit être plus obligeant, Meſſieurs.

CHAPELLE, *à part.*

Les ignorans ſuivent toujours à la file d'un ſuccès ; ils (*a*) n'ont point d'avis à eux.

(*a*) On a voulu rappeler ici l'anecdote concernant le *Bourgeois Gentilhomme* ; après la repréſentation, Louis XIV à ſouper, n'en dit pas un mot à l'Auteur. Ce ſilence ter-

LE MARQUIS.

Je n'ai point perdu une ſeule parole. Il n'y en a pas une qui ne ſoit nn coup de burin profond, un trait de génie... c'eſt un Drame parfait, étonnant par toutes les beautés ſingulieres qu'il renferme.

MOLIERE.

Ah! Monſieur, épargnez-moi...

LE MARQUIS.

On en avoit dit du mal! impuiſſant & dernier effort de cent rivaux indignes... j'ai été ſurpris, moi, de ſcène en ſcène, toutes marquées au coin du maître.

LE COMTE.

L'Acteur n'a pas fait un geſte que je n'aie ſaiſi.

---

rible, fut interprété comme une improbation; & tous les Courtiſans de dire en chœur, *la Pièce eſt déteſtable, inſoutenable, Moliere extravague*. A quelques jours de-là, on la repréſenta une ſeconde fois à Chambord, & Moliere étoit au ſupplice; car tout trembloit devant la parole ou le ſilence du Maître. Louis XIV, au ſortir de la Comédie, dit à Moliere, qu'il trouvoit ſa Pièce excellente, que rien ne l'avoit encore plus amuſé, & que s'il ne lui avoit rien dit le premier jour, c'étoit parce qu'il avoit toute autre choſes en tête ce jour-là. Les Courtiſans ſe conformerent au Maître, accablerent d'éloges l'Auteur, & ſe montrerent admirateurs exceſſifs de cette même Comédie, qu'ils avoient dénigrée.

Ce n'eſt plus une Comédie, c'eſt un tableau d'une vérité qui fait peur.

MOLIÈRE.

Arrêtez... vous me donneriez de l'orgueil...

LE MARQUIS.

Mais, c'eſt qu'il n'eſt pas plus en moi d'étouffer le ſentiment d'admiration que j'ai pour les belles choſes, que de triompher de l'antipathie exceſſive que j'ai pour les mauvaiſes.

CHAPELLE.

Mais, Monſieur le Marquis, vous avez voulu prendre place ſur le Théâtre, au-lieu d'accepter ma loge; & mon valet m'a dit que vous n'aviez pu trouver une banquette. Il vous a rencontré dehors, lorſqu'on jouoit la Pièce.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai pris un peu l'air un inſtant: c'eſt aſſez ma coutume, quand il y a cinq actes... j'ai trouvé dans les foyers le Comte qui étoit auprès de cette petite danſeuſe...

LE COMTE.

Je ſuis rentré l'inſtant d'après... on en étoit au plus bel endroit; l'Exempt paroiſſoit; *de par le Roi*... Beau moment! Situation frappante! Le rôle de l'Exempt eſt ſupérieurement ſaiſi, ce morceau eſt

admirablement écrit . , . les rimes riches, heureuses, sonores, faciles, étonnantes.

Remettez-vous, Monsieur, d'une allarme si chaude;
Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude.

Je les citerai au Roi, ces vers-là.

CHAPELLE.

Voilà ce que vous trouvez de plus beau, Messieurs?

LE COMTE.

Mais c'est que personne aujourd'hui n'écrit comme cela ; je ne suis point enthousiaste ; mais le commencement d'une pièce me suffit pour porter un jugement définitif sur le style ; & le style est tout, comme on sçait.

LE MARQUIS.

Que j'entende dix vers d'une Comédie, & j'en devine, à coup sûr, le coloris.

MOLIERE, *à Chapelle.*

Je vois ... l'un a entendu la Pièce au foyer, & l'autre dans la rue.

CHAPELLE, *bas à Moliere.*

Et puis fiez vous aux éloges!

LE MARQUIS.

Je parlerai de vous, à mon arrivée, au coucher du Roi infailliblement, & je ferai l'analyse de la Pièce

de maniere qu'il n'y aura qu'une voix ſur ſon compte.

LE COMTE.

Je veux que tout le monde, & juſqu'au ſatyrique Boileau, ſi je le rencontre, vous rende la juſtice qui vous eſt due ... il bataille toujours contre tout ce qui n'eſt pas d'Homere ou de ſon ami Racine ... mais nous verrons.

LE MARQUIS.

Je reſte ici à deſſein, & pour voir ſi l'on ne viendroit pas vous faire quelques inſidieuſes critiques.

LE COMTE.

Parbleu ! je ſerois curieux d'entendre les objections que la chicanne pourroit inventer ... je ne ſçaurois moi-même en imaginer une ſeule, & plus j'y rêve, moins je vois de priſe pour tous nos aboyeurs.

MOLIERE.

Vous me ferez donc l'honneur, Meſſieurs, de ſouper chez moi ; vous ſçavez que Moliere n'eſt pas riche ; vous ne ſerez pas magnifiquement traités; mais ...

LE MARQUIS.

Volontiers, mon cher Moliere ... nous paſſerons la ſoirée avec vous ... prenez vos tablettes. Je veux vous parler d'un certain fat, qu'il faut mettre abſolument

lument sur la Scène ; il croit être habile à prononcer ; il pense que chacun doit adopter son ton, ses manieres, ses jugemens ; il regarde en pitié tout ce qui n'a point son approbation ; & le trait excellent, c'est qu'il n'approuve rien au monde, que sa personne.

LE COMTE.

Je connois un autre original bien plus plaisant, mais par un côté tout contraire... C'est un homme qui varie du matin au soir, qui change d'idées selon le vent, qui ne sçait ni ce qu'il doit louer, ni ce qu'il doit blâmer, qui parle de tout au hazard & qui a la folle prétention de s'imaginer influer sur la renommée d'autrui, & même sur l'opinion publique... concevez-vous une pareille bisarrerie ?.. prenez, prenez vos tablettes.

MOLIERE, *les tirant de sa poche.*

Elles sont déja bien garnies, Messieurs (*a*) !

LE COMTE.

Notez ceci de préférence vous dis-je... vous

(*a*) Moliere portoit des tablettes en poche, & travailloit sur ce qui le frappoit le plus ; considérant avec curiosité, les originaux de toute espèce. Il parloit peu, écoutoit beaucoup, non avec cette observation maligne qui allarme & déplaît, mais avec cet intérêt naïf, qui anime le visage du scrutateur du cœur humain & fait pardonner son rôle. Boileau appelloit Moliere, *le Contemplateur*

avez le coup-d'œil juste ; vous ferez le pendant de votre pièce, si vous m'écoutez... Vous entrez déja dans l'inspiration sur ce sujet, n'est-il pas vrai?

MOLIERE, *d'un ton légèrement ironique.*

Oui, oui, Messieurs ... je vois du bon comique; en vérité, du bon comique.

LE MARQUIS.

Laissons-le, Comte... ne troublons point le premier jet; c'est le moment créateur, le moment du génie... si vous sçaviez cela comme moi! *(A Moliere)*. Allez, Moliere, allez; nous vous fournirons d'excellens sujets de Comédie, & tout aussi caractérisés qu'il vous les faudra.

MOLIERE.

Par tout ce que je viens d'entendre, je n'en doute point, Messieurs; je n'en doute point assurément.

LE COMTE.

N'allez point négliger ce que je vous ai donné, songez y ... Je vous verrai souvent, pour suivre votre travail ... (*Ils sortent*).

CHAPELLE, *bas à Moliere.*

Je ne les quitte pas; je veux me divertir de leur impertinence... Ils sont curieux en vérité.

✠

SCENE XV.

MOLIERE, LA THORILLIERE.

MOLIERE.

Et voila les têtes que je redoute si fort, pour qui je veille, je corrige, j'efface... mais que nous sommes sots !

LA THORILLIERE.

Comment pouvez-vous aussi faire accueil à des fats, qui vous volent votre tems & vous excèdent de tels propos.

MOLIERE.

Ils me servent à les peindre (a) ce sont des modeles excellens à copier ; d'ailleurs il faut avoir des amis partout... on a déja assez d'ennemis qu'on ne s'est point faits, & qui vous en veulent sans sçavoir pourquoi. Ils vont à la Cour, parlent, décident, sont répétés par des femmes que d'autres ré-

(a) Dans la Comédie des Facheux; Moliere peint, dans le rôle ridicule de Lisandre, ces prétendus amateurs, qui veulent juger tous les Arts & dont la présomption ridicule mêle le dédain à l'insuffisance la plus complette.

SCENE XVI.

LA THORILLIERE, *seul.*

MOLIERE lit dans l'avenir, il apperçoit l'immensité d'un Art qu'on voudroit réduire à des formes étroites. Il s'élance dans les tems, & fait juger jusqu'à ses admirateurs. Quelle connoissance profonde des hommes!.. Il la doit à sa Philosophie: chaque jour je l'admire davantage, & cependant je le vois de bien près.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(*Le Théâtre repréſente le Cabinet de Moliere*).



SCENE PREMIERE.

MOLIERE, *aſſis devant une table, une plume à la main.*

TANDIS (*a*) qu'ils diſputent ſur des matières oiſeuſes mille fois rebattues, mettons à profit les inſtans... Il y a à Paris mille gens qui n'ont d'autre occupation que celle d'importuner ceux qui travaillent. Ils viennent vous aſſommer de viſites éternelles, & ſans s'appercevoir qu'ils vous tuent, ils vous entretiennent de fadaiſes. *Je vous dérange*, *Monſieur*, diſent-ils; & ils reſtent: *je vous dérange*, *aſſurément: dites-le-moi*; & ils reſtent encore....

(*a*) C'étoit la coutume de Moliere, qui fut au lait les quinze dernières années de ſa vie, de laiſſer Chapelle faire les honneurs de ſa table. Il aſſiſtoit au commencement du ſouper, puis il ſe retiroit pour vaquer à l'étude.

Voilà le malheur d'un peu de célébrité ; on n'est plus seul.... Combien la carrière de l'homme de lettres est encore rétrécie par les usages tyranniques auxquels on veut l'assujettir. On attend de lui de nouveaux ouvrages, & on le subordonne à toutes les miseres des sociétés. On veut qu'il représente dans le monde, & qu'il compose au cabinet ; c'est-à-dire, que l'on exige tout à la fois qu'il soit auteur & homme oisif : deux choses incompatibles....

SCENE II.

MOLIERE, LESBIN.

(*Lesbin traverse le Théâtre*).

MOLIERE.

EH bien ! que viens-tu faire ?

LESBIN.

Monsieur, ne me grondez pas... Car c'est quand je m'acquitte le mieux de mon devoir, que vous vous emportez le plus fort.... Témoin ce matin encore.

MOLIERE.

Quoi ! tu ôses... Quelle patience !... Va-t-en, va-t-en, bourreau !

LESBIN.

Mais avant que je m'en aille, il faut bien cependant que je vous rappelle que vous m'avez recommandé plusieurs fois de faire entrer à toute heure les pauvres, ou les personnes affligées qui ont besoin de vous.

MOLIERE.

Ah ! c'est différent.... Eh bien ! qui demande après moi ?

LESBIN.

Une jeune fille, Monsieur...

MOLIERE.

Une jeune fille ?

LESBIN.

Oui, Monsieur ; & qui ne semble pas être de ce pays-ci... Elle pleure & se cache pour pleurer... Elle a l'air bien timide.... vous verrez comme elle tremble.

MOLIERE.

Fais-la entrer sur le champ...



SCENE III.

MOLIERE, *seul.*

CE n'est peut-être pas pour moi... Ce garçon a les organes si grossiers ; il est si matériel ! La Nature a enfermé son âme dans un double coffre (*a*).... L'espèce humaine est néanmoins encore plus estimable sous cette forme-là que sous celle de Pirlon.

(*Pirlon, qui est caché dans la chambre voisine, fait un mouvement qui paroit inquiéter Moliere*).

(*a*) Moliere avoit réellement un domestique épais, & tel qu'on l'a peint dans le cours de cette pièce. Il ne savoit seulement pas chausser son maître : car un jour, lui ayant mis son bas à l'envers, il fut plus d'une heure pour remettre ce bas à l'endroit. Moliere le garda néanmoins long-tems ; ce qui prouve sa bonté d'âme, & comme il préféroit la probité à toutes les autres qualités.



SCENE IV.

MOLIERE, MADEMOISELLE T***.

MOLIERE, *se levant & allant au-devant.*

QUE désirez-vous, Mademoiselle?

Mademoiselle T***.

C'est vous qui êtes Monsieur de Moliere?

MOLIERE.

Oui, Mademoiselle.

Mademoiselle T***. *d'un ton embarrassé & timide.*

Il me paroît que je viens dans un moment bien contraire.

MOLIERE, *lui présentant un siége.*

Pourquoi donc, Mademoiselle?.. Donnez-vous la peine de vous asseoir.

(*Mademoiselle T***. s'assied, & Moliere à ses côtés*).

Mademoiselle T***.

Hélas! Monsieur... j'hésite à parler....

MOLIERE.

Mettez-vous à votre aise.... Rassurez-vous, Mademoiselle.

Mademoiselle T***.

J'ai entendu faire de grands éloges de vous, Monsieur, & sur-tout de votre honnêteté... Mais je suis si troublée, que j'oubliois que j'ai une lettre à vous présenter qui vous préviendra de tout.... Elle est d'une personne qui m'a dit être votre ami depuis fort long-tems.

MOLIERE, *prenant la lettre.*

Donnez, je vous prie; je verrai.... (*Il ouvre la lettre*). Oui; c'est d'un bien bon ami.... (*Il la lit précipitamment, & répète la date tout haut*). Le cinq Avril.... Vous ne faites donc que d'arriver, Mademoiselle?

Mademoiselle T***.

A l'instant même, Monsieur, je descends du coche....

MOLIERE, *après un intervalle.*

Quoi! Mademoiselle, feroit-il possible? A votre âge! vous pourriez vous déterminer à vous faire Comédienne; & qui a pu vous inspirer cette idée?

Mademoiselle T***.

L'abandon universel où je suis, la disette de tout secours, la tyrannie d'un tuteur que j'ai fui pour éviter de prendre une vocation que je ne peux embrasser; tout me livre à cette seule & unique ressource.

MOLIERE.

Ah! ce n'eſt point tout-à-fait de votre choix.

Mademoiſelle T***.

J'ai appris au Couvent à déclamer des pièces de vers pour les fêtes de nos Supérieures, & je ſais pluſieurs rôles de tragédies, qu'on a trouvé que je rendois aſſez bien.

MOLIERE.

Je vois par cette lettre, Mademoiſelle, & plus encore par vous-même, que vous êtes bien née; mais, ſouffrez que je vous le diſe, vous êtes ſans expérience, &, pour tout dire, abuſée.... Vous vous faites, de l'état que vous voulez embraſſer une image bien différente de ce qu'il eſt en effet... Je me reprocherois toute ma vie de ne pas vous en expoſer tous les dangers; ils ſont conſidérables... Je ſuis Comédien: le ſort l'a voulu; mais, croyez-moi; je ſerois au déſeſpoir d'avoir une fille qui ſuivît cette dangereuſe carrière. Vous ne vous doutez point combien il eſt difficile de s'y maintenir vertueuſe.

Mademoiſelle T***.

Mais, Monſieur, ne ſauroit-on récIter publiquement des rôles ſur un Théâtre, & être honnête & vertueuſe en même tems?

MOLIERE.

Ce phénomène n'eſt pas impoſſible; & le Théâtre épuré, comme il pourroit l'être, les exceptions feroient encore moins rares. Les mœurs des Comédiens dépendroient d'une ſage & nouvelle adminiſtration; mais aujourd'hui (& je parle malheureuſement d'après l'expérience) mauvaiſe vie, que celle de Comédien, vie licencieuſe.... Le moyen de vous rendre la plus infortunée des créatures, ſeroit de perſiſter imprudemment dans votre premier deſſein.

Mademoiſelle T***.

Ah, mon Dieu! Monſieur, vous m'épouvantez... Que ferai-je donc?... Orpheline, que deviendrai-je? Comment ſubſiſter? je n'ai point appris de métier; mais j'aimerois mieux mourir de faim, que de me laiſſer enfermer pour toute ma vie, comme le voudroit mon tuteur.

MOLIERE.

Ce tuteur, eſt-il votre parent de bien près, Mademoiſelle?

Mademoiſelle T***.

Mon père l'appeloit ſon couſin-germain; c'eſt un vieux Régent de Collége, qui jouit de beaucoup de crédit dans notre petite Province. Il dit toujours que je n'ai rien du bien de mon père, que

je lui suis à charge.... Il voudroit que je fusse morte ou Religieuse.

MOLIERE.

Et vous n'avez point d'autres parens?

Mademoiselle T***.

Aucun autre, que trois frères.

MOLIERE.

Trois frères ! Et que font-ils, vos trois frères, Mademoiselle ? Sont-ils de même sous l'empire de votre tuteur?

Mademoiselle T***.

Que trop ; car ne pouvant souffrir ses duretés, ils se sont faits Soldats tous trois l'un après l'autre.

MOLIERE.

Je sens votre situation... Tâchons d'y remédier. Votre projet, j'en suis bien sûr, Mademoiselle, n'est autre, certainement, que de trouver à vivre de votre travail, en conservant le précieux trésor de l'honneur, conformément aux principes dans lesquels vous avez été élevée.

Mademoiselle T***.

Oh ! oui, Monsieur. C'est bien là tout mon desir.

MOLIERE.

Gravez bien dans votre esprit ce que je vais vous dire... Il n'y a point de bonheur sur la terre

ſans la paix avec ſoi-même. Avec un ſeul remords, on n'eſt plus heureuſe. Tremblez, de ne pouvoir plus un jour vous reſpecter vous-même ; l'opulence ne vous dédommageroit jamais de ce que vous auriez perdu... Point de plus ſûr chemin pour le vrai bonheur, qu'une honnête conduite. Oui, Mademoiſelle, il vous faut prendre un métier ; & quelqu'ingrat qu'il ſoit, croyez qu'il ne ſera jamais ſi rude, ſi pénible, ſi ſcabreux, que celui de Comédienne... Cela vous étonne !... Mais vous me remercierez un jour de vous avoir ſauvé d'un ſort bien plus affreux que celui que vous vouliez éviter... Ne vous chagrinez point... Je connois un bon pere de famille, chef d'une manufacture ſituée à vingt-cinq lieues d'ici. Il prend beaucoup d'ouvrières. Vous êtes jeune, vous pourrez facilement faire apprentiſſage. (*Il tire une carte de ſa poche*). Rendez-vous à cette adreſſe. C'eſt un de ſes correſpondans, qui vous fera partir dès demain matin, ſur ce que je vais lui écrire. (*Il va à ſon bureau & il écrit ; & tout en écrivant, il dit*) : Ne vous inquiétez de rien... Soyez ſeulement docile, laborieuſe & ſage, & vous ſerez chez lui comme l'enfant de la maiſon... C'eſt entre les mains des plus honnêtes-gens du monde que je vous confie ; ils auront ſoin de vous dans toutes les circonſtances poſſibles.

Mademoiſelle

Mademoiselle T***.

Ils se chargeroient de ma nourriture, de mon entretien, & de m'apprendre encore un métier!... Mais, Monsieur, je n'ai point d'argent à leur offrir.

MOLIERE, *écrivant.*

Puisque vous avez quelque confiance en moi, suivez mes conseils, & soyez tranquile, sur le reste... Rendez-vous à cette adresse; votre sort est assuré. Mais gardez-vous de me nommer à qui que ce soit. Je suis chef de Troupe, malheureusement Comédien (*a*); & sujet, par mon état, à donner

(*a*) La famille de Moliere ne lui pardonna point de s'être fait Comédien. Vainement donna-t-il les entrées libres aux Poquelins. Aucun n'en voulut profiter. Il fut rayé de l'arbre généalogique qu'un de ses parens fit dresser. Cette opinion étoit donc bien enracinée dans les esprits, puisque le grand Poète, avec toute sa gloire, ne put jamais absoudre le Comédien.

C'est peu; il étoit Valet-de-Chambre du Roi. Voulant un jour user de sa qualité, &, en conséquence, faire le lit du Roi, un autre Valet-de-Chambre ne voulut point partager le service avec lui, prétendant qu'il n'étoit point fait pour aller de pair avec un Comédien. Le Roi le sçut, en fut très-fâché; mais il garda le silence.

Autre exemple plus fort. Les Secrétaires du Roi, apprenant que le fameux Lully, pour concourir aux délassemens de Louis XIV, s'étoit chargé, quoique sous

lieu à plusieurs conjectures. En ne prononçant jamais mon nom, l'on ne soupçonnera point de votre part quelque démarche indiscrette... Oubliez que vous m'ayez vu, que vous m'ayez parlé : ceci est de conséquence pour vous.

Mademoiselle T***.

Moi ! vous oublier, Monsieur, moi ! Ah ! jamais !... jamais !... J'entrevois toute votre charité....

MOLIERE.

C'est bien peu de chose ; & je dois ces légers bienfaits à votre modestie, à votre âge, à vos vertus... De ce premier pas dépendoit le destin de votre vie... Conservez l'innocence de vos mœurs, afin de ne point perdre le repos & le bonheur.

Mademoiselle T***.

Ah ! combien vous me pénétrez d'admiration & de reconnoissance ! Je vois que vous me tirez d'un mauvais pas où l'imprudence & le besoin m'entraînoient... Non, Monsieur, non, mon cœur n'est point exempt de trouble ; vous me rendez plus

---

le masque, du rôle de Muphti dans le Bourgeois Gentilhomme, retardèrent long-tems sa réception & firent naître les plus grandes difficultés. Il n'étoit néanmoins que pantomime. Il n'avoit pas le visage découvert. Il ne représentoit qu'à la Cour devant le Roi, & pour lui plaire ; & l'opinion dominante lui fit un crime de cette complaisance.

que la vie! Vous êtes le premier qui m'ayez dit un ſeul mot de conſolation, depuis que j'ai perdu mon infortuné & reſpectable père... O mon honorable bienfaiteur! comment me rendrai-je digne de tout ce que vous daignez faire pour moi?.... (*Voulant embraſſer les genoux de Moliere*). Souffrez que je vous baiſe les mains.

MOLIERE, *l'arrêtant.*

Je vous en prie, Mademoiſelle, contraignez-vous, de grâce... Si quelqu'un venoit... Voici la lettre... Je vais vous donner mes porteurs... Obligez-moi, vous dis-je, de vous retirer ſans rien dire: cette maiſon eſt ſi fréquentée; le moins qu'on aura pu vous y voir fera toujours le meilleur. (*Il appelle Leſbin*). (*A Leſbin*). Vous ferez conduire Mademoiſelle par mes gens à l'adreſſe qu'elle vous indiquera. (*Leſbin ſort*).

Mademoiſelle T***.

C'eſt bien le moins que je vous obéiſſe.... Si ma reconnoiſſance ne peut pas éclater comme je le deſirerois, croyez qu'elle eſt bien profondément gravée dans mon cœur.

MOLIERE, *la conduiſant à la porte.*

Vous trouverez de bien bonnes gens, (*A voix baſſe*) qui vous recevront à bras ouverts, ſoyez-en ſûre; & vous aurez bien-tôt lieu de vous féliciter de m'avoir cru. (*Mouvement de reconnoiſſance de la Demoiſelle en ſe retirant*).

SCENE V.

MOLIERE, *se remettant à son bureau.*

QUE je suis heureux d'avoir pu sauver une personne jeune, belle, honnête, douce, bien née, des périls qu'elle alloit affronter aveuglément! Moyennant une petite somme une fois payée, la voilà bien pourvue & loin du chemin du vice (*a*). Elle sera là comme dans la maison paternelle.... Je prendrai cet argent sur ma nouvelle comédie. Elle ira bien cette pièce-là; j'en juge par le premier bond... Mes camarades sont convenus de me

(*a*) Ce fut un jeune-homme de vingt-deux ans que Moliere détourna de monter sur le Théâtre. Il étoit Avocat. Moliere lui fit sentir que le métier de Comédien étoit à la fois dangereux & pénible; que ce seroit enfoncer le poignard dans le cœur de ses parens, que de suivre ce projet; & que lui s'étoit toujours reproché d'avoir donné ce déplaisir à sa famille. Il l'engagea à rentrer au Barreau. Le jeune-homme fut touché & convaincu par les raisons de Moliere; il s'abandonna tout entier à la profession honorable qu'il avoit voulu quitter. Dans la suite, il s'y fit un nom. On a cru qu'il seroit plus théâtral de substituer une jeune fille.

laisser double part (*a*) chaque fois qu'on la représentera, & je compte bien qu'il y aura de bonnes chambrées..... Comme tout s'arrange à propos! D'un côté, il me vient surcroît de biens, & de l'autre, favorable occasion de l'employer; je m'en sens plus gai & plus disposé au travail... J'ai réussi... Mais tout succès en exige un autre.... Quand je ne voudrois pas écrire, le genre-humain m'y forceroit par ses nouvelles extravagances... Il me faut rêver à mon Malade imaginaire, à mon Envieux, à mon Homme de Cour... Oh! je garde celui-ci pour le dernier... Si la mort ne me surprend point, vous verrez un miroir, Messieurs les Courtisans! Vous êtes les fléaux de la Nation, les vrais auteurs des maux publics, vous trompez le Monarque, vous tendez mille piéges entre son peuple & lui. Il est des choses que l'on pense quelquefois trop fortement pour pouvoir les écrire, & ce sont celles-là qui sont ordinairement perdues pour la postérité; mais j'ôserai dire ce qu'on n'a pas encore dit. Les applaudissemens publics me vengeront de la colère des offensés. Il faut néanmoins du courage... Du cou-

(*a*) Les Comédiens voulurent absolument que Moliere eut double part sa vie durant, toutes les fois que l'on joueroit le Tartuffe; ce qui a été depuis très-régulièrement exécuté. D'ailleurs, on jouoit alors une pièce trente-huit à quarante fois.

rage ! oh ! j'en ai. Une voix ſecrette me dit que j'ai bien fait..... Toujours libre & maître de ma penſée (*a*)... Le ſilence & la nuit me favoriſent... Voici le vrai tems de la méditation.... Revoyons mon plan, car c'eſt du plan ſur-tout que dépend tout le reſte. (*Peu-à-peu il tombe dans une réflexion profonde. On frappe à deux ou trois repriſes, mais doucement; Moliere n'entend rien. On frappe un peu plus fort; il s'éveille & s'étonne*). Qui frappe ici à cette heure?... Depuis long-tems j'entends un bruit ſourd... Oui, l'on frappe, & doucement, comme ſi l'on craignoit.... Ce n'eſt point Chapelle. Voyons... (*Moliere va ouvrir*).

(*a*) Moliere n'aimoit point le Courtiſan empreſſé, flatteur, médiſant, inquiet, incommode, faux ami. La droiture de ſes mœurs & la ſimplicité de ſes manières s'accommodoient peu de leur ton, de leurs grands airs, de leur mauvais goût, aſſez ordinaire à des hommes qui prononcent ſans examen, & qui n'ont les yeux fixés que ſur l'idole de leur ambition. Quand il a pu ſe donner carrière contre eux, il n'a pas manqué l'occaſion; & c'eſt, en effet, un grand plaiſir pour un Poète dramatique, d'attaquer des caractères auſſi équivoques. Ils ſont preſque tous les ennemis ardens, les tyrans cachés de l'homme de lettres, parce que la Renommée littéraire eſt preſque la ſeule choſe au monde qu'il faut payer de ſa perſonne, & que l'intrigue, l'or & la ſoupleſſe n'en-lèvent point.

SCENE VI.

MOLIERE, ISABELLE.

MOLIERE, *extrêmement surpris.*

C'EST vous, Isabelle ! Est-il possible ?

ISABELLE, *tremblante.*

Vous me voyez dans la situation la plus cruelle... Écoutez-moi...

MOLIERE.

Mais vous êtes d'une imprudence, d'une imprudence extrême. Il y a là de quoi nous perdre tous deux. Vous n'avez donc pas réfléchi. (*La porte étant restée ouverte*). Attendez que j'aille fermer la porte... Que vous est-il arrivé de sinistre ?

ISABELLE.

Ma mère !...

MOLIERE.

Eh bien ! ma chère enfant, votre mère.... Ne vous ai-je pas dit tantôt de patienter ; ne me l'aviez-vous point promis : & vous exposez ainsi votre renommée, tandis que nous sommes environnés d'Argus... Vous le savez.

ISABELLE.

Ayez pitié de moi.

MOLIERE.

On vous calomniera; on me repréſentera, moi, comme un homme ſans mœurs, qui vous ſéduit ſous les yeux de votre mère: & l'innocence aura beau règner dans nos cœurs, on ſuppoſera entre nous une intelligence coupable.

ISABELLE.

N'augmentez point mes peines. Les tourmens qui m'obſedent vous ſont inconnus; mais la nuit, comme le jour, je n'ai plus de repos. Savez-vous de quelles fureurs, de quels emportemens ma mère....

MOLIERE.

Ah! mère cruelle (a)!.. Sa tyrannie ne ſera pas de longue durée, je vous le proteſte; mais, qu'y a-t-il enfin de nouveau?

(a) La Béjart étoit une femme altière & emportée, qui vouloit dominer en tout. Elle aimoit mieux être l'amie de Moliere que ſa belle-mère. Lorſque les charmes naiſſans de ſa fille eurent fait éprouver à Moliere l'amour le plus violent, elle devint jalouſe; elle le menaçoit ſouvent, en femme furieuſe & extravagante, de le perdre, lui, ſa fille & elle-même, ſi jamais il penſoit à l'épouſer. Ces emportemens retomboient ſur la jeune,

ISABELLE.

J'étois couchée ; ma mère entre en fureur, & me prodigue les noms les plus outrageans. Je t'ordonne, dit-elle, d'une voix menaçante, de te lever demain au point du jour. J'ai diſpoſé de toi : ton amour pour Moliere t'aſſûre ma haîne, & tu en feras l'objet éternel, tant que tu ne changeras point. Tu m'appartiens, ſonge à m'obéir, ou je te ferai ſentir toute mon autorité... Elle me laiſſe ſans attendre ma réponſe, & accompagne ſa ſortie de reproches encore plus injurieux.... Ah! c'en eſt fait, me ſuis-je dit; demain ma mère me rend captive, m'emmène, m'éloigne de tout ce que j'aime. Je me mets à pleurer, roulant mille deſſeins confus dans ma tête ; tout-à-coup l'Amour m'inſpire ſon courage : non, me ſuis-je dit, on ne m'ôtera point à Moliere ; il doit être mon époux, & je puis reſpirer dès ce moment ſous ſa protection, je puis me regarder dès-à-préſent comme ſa femme.... Je me lève, je m'habille à la hâte ; menacée du plus horrible malheur, de celui de vous perdre, je ne prends conſeil que de mon déſeſpoir, je marche

---

perſonne, qui étoit ſans ceſſe obſervée de fort près. Laſſe enfin de ſouffrir les duretés de ſa mère, elle ſe détermina un matin de s'aller jeter dans l'appartement de Moliere, afin de le forcer à déclarer le choix qu'il avoit fait d'elle.

à pas sourds, je traverse la chambre de ma mère, j'ouvre doucement les verroux, j'entr'ouvre sans bruit les portes, je me précipite sans mules le long de l'escalier, j'arrive à cette porte sans que personne m'ait vue, & je viens implorer un asyle que vous ne me refuserez pas.

MOLIERE.

Ma chère Isabelle, non, il ne m'est pas permis de vous retenir ici; vous appartenez à votre mère... Vous avez commis une faute grave.... rentrez.... Si l'on vous appercevoit, c'est alors que les méchans triompheroient....

ISABELLE.

Vous savez interpréter une démarche, que la crainte de n'être plus à vous m'a seule inspirée: que je ne cesse point d'être honnête à vos yeux, & je brave la calomnie.

MOLIERE.

Ce n'est pas assez d'être sage à vos yeux, il faut être irreprochable aux yeux de tous; une fille doit prévenir le blâme & faire taire jusqu'au soupçon. Vous avez oublié vos devoirs.... Retournez dans votre appartement, ma chère Isabelle, & effacez jusqu'aux apparences qui pourroient déposer contre vous.... Je vous parle plutôt en père qu'en amant; mais c'est la tendresse que

j'ai pour vous, qui m'oblige à vous tenir ce langage. La décence vous ordonne....

ISABELLE.

Quoi! vous me refuſez! & vous ne ſongez pas que demain nous ſerons ſéparés pour jamais.

MOLIERE.

Je préfere à tout votre honneur, qui m'eſt plus cher que ma vie....

ISABELLE.

Donnez-moi votre main, que je puiſſe m'écrier: *Moliere eſt mon époux!* Je ſuis à vous depuis que je vous ſuis promiſe; défendez votre bien. Qui déſapprouvera notre amour, lorſqu'il n'a pour but qu'un lien légitime?

MOLIERE, *fâché.*

Étrange aventure que je n'ai pu prévoir!... Vous ne ſongez donc pas que toute ſurpriſe eſt illicite, que vous êtes à votre mère, que vous paroîtrez coupable, quoi que vous diſiez; qu'il y a une marche ordonnée & preſcrite par les Loix, qu'on ne ſauroit enfreindre ſans remords & ſans crime. Que toute apparence de ſéduction doit être enfin auſſi loin de ma conduite qu'elle l'eſt de mon cœur... De grâce, reprenez le chemin de votre appartement.

ISABELLE.

Non, vous ne m'aimez pas, ingrat! & je me suis trompée. Votre amour est bien foible, si ma mère en triomphe. Moi seule ai le courage, & vous n'avez que la crainte... Que m'importent les discours du monde? De vous seul dépend ma renommée. Si vous balancez, lorsqu'il s'agit de mon bonheur & du vôtre, quel fond puis-je faire sur le sentiment qui vous anime? Quand je vous montre mon amour, c'est vous qui tremblez; & voilà toute votre réponse!... Ah! dites plutôt que vous n'aimez pas, que les paroles dont vous m'avez flattée sont fausses, que vous avez changé, & que j'ai été trop crédule en ajoûtant foi à vos sermens. J'ai perdu le repos que je goûtois avant de connoître l'Amour. Eh bien! que mon malheur s'achève: je vais suivre la route que me trace mon désespoir; je ne prends plus soin de ma gloire, de mon repos, de ma vie: je ne cherche plus qu'à m'éloigner d'un lieu où une mère jalouse me tyrannise, où mon amant me trahit, où il résiste à mes larmes, insensible qu'il est à toute la tendresse que j'ai pour lui....

MOLIERE.

Arrêtez, Isabelle; & demandez ma vie.

ISABELLE.

Et vous, cruel! & vous, donnez-moi plutôt la mort.

MOLIERE.

Vous n'écoutez plus la raiſon... Je vous protégerai contre ſa colère; mais je demeurerai inflexible ſur l'article des bienſéances.

ISABELLE.

Toujours des reproches!.. Eh! l'Amour en connoit-il?... Dieu! j'entends du bruit.

MOLIERE.

On vient, vous voyez.... Voilà le fruit de votre imprudence... J'avois des amis à ſouper qui ſe retirent, ils vont peut-être entrer ici. Réfugiez-vous dans cette chambre... Je vais appeler la Foreſt.

(*Il appelle la Foreſt*).



SCENE VII.

MOLIERE, ISABELLE, PIRLON, LA FOREST.

ISABELLE.

(Isabelle entre dans la chambre, y fait quelques pas; & revenant pâle d'effroi, elle rentre sur la scène en désordre, & jetant un long cri).

AH Ciel! qu'eſt-ce que je ſens?... Un homme de caché! un voleur! Je me meurs....

MOLIERE.

Un voleur! (*A la Foreſt*). Soutiens-la, la Foreſt, elle va s'évanouïr. (*La Foreſt la ſoutient dans ſes bras. Appercevant Pirlon, qui ſort de la chambre où il étoit caché*). Que vois-je?... Ah! traître, infâme! pour être délateur, tu te fais un vil eſpion!... As-tu aſſez ſcruté ma vie domeſtique pour en compoſer les noirs poiſons de tes calomnies?... Parle, méchant, parle, & ſi tu l'ôſes, dis le contraire de ce que tu as vu, de ce que tu as entendu. Ta bouche, vouée au menſonge, ne ſait que flétrir l'innocence. Pourſuis ton rôle

affreux.... Mais, tremble devant moi; je n'ai pas tout dit ſur ton compte, &....

PIRLON.

Je tombe à vos genoux, Moliere... Foulez-moi aux pieds; mais n'imaginez pas que je ſois entré ici pour ſurprendre vos ſecrets.... Puiſqu'il faut l'avouer, je fuyois la colère du peuple, ſoulevé contre moi par la chaleur de vos pinceaux.... C'eſt à la commiſération de la Foreſt que j'ai dû cet aſyle. Je vois clairement combien je ſuis en exécration à tout le monde. Oui, je ſuis trop reſſemblant pour pouvoir m'abuſer moi-même. Ma honte eſt extrême. N'étendez pas plus loin votre vengeance... Me haïriez-vous au point...

MOLIERE, *vivement.*

C'eſt le vice que je hais, & non le vicieux. Pour celui-ci, je me contente de le plaindre.... L'hypocriſie eſt un vice déteſtable, & que je combattrai ſous toutes ſes formes; croyez-moi, abjurez votre infâme métier, il ne tardera pas à devenir inutile; bien-tôt il ne trompera plus perſonne, je vous en avertis... Vous pourriez encore, ſi vous le vouliez véritablement, par un ſincère repentir, regagner avec le tems la confiance & l'eſtime des hommes.

LA FOREST.

On a beau prêcher à qui n'a cœur de bien faire!

PIRLON.

J'aſpire à me corriger : trève, trève, Moliere, la paix, la paix ; épargnez-moi dorénavant... Oui, je veux me reconcilier avec vous, déſarmer vos rigueurs, devenir enfin votre ami.

MOLIERE.

Mon ami, cela eſt fort.... Mais, vous changeriez donc beaucoup !...

PIRLON.

Je l'eſpère, & le Ciel m'en fera la grâce....

MOLIERE.

Ah ! commencez d'abord par ne point prendre le nom du Ciel en vain. Que ce nom ſacré ſoit plus reſpecté dans votre bouche. Soyez vrai devant votre conſcience : c'eſt-là le premier pas vers la vertu ; dites-moi plutôt : je vous hais ; je veux me venger de vous ; j'en chercherai les occaſions & les moyens ; je vais, ſortant d'ici, vous accuſer par-tout de troubler l'État, de renverſer la Religion, de corrompre les mœurs : dites-moi cela, plutôt que de déguiſer baſſement votre fureur ſous les dehors de ce qu'il y a de plus ſaint au monde.... Rien ne vous force à me ménager. Je vous le dis ſans détour. Je ne crains plus un ennemi à front découvert....

SCENE

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, LA BÉJART.

LA BÉJART, *entrant furieuse, à sa fille.*

FILLE sans pudeur! Tu m'échappes! (*A Moliere*). Et toi, traitre! tu m'enlèves ma fille; elle se dérobe pendant mon sommeil, & tu vantes encore ta probité!.. homme indigne de toute confiance, tu fais la satyre des méchans mais, pour mieux les imiter; ils sont tes modeles; tu ne les as étudiés que pour leur ressembler!.. Séducteur de ma fille, & par de lâches artifices, n'es-tu donc protégé par le Roi, que pour la soustraire à l'obéissance?..

MOLIERE.

Je ne l'ai point séduite, Madame, & j'en suis incapable. Je n'emploie la protection dont le Roi m'honore, que pour servir autrui (*a*)... Elle fuyoit vos mauvais traitemens, votre violence; vous l'avez poussée à cette extrémité: mais elle est aussi en sûreté avec moi, qu'avec vous-même.

(a) Cela est prouvé par plusieurs faits.

LA BÉJART.

Traitre ! tu parles de violence & tu déshonores mon enfant ?...

MOLIERE,

Elle est loin du déshonneur... elle porte en ce moment le titre de mon épouse. (*Courant à son bureau, prenant une plume & signant une promesse de mariage*). Voilà la promesse solemnelle, la promesse sacrée, gage inviolable de mon amour, de mon estime & témoin irrecusable du serment que j'ai fait, de la conduire au pied des Autels. [*Il donne la promesse de mariage à Isabelle, qui la met dans son sein*].

LA BÉJART.

Perfide ! Oses-tu, sans mon consentement...

MOLIERE.

Il nous est dû ; nos cœurs sont libres ; un courroux aveugle ne sera point écouté : c'est ma femme & je le publie.

LA BÉJART.

Elle ne l'est pas encore ; mais tu aimes à couvrir de ce nom l'opprobre de ta conduite.

PIRLON, *à part*.

Allons, Pirlon, fais un effort, montre-toi tout autre que tu n'as été, & rend justice une fois à la vérité. (*A la Béjart*). Madame, j'ai tout entendu,

& l'on ne me ſoupçonnoit pas préſent. Je publierai partout, que Moliere eſt un honnête-homme; il a vivement reproché à votre fille ſa démarche inconſidérée; il l'a ſuppliée, à pluſieurs repriſes, de rentrer chez ſa mere; il a joint les prieres les plus vives aux plus preſſantes raiſons, il l'a reſpectée, & l'amour qu'il a pour elle eſt auſſi pur qu'il puiſſe l'être.

LA BÉJART.

Quoi! Monſieur Pirlon, vous étiez là? Et vous êtes, bien ſûr que Moliere a parlé à ma fille de la ſoumiſſion qui eſt due à mon autorité?

PIRLON.

Aſſurément, Madame, je dois rendre hommage à la pureté de ſes intentions, & quand je parle ainſi de Moliere, je puis être cru.

MOLIERE.

Voyez, ſi un tel témoignage eſt ſuſpect, Madame; je n'ai jamais voulu braver votre autorité, mais la contraindre dans de juſtes bornes, pour votre propre repos.

PIRLON, *à part.*

Il vient encore du monde... il fait nuit; l'occaſion eſt favorable... vîte; ſauvons-nous. (*Il s'enveloppe de ſon manteau & s'enfuit*).

MOLIERE.

Messieurs, je ne me pique que de cette qualité. J'abandonne mon talent à qui voudra le juger; mais je veux conserver le titre d'homme d'honneur. J'en suis jaloux, très-jaloux. Je le préfére à tous les titres de Bel-esprit, de grand Écrivain, d'homme

---

Moliere lui donna son projet & le pria de lui en apporter un acte par semaine, s'il lui étoit possible. Le jeune homme alla s'enfermer; mais quand il rapporta sa besogne, Moliere remarqua qu'il avoit pris tout son travail dans la Thébaide de Rotrou. Moliere lui fit sentir qu'il y avoit autant de honte que de maladresse, à puiser dans l'ouvrage d'autrui, & surtout dans une pièce assez récente pour être encore dans la mémoire des spectateurs. Moliere lui aida à changer ce qu'il avoit pillé. La Pièce fut applaudie : mais Racine (car c'est lui qui étoit le jeune homme) s'éloigna une seconde fois de Moliere, & Moliere ne le recherchа pas. Je ne pense pas même que Moliere estimât beaucoup Racine. Celui-ci lui avoit promis sa Bérénice, il l'amusa longtems & la laissa même annoncer; puis tout-à-coup il la donna aux Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne; ce qui indigna Moliere & Baron contre lui. Moliere étoit plein de droiture & de franchise. Son caractère étoit aussi ouvert, que celui de Racine étoit sombre & dissimulé. Il n'avoit point le pédantisme & le ton magistral de Boileau; il sçut apprécier La Fontaine, malgré la ligue secrette que Racine & Boileau, avoient faite contre lui & contre presque tous les autres écrivains.

de génie, si l'on veut. La probité, voilà le caractere essentiel de l'homme ; le reste après vient comme il peut... j'aime Isabelle, je la demande en mariage, Isabelle y consent ; d'ou naîtroit le refus de sa mere ? Jugez-nous, Messieurs.

LE COMTE.

Ah, Madame ! Vous devez vous féliciter de marier votre fille à un homme tel que Moliere.

LE MARQUIS.

Quelle raison auriez-vous de ne la point donner à Moliere ; à Moliere, l'honneur du Théâtre, la gloire de la France, le protégé du Roi ?

LE COMTE.

Mais cela ne souffre aucune difficulté. Tout le monde applaudira à cette union, & la beauté deviendra la récompense du génie.

LE MARQUIS.

Le Roi ne désapprouvera point ce mariage, & je veux être un des premiers à le lui annoncer.

CHAPELLE, *à la Béjart.*

Croyez-moi, donnez-lui votre fille : il l'auroit toujours... faites-vous un mérite de votre complaisance ; tout le monde aujourd'hui ne fait pas la sottise de se marier... prenez la balle au bond.

LA BÉJART, *à part.*

Malheureuse que je suis ! Tout conspire contre moi.

MOLIERE.

Messieurs, je ne rougirai point devant vous de vous révéler l'intérieur de ma maison. La mere d'Isabelle, malgré les apparences, est en discorde avec sa fille; ma joie ne sera pure & complette, que lorsqu'elle lui aura pardonné... Isabelle, suppliez votre mere avec tendresse & respect, suppliez-la, devant témoins, de consentir à notre union. Je ne veux vous devoir qu'à elle; & je ne puis être heureux qu'à ce prix.

ISABELLE.

Pardonnez à votre fille, ma mere: elle suit le mouvement de son cœur en vous demandant grâce. Pardonnez-lui ce qu'un excès d'amour lui a fait entreprendre, il ne dérobe rien à d'autres sentimens. Mon amour & mon respect pour vous seront toujours les mêmes... vous m'avez maudite dans votre colere, révoquez ce dur arrêt; quelque destin qui me soit réservé, je serai toujours malheureuse, si ma mere ne m'aime point.

LA BÉJART.

Ah! Que le ciel te bénisse, ma fille, je t'embrasse & te pardonne.

ISABELLE.

Ma mere! j'embrasse vos genoux.

LE MARQUIS.

Voilà une excellente femme, quoi qu'on dise.

LE COMTE,

Mais elle n'est pas si méchante qu'on la faisoit.

CHAPELLE, *bas.*

Vous ne la voyez pas toujours ... les femmes ne sont bonnes que par instans.

LA THORILLIERE, *embrassant Moliere.*

Ah mon cher ami, soyez aussi heureux que vous méritez de l'être.

CHAPELLE, *bas à Moliere.*

Vous voulez vous marier, Moliere? J'en suis fâché pour vous. C'est, pour un homme d'esprit, une étrange bévue... vous vous en repentirez (*a*).

MOLIERE.

Oui, tout comme d'avoir fait des Comédies.

(*a*) Chapelle avoit raison. La fille de la Béjart ne fut pas plutôt *Mademoiselle de Moliere*, qu'elle se livra à son gout effréné pour la coquetterie & la dépense. Elle se donna en spectacle à la Cour & à la Ville, & le pauvre époux, qui n'avoit pas été assez Philosophe pour se passer d'une femme, perdit le repos & s'imagina que toute la Cour & toute la Ville en vouloient à son épouse. Elle négligea de l'en désabuser & les soins extraordinaires qu'elle donnoit à sa parure ne firent que confirmer ses soupçons

(*A la Béjart & à Isabelle*). Mere prudente, aimable fille, vivez ainsi toujours unies ; vivez pour le bonheur de tous trois. Que l'une soit toujours l'objet du plus vif amour, & l'autre du plus tendre respect... nos jours, si vous y consentez, seront fortunés par cette union mutuelle.

& sa jalousie. Remontrances, prieres, tout devint inutile. Il n'eut pas la force de la captiver, parce qu'il l'aimoit avec trop de foiblesse, & après plusieurs dissensions domestiques qui pénétrerent dans le public, il prit le parti de se renfermer dans le cabinet & dans la société de ses amis, détournant ses regards de la conduite de sa femme & ayant le cœur déchiré de regrets & d'amour. Il augmenta la liste des époux infortunés ; & si ses pinceaux quand il trace le désordre des femmes, ont tant de vérité, c'est peut-être parce que le modele n'étoit pas loin de lui.

Mais admirez la Philosophie de Moliere, il disoit quelquefois ; c'est moi qui ai tort ; je n'ai que ce que je mérite : je ne devois pas me marier à une femme jeune & jolie ; elle a de l'enjouement, & je suis trop austere pour elle ; elle ne peut s'assujettir à mes manieres. Sensible au plaisir, que feroit-elle d'un homme de cabinet ? elle est plus raisonnable que je ne le suis. Elle veut jouir de la vie, & je consume tristement la mienne ; il est vrai qu'elle pourroit du moins après les heures de ses divertissemens entrer un peu dans mes peines & me consoler ; mais elle n'a que le tems suffisant pour répondre à ce desir qu'elle a de plaire en général. Sa beauté la tyrannise comme mon génie me captive. Je blâme sa conduite & elle rit de la

LE MARQUIS.

Ma foi, Moliere, voilà une belle conquête. Vous êtes aussi habile amant qu'habile Auteur. Il faut vous admirer en tout. On célébrera, à la fois, votre nom & votre bonheur... la belle enfant! .. je ne veux plus trop la regarder... qu'elle nous donne quelqu'un qui vous ressemble; adieu.

LE COMTE.

Adieu, Moliere... tout le monde voudroit être à votre place.... songez à notre sujet... (*Moliere lui répond par un jeu muet*).

MOLIERE, *à Chapelle & à la Thorilliere.*

Enfin, mes amis, je puis donc appeler ce jour un jour heureux... plus de peines qui m'affligent,

---

la mienne; qui de nous deux a tort? Ma foi, je n'en sçais rien.

Elle se remaria peu de tems, après sa mort, à un Comédien obscur; elle n'eut aucun respect pour la mémoire de son mari ni aucuns soins de ses manuscrits, qu'elle ne jugea pas fort précieux, puisqu'elle les abandonna à un nommé *la Grange* & l'on ne sçait quel usage celui-ci en a fait. C'est une perte irréparable dont elle s'est rendue coupable envers le public. Elle eut une fille de Moliere & elle négligea entierement son éducation, de sorte que la jeune personne se fit enlever à l'âge de puberté. Ainsi les craintes & les remontrances de Chapelle n'étoient que trop bien fondées. Mais l'amour, chez un homme de génie, étouffe encore plus le bon sens & la raison, que chez tout autre homme.

plus de dangers qui me menacent. La faveur du public, le repentir des imposteurs, le nombre de mes partisans qui s'accroît, les délices que l'amour me prépare, tout me couronne de gloire, & m'enivre de joie ... mes longs travaux sont récompensés; & je ne me repens plus d'avoir suivi, malgré mes parens l'attrait irrésistible de mon goût pour le Théâtre.

Fin du cinquieme & dernier Acte.





